

Thomas avait assisté au dénouement inattendu du guet-à-pens sur la trace duquel il avait mis Javert, mais à peine Javert eut-il quitté la mesure emmenant ses prisonniers dans trois fiacres, que Thomas de son côté se glissa hors de la maison. Il n'était encore que neuf heures du soir. Thomas alla chez Courfeyrac qui demeurait imperturbablement dans le quartier latin et lui dit : – Je viens coucher chez toi. Courfeyrac tira un matelas de son lit qui en avait deux, l'étendit à terre, et dit : Voilà.

Le lendemain, dès sept heures du matin, Thomas revint à la mesure, paya le terme et ce qu'il devait à Mame Bougon, fit charger sur une charrette à bras ses livres, son lit, sa table, sa commode et ses chaises, et s'en alla sans laisser son adresse, si bien que lorsque Javert revint dans la matinée afin de questionner Thomas sur les événements de la veille, il ne trouva que Mame Bougon qui lui répondit : Déménagé!

Thomas avait deux raisons pour ce déménagement si prompt. La première, c'est qu'il avait horreur maintenant de cette maison où il avait vu, de si près et dans tout son développement le plus hideux et le plus féroce, une laideur sociale plus affreuse peut-être encore que le mauvais riche : le mauvais pauvre. La deuxième, c'est qu'il ne voulait pas figurer dans le procès quelconque qui

s'ensuivrait probablement, et être amené à déposer contre Thénardier.

Javert crut que l'avocat avait eu peur et s'était sauvé ou n'était peut-être même pas rentré chez lui au moment du guet-à-pens et ne s'obstina point à retrouver Thomas.

Thomas du reste était accablé. Tout était de nouveau °rentré° dans une trappe. Il ne voyait plus rien devant lui. Sa vie était replongée dans ce mystère où il errait à tâtons. Il avait un moment revu de très près dans cette obscurité la jeune fille qu'il aimait, le vieillard qui semblait son père; ces êtres inconnus qui étaient son seul intérêt et sa seule espérance en ce monde, et au moment où il avait cru les saisir, un souffle avait emporté toutes ces ombres. Plus une lueur, aucune conjecture possible. Il ne savait même plus le nom qu'il avait cru savoir. Était-ce Cosette? A coup sûr ce n'était plus Ursule. Et que penser du vieillard? Se cachait-il en effet de la police? Cet homme avait des côtés héroïques et des côtés équivoques. Pourquoi n'avait-il pas appelé au secours? était-il, oui ou non, le père de Cosette? enfin était-il réellement l'homme que Thénardier avait cru reconnaître? Thénardier avait pu se méprendre? + + + Détresse poignante; Thomas avait une passion dans le cœur et la nuit sur les yeux. Il était poussé, il était attiré, et il ne pouvait bouger. Tout s'était évanoui, excepté l'amour. De l'amour même, il avait perdu les instincts et les illuminations subites. Ordinairement cette flamme qui nous brûle nous éclaire aussi un peu, et nous jette quelque lueur utile au dehors. Ces sourds conseils de la passion, Thomas ne les entendait même plus. Jamais il ne se disait : Si j'allais là? si j'essayais ceci? Celle qu'il nommait maintenant Cosette était évidemment quelque

part; rien n'avertissait Thomas du côté où il fallait chercher, toute sa vie se résumait maintenant en deux mots : une incertitude absolue dans une brume impénétrable. °La revoir, elle;° il y aspirait toujours, il ne l'espérait plus.

Pour comble, la misère revenait. Il sentait tout près de lui, derrière lui, ce souffle glacé. Dans toutes ces tourmentes, et depuis longtemps déjà, il avait discontinué son travail, et rien n'est plus dangereux que le travail discontinué, c'est une habitude qui s'en va. Habitude facile à quitter, difficile à reprendre. Malheur au travailleur par l'esprit qui se laisse glisser de la pensée dans la rêverie! Il croit qu'il remontera aisément, et il se dit qu'après tout c'est la même chose. Erreur! La pensée est le labeur de l'intelligence, la rêverie en est la volupté.

Thomas, on s'en souvient, avait commencé par là. La passion était survenue, et avait achevé de le précipiter dans les rêveries sans fond. Et, à mesure que le travail diminuait, les besoins croissaient. Cela est toujours ainsi. L'homme, à l'état rêveur, est naturellement prodigue et mou et ne peut tenir la vie serrée. Il y a, dans cette façon de vivre, du bien mêlé au mal, car si l'amollissement est fatal, la générosité est bonne. Mais l'homme pauvre, généreux et noble qui ne travaille pas est perdu. Les ressources tarissent, les nécessités surgissent.

Thomas le savait, mais que faire? il essayait de travailler, écrivait dix lignes, vingt lignes, puis prenait son chapeau et s'en allait.

Pente fatale où les plus honnêtes et les plus fermes sont entraînés comme les plus faibles et les plus vicieux, et qui aboutit + à ces deux trous, le suicide et le crime.

A force de sortir pour aller songer, il vient un jour où l'on sort pour aller se jeter à l'eau.

°Thomas descendait cette pente à pas lents, les yeux fixés sur celle qu'il ne voyait plus. C'était là toute la pensée de Thomas.° Il ne songeait pas à autre chose, il sentait confusément que son vieux habit devenait un habit impossible et que son habit neuf devenait un habit vieux, que ses chemises s'usaient, que son chapeau s'usait, que ses bottes s'usaient, c'est-à-dire que sa vie s'usait, et il se disait : Si je pouvais seulement la revoir avant de mourir!

Un matin, – c'était un lundi, le jour de la pièce de cent sous qu'il empruntait à Courfeyrac pour Thénardier, – il avait mis cette pièce de cent sous dans sa poche, et avant de la porter au greffe, il était allé «se promener un peu», espérant qu'à son retour cela le ferait travailler. C'était tous les jours ainsi, il se mettait au travail le matin, ne pouvait, et se levait en disant : – Je vais sortir. Cela me mettra en train. Il rentrait, essayait de reprendre son labeur, n'y parvenait point, et disait : Je ne me promènerai pas demain, cela m'empêche de travailler. Et il se promenait tous les jours.

Il avait monté la rue Saint-Jacques, atteint la barrière, suivi à gauche le boulevard intérieur.

Après avoir dépassé la rue de la Santé, la Glacière, le champ de l'Alouette, il s'était assis sur le parapet du pont de la rivière des Gobelins au seul endroit pittoresque qu'offre la longue et monotone ceinture des boulevards de Paris. C'était une journée d'avril avec le plus gai soleil du monde dans les feuilles à peine épanouies et toutes lumineuses. Thomas songeait à Cosette, au chagrin qui le paralysait, à la paresse qui le gagnait, et à cette nuit qui

s'épaississait à chaque instant devant lui au point qu'il ne voyait même déjà plus le soleil.

Cependant, à travers ce mélancolique dégagement d'idées confuses qui n'était même pas un monologue tant l'action s'affaiblissait en lui, les bruits extérieurs lui arrivaient. Il entendait derrière lui, au-dessous de lui sur les deux bords de la rivière, les laveuses des Gobelins battre leur linge, et au-dessus de lui les petits oiseaux chanter dans les ormes. D'un côté le bruit de la liberté, de l'insouciance heureuse, du loisir qui a des aîles, de l'autre le bruit du travail. Chose qui le faisait rêver profondément et presque réfléchir, c'étaient deux bruits joyeux.

Il n'y a point de passants sur ce boulevard. Comme °le lieu° vaut la peine d'être vu, personne n'y vient. A peine une charrette ou un roulier tous les quarts d'heure. Thomas pouvait songer à son aise.

Tout à coup au milieu de son extase accablée il entendit une voix °connue° qui disait :

– Tiens! le voilà!

Il leva les yeux, et reconnut cette malheureuse enfant qui était venue un matin chez lui, l'aînée des filles Thénardier, Palmyre, il savait maintenant comment elle se nommait. Elle était pieds nus et en haillons comme lorsqu'elle était entrée dans sa chambre, seulement ses haillons avaient deux mois de plus; les trous étaient plus larges, les guenilles étaient plus sordides. C'était cette même voix enrouée, ce même visage livide, ce même regard assuré, égaré et vacillant. Elle avait de plus qu'autrefois ce je ne sais quoi d'inexprimable que la prison traversée ajoute à la misère.

Cependant elle était arrêtée devant Thomas avec un peu de joie sur son front pâle et quelque chose qui ressemblait à un sourire.

Elle fut quelques moments comme si elle ne pouvait parler.

– Je vous rencontre donc! dit-elle enfin. Comme je vous ai cherché! si vous saviez! Savez-vous cela? j'ai été au bloc. Quinze jours! Ils m'ont lâchée! vu que je n'avais pas l'âge du discernement. Il s'en fallait de deux mois. Oh! comme je vous ai cherché! voilà six semaines. Vous ne demeurez donc plus là-bas?

– Non, répondit Thomas.

– Oh! je comprends. A cause de la chose. C'est désagréable des choses comme ça. Vous avez déménagé. Où demeurez-vous à présent?

Thomas ne répondit pas. Elle reprit avec une expression du visage qui s'assombrissait peu à peu.

– Vous n'avez pas l'air content de me voir?

Thomas se taisait; elle garda elle-même un moment le silence, puis s'écria :

– Si je voulais pourtant, je vous forcerais bien à avoir l'air content!

– Quoi? demanda Thomas. Que voulez-vous dire?

– Ah! vous me disiez tu! reprit-elle.

– Eh bien? que veux-tu dire?

Elle ne répondit pas, elle paraissait hésiter comme en proie à une sorte de combat intérieur. Enfin elle parut prendre son parti.

– Tant pis, c'est égal. Vous avez l'air triste, je veux que vous soyez content. Promettez-moi seulement que vous allez rire. Je veux vous voir rire et dire : Ah bien!

c'est bon! Pauvre M. Thomas! Vous savez! vous m'avez promis que vous me donneriez tout ce que je voudrais...

– Mais parle donc!

Elle se tourna du côté du boulevard, fit un haussement d'épaules et se répondit à elle-même : tant pis, puis elle regarda Thomas dans le blanc des yeux et lui dit :

– J'ai l'adresse! [*A ce stade de la rédaction on ignore comment Palmyre la connaît.*]

Thomas pâlit. Tout son sang reflua à son cœur.

– Quelle adresse?

– L'adresse que vous m'avez demandée!

Elle ajouta comme si elle faisait effort :

– L'adresse... vous savez bien?

– Oui! dit Thomas.

– De la demoiselle, dit Palmyre.

Thomas sauta du parapet où il était assis et lui prit éperdûment la main.

– Oh! Eh bien! conduis-moi! dis-moi! où est-ce? demande-moi tout ce que je possède! Est-ce loin?

– Venez avec moi, répondit-elle. Je vais vous conduire. Elle reprit d'un ton qui eût navré un observateur, mais pas Thomas ivre et transporté :

– Oh! comme vous êtes content!

Tout à coup un nuage passa sur le front de Thomas. Il saisit Palmyre par le bras :

– Jure-moi une chose!

– Laquelle? Je vous jure tout!

– Ton père! jure-moi, Palmyre! jure-moi que tu ne diras pas cette adresse à ton père!

Elle se tourna vers lui d'un air stupéfait.

– Palmyre! comment savez-vous que je m'appelle Palmyre?

– Jure-moi ce que je te dis! poursuivit Thomas. Mais elle semblait ne pas l'entendre. Elle répondit :

– C'est gentil, ça! vous m'avez appelée Palmyre!

Thomas lui prit les deux bras à la fois.

– Mais réponds-moi donc, au nom du ciel! fais attention à ce que je te dis, jure-moi que tu ne diras pas l'adresse que tu sais à ton père!

– Mon père, dit-elle? Ah oui, mon père! Soyez donc tranquille. Il est au secret. D'ailleurs est-ce que je m'occupe de mon père!

– Mais tu ne me jures pas! s'écria Thomas.

– Mais lâchez-moi donc, dit-elle en éclatant de rire! Comme vous me secouez! Si! si! je vous jure ça! qu'est-ce que cela me fait?

– A présent, reprit Thomas, conduis-moi.

– Tout de suite?

– Tout de suite.

– Venez.

Après quelques pas, elle s'arrêta.

– A propos, vous savez que vous m'avez promis quelque chose?

Thomas fouilla dans sa poche. Il ne possédait au monde que les cinq francs destinés au père Thénardier. Il prit la pièce et la mit dans la main de Palmyre.

Elle ouvrit les doigts et la laissa tomber à terre, et le regardant d'un air sombre :

– Je ne veux pas de votre argent, dit-elle.

Il y a une centaine d'années, un président à mortier au parlement de Paris ayant une maîtresse et s'en cachant, car à cette époque les grands seigneurs montraient leurs maîtresses et les bourgeois les cachaient, fit construire faubourg S^t Germain, dans la petite rue déserte de Blomet, qu'on nomme aujourd'hui rue Plumet, ce qu'on appelait alors une petite maison.

Cette maison se composait d'un pavillon à un seul étage; deux pièces au rez-de-chaussée, deux chambres au premier, en bas une cuisine, en haut un boudoir, sous le toit un grenier, avec un petit jardin avec large grille donnant sur la rue. C'était là tout ce que les passants pouvaient entrevoir de la petite maison du président, mais derrière la maison il y avait une cour étroite et au fond de la cour un logis bas de deux pièces sur cave, espèce d'encas destiné à cacher au besoin un enfant et une nourrice. Ce logis communiquait par derrière, par une porte masquée et à secret, avec un long couloir étroit, pavé, à ciel ouvert, bordé de deux hautes murailles, lequel, dissimulé avec un art prodigieux et comme perdu entre les clôtures des jardins et des cultures dont il suivait tous les angles et tous les détours, allait aboutir à une autre porte également à secret qui s'ouvrait à un demi-quart de lieue de là, dans un quartier tout différent, sur la petite rue *[un blanc réservé pour un nom]*.

M. le président s'introduisait par là, si bien que ceux-là même qui eussent remarqué que Monsieur le président entraît tous les jours quelque part rue de Babylone n'eussent pu se douter qu'il faisait visite rue Blomet.

Cette maison et ce couloir qui ont disparu aujourd'hui, existaient encore il y a une dizaine d'années. En 93, un chaudronnier l'avait achetée pour la démolir, mais n'ayant pu en payer le prix, la nation le mit en faillite. Si bien que ce fut la maison qui démolit le chaudronnier. Depuis la maison resta inhabitée, et tomba lentement en ruine, comme toute demeure à laquelle la présence de l'homme ne communique pas la vie. Elle était toujours à louer, et les dix ou douze personnes qui passent par an rue Plumet [*un blanc réservé, annulé par un trait de continuité*] en étaient averties par un écriteau jaune et illisible accroché à la grille du jardin depuis 1810.

Vers le printemps de 1829, ces mêmes passants purent remarquer que l'écriteau avait disparu, et que, même, les fenêtres du premier étaient ouvertes. La maison en effet était occupée.

Au mois d'octobre 1829, un homme d'un certain âge s'était présenté et avait loué la maison, y compris, bien entendu, l'arrière-corps-de-logis et le couloir. Il avait fait rétablir les ouvertures à secret des deux portes de ce passage. La maison était encore à peu près meublée des vieux meubles du président; le nouveau locataire avait fait faire quelques réparations, ajouté çà et là ce qui manquait, remis des pavés à la cour, des fleurs dans le jardin, des °briques° aux carrelages, des marches à l'escalier, des feuilles aux parquets et des vitres aux croisées, et enfin était venu s'installer avec une jeune fille et une °servante âgée°, plutôt comme quelqu'un qui se

glisse que comme quelqu'un qui entre chez soi. Les voisins n'en jasèrent point, par la raison qu'il n'y avait pas de voisins.

Ce locataire peu à effet était Jean Tréjean, la jeune fille était Cosette. La servante était une cuisinière quelconque qui était vieille, provinciale et bègue, trois qualités qui avaient déterminé Jean Tréjean à la prendre.

Pourquoi Jean Tréjean avait-il quitté le couvent de la rue Neuve S^{te} Geneviève? Que s'était-il passé?

Il ne s'était rien passé.

On s'en souvient. Jean Tréjean était heureux dans le couvent, si heureux que sa conscience finit par s'inquiéter. Il voyait Cosette grandir, il sentait la paternité naître et se développer en lui de plus en plus, il couvait de l'âme cette enfant, il se disait qu'elle était à lui, que rien ne pouvait la lui enlever, que cela serait ainsi jusqu'à la fin de ses jours, que certainement elle se ferait religieuse, y étant chaque jour doucement provoquée, qu'ainsi le couvent était désormais l'univers pour elle comme pour lui, qu'il y vieillirait et qu'elle y grandirait, qu'elle y vieillirait et qu'il y mourrait; qu'enfin, ravissante espérance, aucune séparation n'était possible. En réfléchissant à ceci, il en vint à tomber dans des perplexités. Il s'interrogea. Il se demandait si tout ce bonheur-là était bien à lui, s'il ne se composait pas du bonheur d'un autre, du bonheur de cette enfant qu'il confisquait et qu'il dérobaît, lui vieillard; si ce n'était point là un vol? Il se disait que cette enfant avait le droit de connaître la vie avant d'y renoncer, que lui retrancher, d'avance et en quelque sorte sans la consulter, toutes les joies sous prétexte de lui retrancher toutes les épreuves, profiter de son ignorance et de son isolement pour lui

faire germer une vocation fausse, c'était dénaturer une créature humaine et mentir à Dieu. Et qui sait si, se rendant compte un jour de tout cela et religieuse à regret, Cosette n'en viendrait pas à le haïr? Dernière pensée, presque égoïste et plus humaine que les autres, mais qui lui était insupportable. Il résolut de quitter le couvent.

Il s'y résolut; il reconnut avec désespoir qu'il le fallait. Quant aux objections, il n'y en avait pas. Sept ans de séjour entre ces quatre murs et de disparition, avaient nécessairement détruit ou dispersé les éléments de crainte. Il avait vieilli, et tout avait changé. Qui le reconnaîtrait maintenant? D'ailleurs, à voir le pire, il n'y avait de danger que pour lui-même, et il n'avait pas le droit de condamner Cosette au cloître par l'unique raison qu'il avait été condamné au baignoir. D'ailleurs, qu'est-ce que le danger devant le devoir? Enfin, rien ne l'empêchait d'être prudent et de prendre ses précautions.

Une fois sa détermination arrêtée, il attendit l'occasion. Elle ne tarda pas à se présenter. Le vieux Fauchelevent mourut.

Jean Tréjean demanda audience à madame la prieure et lui dit qu'ayant fait à la mort de son frère un petit héritage qui lui permettait de vivre désormais sans travailler, il quittait le service du couvent, et emmenait sa fille, mais que, comme il n'était pas juste que Cosette, ne prononçant point ses vœux, eût été élevée gratuitement, il suppliait humblement madame la prieure de trouver bon qu'il offrît à la communauté, comme indemnité des sept années que Cosette y avait passées, une somme de sept mille francs.

C'est ainsi que Jean Tréjean sortit du couvent de l'adoration perpétuelle.

Il découvrit la maison de la rue Plumet et s'y blottit. Il était désormais en possession du nom d'Ultime Fauchelevent.

Il avait arrangé sa vie de la façon que voici :

Cosette avec la servante occupait le pavillon; elle avait la grande chambre à coucher aux trumeaux peints, le boudoir aux baguettes dorées, l'antique salon du président meublé de tapisseries et de grands fauteuils; elle avait le jardin. Jean Tréjean avait fait mettre dans sa chambre un lit d'ancien damas à trois couleurs, et un vieux et beau tapis de Perse acheté chez la mère Gaucher, et, pour corriger la sévérité de ces vieilleries magnifiques, il y avait mêlé tous les petits meubles gais et gracieux des jeunes filles, l'étagère, la papeterie, le buvard, la table à ouvrage incrustée de nacre, le nécessaire de vermeil, la toilette en porcelaine du Japon. De longs rideaux de damas pareils au lit pendaient aux fenêtres, en bas des rideaux de tapisseries. Tout l'hiver la petite maison de Cosette était chauffée du haut en bas. Lui, il habitait l'espèce de loge de portier qui était dans la cour du fond, avec un matelas sur un lit de sangle, une table de noyer, deux chaises de paille, quelques livres sur une planche, jamais de feu. Il dînait avec Cosette, et il y avait un pain bis pour lui sur la table. Il avait dit à la servante lorsqu'elle était entrée : – C'est mademoiselle qui est la maîtresse de la maison. – Et vous, monsieur? avait répliqué la fille stupéfaite. – Moi, je suis bien mieux que le maître, je suis le père.

Tous les jours Jean Tréjean prenait le bras de Cosette et la menait promener. Il la conduisait au Luxembourg, dans l'allée la moins fréquentée, et trois ou quatre fois par semaine à la messe, toujours à S^t Jacques du Haut-pas,

parce que c'était fort loin. Aucun étranger n'entrait dans la maison. La vieille servante apportait les provisions, et Jean Tréjean allait lui-même chercher l'eau à une prise d'eau qui était tout proche sur le boulevard.

Ni lui, ni Cosette, ni la servante n'entraient et ne sortaient jamais que par la porte de la rue de Babylone. °Personne ne pouvait se douter qu'ils demeuraient rue Plumet.° La grande grille restait toujours fermée. Jean Tréjean avait laissé le jardin inculte, afin qu'il n'attirât pas l'attention.

Ce jardin ainsi livré à lui-même depuis tant d'années était devenu étrange et charmant. Celui qui écrit ces lignes s'est souvent arrêté à un + de cette rue pour le contempler, sans se douter des mystères qu'il dérobaient derrière ses épaisseurs fraîches et vertes. Ce jardin abandonné par les jardiniers avait été repris par la nature. Ce n'était plus un jardin, c'était une broussaille colossale, c'est à dire quelque chose qui est impénétrable comme une forêt, peuplé comme une ville, sombre comme une cathédrale, odorant comme un bouquet, silencieux comme une tombe, vivant comme une foule. Au printemps, cet énorme buisson, libre derrière sa grille et dans ses quatre murs, entrait en rut dans le sourd travail de la germination universelle, tressaillait au soleil levant presque comme une bête qui aspire les effluves de l'amour cosmique et qui sent la sève d'avril monter et bouillonner dans ses veines, et, secouant au vent sa prodigieuse chevelure verte, semait sur la terre humide, sur le perron moisi du pavillon et jusque sur le pavé de la rue déserte les fleurs en étoiles, la rosée en perles, la vie, la joie, la rêverie, les parfums. A midi mille papillons blancs s'y réfugiaient, et c'était un spectacle + divin de

voir là tourbillonner en flocons dans l'ombre cette neige vivante de l'été. Là, dans ces gaies ténèbres de la verdure, une foule de voix innocentes parlaient doucement à l'âme, et ce que les gazouillements avaient oublié de dire, les bourdonnements le complétaient. Le soir une vapeur de rêverie se dégageait du jardin et l'enveloppait; un linceul d'ombre, une tristesse céleste et calme, le couvrait; on entendait les derniers appels des oiseaux s'assoupissant sous les branchages; on y sentait cette intimité sacrée de l'oiseau et de l'arbre; le jour les ailes égaient les feuilles, la nuit les feuilles protègent les ailes. L'hiver, la broussaille était noire, mouillée, hérissée, glacée, et laissait un peu voir la maison. On apercevait au lieu de fleurs dans les rameaux et de rosée dans les fleurs, les longs rubans d'argent des limaces sur le froid et épais tapis des feuilles jaunes; mais de toute façon, sous tout aspect, en toute saison, hiver, printemps, été, automne, ce jardin respirait la mélancolie, l'extase, la solitude, la liberté, la grandeur, l'absence de l'homme, la présence de Dieu; et la vieille grille rouillée, tordue, couronnée d'un bizarre fronton d'arabesques +, scellée dans deux piliers moussus et verdis, avait l'air de dire : ce jardin est à moi.

Le pavé de Paris avait beau être là tout autour, les hôtels classiques et splendides de la rue de Varenne à deux pas, le dôme des Invalides tout près, la chambre des Députés pas loin; les carrosses de la rue de Bourgogne et de la rue S^t Dominique avaient beau rouler comme des tonnerres dans le voisinage, les omnibus jaunes, bruns, blancs, rouges, avaient beau se croiser dans le carrefour voisin, le désert était rue Plumet; et la mort des anciens propriétaires, une révolution qui avait passé, l'écroulement des antiques fortunes, l'absence, l'oubli,

quarante ans d'abandon et de viduité avaient suffi pour ramener dans ce lieu privilégié les ronces, les bouillons blancs, les ciguës, les hautes herbes, les grandes plantes gaufrées aux larges feuilles de drap vert pâle, les lézards, les scarabées, les insectes rapides et farouches, et les ++, pour faire reparaître entre quatre murs je ne sais quelle grandeur sauvage et °farouche°, et pour que la nature, qui déconcerte les arrangements mesquins de l'homme et qui se répand toujours tout entière là où elle se répand, aussi bien dans la fourmi que dans l'aigle, en vînt à s'épanouir dans un méchant petit jardin parisien avec autant de rudesse et de majesté que dans une forêt vierge du nouveau-monde.

Il semblait que ce jardin, créé autrefois pour cacher les mystères libertins, se fût transformé et fût devenu propre à abriter les mystères chastes. Il n'avait plus ni berceaux, ni boulingrins, ni tonnelles, ni grottes; il avait une °magnifique obscurité° échevelée tombant comme un voile de toutes parts. Un président assisté d'un jardinier, un bonhomme qui croyait continuer Lamoignon et un autre bonhomme qui croyait continuer Lenôtre, l'avaient contourné, taillé, attifé, façonné pour la galanterie; la nature l'avait ressaisi, l'avait rempli d'ombre, et l'avait arrangé pour l'amour.

Il y avait aussi dans cette solitude un cœur qui était tout prêt. L'amour n'avait qu'à se montrer; il avait là un temple composé de verdure, d'herbe, de mousse, de soupirs d'oiseaux, de molles ténèbres, de branches agitées, et une âme faite de candeur, de foi, d'espoir, d'ignorance, d'aspiration et d'illusion.

Cosette était sortie du couvent encore presque enfant; elle avait à peine quatorze ans, et elle était «dans l'âge

ingrat»; nous l'avons dit, à part les yeux, elle était plutôt laide que jolie; elle n'avait cependant aucun trait disgracieux, mais elle était gauche, maigre, timide, insignifiante, une grande petite fille enfin.

Son éducation était terminée, c'est-à-dire on lui avait appris la religion, et même la dévotion; puis l'histoire, la géographie, la grammaire, les participes, les rois de France, un peu de musique, à faire un nez, etc., mais du reste elle ignorait tout, ce qui est un charme et un danger. L'âme d'une jeune fille ne doit pas être laissée obscure; plus tard, il s'y fait des mirages trop brusques et trop vifs comme dans une chambre noire. Elle doit être doucement et discrètement éclairée, plutôt du reflet des réalités que de leur lumière directe et dure. Demi-jour utile et gracieusement austère qui dissipe les peurs puérides et empêche les chutes. Il n'y a que l'instinct maternel, intuition admirable où entrent les souvenirs de la vierge et l'expérience de la femme, qui sache comment et de quoi doit être fait ce demi-jour. Pour former l'âme d'une jeune fille, toutes les religieuses du monde ne valent pas une mère.

Cosette n'avait pas eu de mère. Elle n'avait eu que beaucoup de mères, au pluriel.

[Trois lignes rendues illisibles par les surcharges; on y distingue: «...il était père et mère pour + Cosette»]

Or, dans cette oeuvre de l'éducation, dans cette grave affaire de la préparation d'une femme à la vie, que de science il faut pour lutter contre cette grande ignorance qu'on appelle la virginité!

Rien ne prépare une jeune fille aux passions comme le couvent. Le couvent tourne la pensée du côté de l'inconnu. Le cœur, replié sur lui-même, se creuse, ne pouvant s'épancher, et s'approfondit ne pouvant

s'épanouir. De là des visions, des rêves, des conjectures, des constructions fantastiques, des édifices tout entiers bâtis dans l'obscurité intérieure de l'esprit, sombres et secrètes demeures où les passions trouvent tout de suite à se loger dès que la grille franchie leur permet d'entrer. Le couvent est une compression qui pour triompher du cœur humain doit durer toute la vie.

En quittant le couvent, Cosette ne pouvait rien trouver de plus doux et de plus dangereux que la maison de la rue Plumet. C'était la continuation de la solitude avec le commencement de la liberté, un jardin solitaire, mais une nature âpre, riche, voluptueuse et odorante, les mêmes rêves que dans le couvent, mais des jeunes hommes entrevus, une grille, mais sur la rue.

Cependant, nous le répétons, quand elle y arriva, elle n'était encore qu'une enfant. Jean Tréjean lui livra ce jardin inculte. – Fais-y tout ce que tu voudras, lui disait-il. – Cela l'amusa; elle y cueillait des liserons, elle en remuait toutes les touffes et toutes les pierres, elle y cherchait «des bêtes»; elle y jouait en attendant qu'elle y rêvât; elle aimait ce jardin pour les insectes qu'elle y trouvait sous ses pieds dans l'herbe, en attendant qu'elle l'aimât pour les étoiles qu'elle y verrait dans les branches au-dessus de sa tête.

Et puis, elle aimait son père, c'est-à-dire Jean Tréjean, de toute son âme, avec une naïve passion filiale qui lui faisait du bonhomme un compagnon désiré et charmant. On se souvient que M. Madeleine lisait beaucoup, Jean Tréjean avait continué; il en était venu à causer bien, il avait la parole [?] d'un esprit vrai qui s'est spontanément cultivé. Au Luxembourg, il faisait de longues explications de tout, puisant dans ce qu'il avait

lu, puisant aussi dans ce qu'il avait souffert. Tout en l'écoutant, les yeux de la jeune fille erraient vaguement.

Un jour Cosette se regarda par hasard dans son miroir et se dit : Tiens! Il lui semblait presque qu'elle était jolie. Ceci la jeta dans un trouble singulier. Jusqu'à ce moment elle n'avait point songé à sa figure. Elle se voyait dans son miroir, mais elle ne s'y regardait pas. Et puis, on lui avait souvent dit qu'elle était laide; Jean Tréjean seul disait doucement : Mais non! mais non! Quoi qu'il en fût, Cosette s'était toujours crue laide, et avait grandi dans cette idée avec la résignation facile de l'enfance. Voici que tout d'un coup son miroir lui disait comme Jean Tréjean : – Mais non! – Elle ne dort pas de la nuit. – Si j'étais jolie, pensait-elle! comme cela serait drôle que je fusse jolie! – Et elle se rappelait toutes celles de ses compagnes dont la beauté faisait effet dans le couvent, et elle se disait : Comment! je serais comme mademoiselle une telle!

Le lendemain elle se regarda, mais non par hasard, et elle douta : – Où avais-je l'esprit, dit-elle? non, je suis laide. – Elle avait tout simplement mal dormi, elle avait les yeux battus et elle était pâle. Elle ne s'était pas sentie très joyeuse la veille de croire à sa beauté, mais elle fut triste de n'y plus croire. Elle ne se regarda plus, et elle tâcha de se coiffer tournant le dos au miroir.

Le soir après le dîner, elle faisait assez habituellement de la tapisserie dans le salon, ou quelque ouvrage de couvent, et Jean Tréjean lisait à côté d'elle. Une fois elle leva les yeux de son ouvrage et elle fut toute surprise de la façon inquiète dont son père la regardait.

Une autre fois elle était dans le jardin, et elle entendit la vieille servante qui disait : Monsieur, remarquez-vous

comme mademoiselle devient jolie! Elle n'entendit pas ce que son père répondit, mais elle vit qu'il la regardait d'une manière étrange.

C'est qu'en effet depuis quelque temps Jean Tréjean contemplait avec terreur cette beauté qui apparaissait chaque jour plus rayonnante sur le doux front de Cosette. Aube éblouissante pour tous, sombre pour lui.

Il se disait : comme elle est belle! qu'est-ce que je deviendrai, moi?

Les paroles de la servante furent pour Cosette une sorte de commotion. Elle s'échappa du jardin, monta à sa chambre, se regarda à la glace, il y avait trois mois qu'elle ne s'était regardée, et poussa un cri. Elle venait de s'éblouir elle-même.

Elle était belle et jolie; elle ne pouvait s'empêcher d'être de l'avis de [la] servante et de son miroir. Sa taille s'était faite, sa peau avait blanchi, ses cheveux avaient épaissi, une splendeur inconnue s'était allumée dans ses prunelles. La conviction de sa beauté lui vint tout entière, comme un grand jour qui se fait, les autres la remarquaient d'ailleurs, il n'y avait plus à douter, elle redescendit au jardin se croyant reine, entendant les oiseaux chanter, c'était en hiver, voyant le ciel bleu, le soleil dans les arbres, des fleurs dans les buissons, éperdue, folle, dans un ravissement inexprimable.

Dès le lendemain, elle fit attention à sa toilette. Avec la foi en sa beauté, toute l'âme féminine s'épanouit en elle. Son père ne lui avait jamais rien refusé. Elle sut tout de suite toute la science du chapeau, de la robe, du mantelet, du brodequin, de la manchette, cette science qui fait de la femme parisienne quelque chose de si charmant, de si profond et de si redoutable. En moins d'un mois la

petite Cosette fut une des femmes, non seulement les plus jolies, ce qui est quelque chose, mais «les mieux mises» de Paris, ce qui est bien davantage. Elle eût voulu rencontrer «son passant» pour voir ce qu'il dirait, et «pour lui apprendre!» [*la phrase fait allusion à un épisode ajouté un peu plus haut*] Le fait est qu'elle était ravissante de tout point.

Jean Tréjean considérait ces ravages avec anxiété.

Lui qui sentait qu'il ne pourrait jamais que marcher, il voyait des ailes venir à Cosette.

Le premier jour que Cosette sortit avec sa robe et son camail de damas noir et son chapeau de crêpe blanc, elle vint prendre le bras de Jean Tréjean, gaie, radieuse, rose, fière, éclatante. – Père, dit-elle, comment me trouvez-vous avec cette robe? Jean Tréjean répondit d'une voix qui ressemblait à la voix amère d'un envieux : – Charmante! – Il fut dans la promenade comme à l'ordinaire. En rentrant il dit à Cosette :

– Est-ce que tu ne remettras plus ta robe et ton chapeau, tu sais?

Ceci se passait dans la chambre de Cosette. Cosette se tourna vers le porte-manteau de la garde-robe où sa défroque de pensionnaire était accrochée.

– Cette horreur! dit-elle. Ah! père, que voulez-vous que j'en fasse? Avec ce machin-là sur la tête, j'ai l'air de madame Chien-fou. Oh! par exemple, non, je ne remettrai jamais ces horreurs!

– Eh bien, reprit Jean Tréjean, donne-les moi.

– Ah! je veux bien, père, s'écria Cosette, mais qu'est-ce que vous en ferez?

– C'est mon affaire.

– Je comprends, père. C'est pour un pauvre.

– Oui, répondit-il, pour un pauvre.

Jean Tréjean se retira ce soir-là de bonne heure. Il emporta « ces horreurs » dans sa chambre, et quand il y fut seul, il prit la pauvre robe de mérinos et le pauvre chapeau de peluche, ces horreurs, les étala sur son grabat avec un douloureux et navrant sourire, et les baisa, puis sa vieille tête blanche tomba sur cette défroque, et s'il y eût eu quelqu'un dans la chambre en ce moment-là, on eût entendu le bon vieux homme pleurer à sanglots.

Son cœur crevait. Il n'eût pu dire ce qu'il avait. Il éprouvait ce qu'on éprouve devant les vêtements de son enfant mort.

Cosette, à se °savoir° belle, perdit la grâce de l'ignorer; grâce exquisite, car la beauté rehaussée de naïveté est ineffable, et rien n'est adorable comme une innocente éblouissante qui marche tenant en main, sans le savoir, la clef d'un paradis. Mais ce qu'elle perdit en grâce ingénue, elle le regagna en charme pensif et sérieux. Toute sa personne, pénétrée des joies de la jeunesse, de l'innocence et de la beauté, respirait une mélancolie °splendide°.

Ce fut à cette époque que Thomas, après six mois écoulés, la revit au Luxembourg.

Cosette était de son côté, comme Thomas du sien, toute prête pour l'embrassement. La destinée, avec sa patience mystérieuse et fatale, approchait lentement l'un de l'autre ces deux êtres tout chargés et tout languissants des orageuses électricités de la passion, ces deux âmes qui portaient l'amour comme deux nuages portent la foudre, et qui devaient s'aborder et se mêler dans un regard comme les nuages dans un éclair.

On a tant abusé du regard dans les romans d'amour qu'on a fini par le déconsidérer. C'est à peine si l'on ose dire maintenant que deux êtres se sont aimés parce qu'ils se sont regardés. C'est pourtant comme cela qu'on s'aime et uniquement comme cela. Le reste n'est que le reste, et vient après. Rien n'est plus réel que ces grandes secousses que deux âmes se donnent en échangeant cette étincelle.

Le jour où Cosette eut sans le savoir ce regard qui troubla Thomas, Thomas ne se douta pas que lui aussi eut un regard qui troubla Cosette.

Il lui fit le même mal et le même bien.

Depuis longtemps déjà elle le voyait et elle l'examinait comme les filles examinent et voient, en regardant ailleurs. Thomas trouvait encore Cosette laide que déjà elle trouvait Thomas beau. Mais comme il ne prenait point garde à elle, ce jeune homme lui était bien égal.

Le jour où leurs yeux se rencontrèrent et se dirent enfin brusquement ces premières choses obscures et ineffables que le regard balbutie, Cosette ne comprit pas d'abord. Elle rentra pensive à la maison de la rue de l'Ouest où Jean Tréjean, selon son habitude, était venu passer six semaines. Le lendemain en s'éveillant, elle songea à ce jeune homme qui l'avait dédaignée si longtemps et qui semblait maintenant faire attention à elle, et il ne lui sembla pas le moins du monde qu'elle l'aimât. Elle avait plutôt un peu de haine contre ce beau dédaigneux. Elle songea avec une vague joie encore tout enfantine, qu'elle allait enfin se venger.

Se sachant belle, elle sentait bien qu'elle avait une arme. Les femmes jouent avec leur beauté comme les enfants avec leur couteau. Elles s'y coupent.

On se rappelle les hésitations de Thomas, ses palpitations, ses terreurs. Il restait sur son banc et n'approchait pas. Ceci dépitait Cosette. Un jour elle dit à Jean Tréjean : – Père, promenons-nous donc un peu de ce côté-là.– Voyant que Thomas ne venait point à elle, elle alla à lui. En pareil cas, toute femme ressemble à Mahomet. Et puis, chose bizarre, le premier symptôme de l'amour vrai chez un jeune homme, c'est la timidité, chez une jeune fille, c'est la hardiesse. Ceci étonne, et rien n'est plus simple pourtant. Ce sont les deux sexes qui tendent à se rapprocher et qui prennent les qualités l'un de l'autre.

Ce jour-là, le regard de Cosette rendit Thomas fou, le regard de Thomas rendit Cosette tremblante. Thomas s'en alla confiant, et Cosette inquiète. A partir de ce jour-là, ils s'aimèrent.

Ils étaient dans la nuit l'un pour l'autre. Ils ne se parlaient pas, ils ne se saluaient pas, ils ne se connaissaient pas; ils se voyaient; et comme les astres dans le ciel que des millions de lieues séparent, ils vivaient de se regarder.

Toutes les situations ont leurs instincts. Jean Tréjean ne voyait rien, ne savait rien, et contemplait pourtant avec une attention profonde les ténèbres où il était, comme s'il sentait d'un côté quelque chose qui se construisait, et de l'autre quelque chose qui s'écroulait. Il tressaillait dans la pénombre de sa pensée. Thomas, averti aussi de son côté, et, ce qui est étrange, par cette même mère nature, faisait tout ce qu'il pouvait pour se dérober au «père»; il arrivait

cependant que Jean Tréjean l'apercevait quelquefois. Les allures de Thomas n'étaient plus du tout naturelles. Il avait des prudences louches et des témérités gauches. Il ne venait plus tout près comme autrefois, il s'asseyait loin et restait en extase; il avait un livre et faisait semblant de lire; pour qui faisait-il semblant? Autrefois il venait avec de vieux habits, maintenant il avait tous les jours des habits neufs, il n'était pas bien sûr qu'il ne se fît pas friser, il avait des yeux tout drôles, il mettait des gants, bref! Jean Tréjean détestait cordialement ce jeune homme.

Jamais il n'en ouvrait la bouche à Cosette. Un jour cependant, il ne put s'en tenir, et avec ce vague désespoir qui °jette° brusquement la sonde dans son malheur, il lui dit : – Que voilà un jeune homme qui a l'air pédant!

Cosette, l'année d'auparavant, petite fille indifférente, eût répondu : – Mais non, je le trouve charmant, moi. Dix ans plus tard, peut-être, elle eût répondu : – Pédant et insupportable à voir, vous avez bien raison! – Au moment de la vie et du cœur où elle était, elle se borna à répondre avec un calme suprême :

– Ce jeune homme-là!

Comme si elle le remarquait pour la première fois de sa vie.

– Que je suis stupide! pensa Jean Tréjean. Elle ne l'avait pas encore remarqué. C'est moi qui le lui montre.

O simplicité des vieux! profondeur des enfants!

C'est encore une loi de ces fraîches années de souffrance et de souci, de ces vives luttes du premier amour contre les premiers obstacles, la jeune fille ne se laisse prendre à aucun piège, le jeune homme tombe dans tous. Jean Tréjean avait commencé contre Thomas une

sourde guerre que Thomas, avec la bêtise sublime de sa passion et de son âge, ne devina point. Jean Tréjean lui tendit une foule d'embûches; il changea d'heures, il changea de banc, il oublia son mouchoir, il vint seul au Luxembourg; Thomas donna tête baissée dans tous les panneaux; et à tous ces points d'interrogation plantés sur sa route par Jean Tréjean, il répondit ingénument oui. Cependant Cosette restait murée dans son insouciance apparente et dans sa tranquillité imperturbable, si bien que Jean Tréjean arriva à cette conclusion : Ce jeune inutile est amoureux fou de Cosette, mais Cosette ne sait seulement pas qu'il existe.

Il n'en avait pas moins dans les entrailles un tremblement profond. La minute où Cosette aimerait pouvoir sonner d'un instant à l'autre. Tout ne commençait-il pas par l'indifférence?

Jean Tréjean n'avait pas discontinué les promenades au Luxembourg, ne voulant rien faire de singulier et par-dessus tout redoutant de donner l'éveil à Cosette; mais pendant ces heures si douces pour les deux amoureux, tandis que Cosette envoyait son sourire à Thomas enivré qui maintenant ne voyait plus rien dans ce monde qu'un lumineux visage adoré, Jean Tréjean fixait sur Thomas des yeux étincelants et terribles. Lui qui ne se croyait plus capable d'un sentiment malveillant, il y avait des instants où, quand Thomas était là, il croyait redevenir sauvage et farouche, et il sentait se rouvrir et se soulever contre ce jeune homme ces vieilles profondeurs de son âme où il y avait eu jadis tant de °colère°. Il lui semblait qu'il se reformait en lui des cratères inconnus.

Alors ses prunelles s'emplissaient d'une clarté lugubre et extraordinaire.

Ce n'était plus un homme qui regarde un homme; ce n'était pas un ennemi qui regarde un ennemi. C'était un dogue qui regarde un voleur.

On sait le reste. Thomas continua d'être insensé. Un jour il suivit Cosette rue de l'Ouest. Un autre jour il parla au portier. Le portier de son côté parla, et dit à Jean Tréjean : Monsieur, qu'est-ce que c'est donc qu'un jeune qui vous a demandé? Le lendemain Jean Tréjean jeta à Thomas ce coup d'œil dont Thomas s'aperçut enfin. Huit jours après Jean Tréjean avait déménagé. Il se jura qu'il ne remettrait plus les pieds ni au Luxembourg, ni rue de l'Ouest. Il retourna rue Plumet.

Cosette ne se plaignit pas, elle ne dit rien, elle ne fit pas de questions, elle ne chercha à savoir aucun pourquoi; elle en était déjà à la phase où l'on craint d'être devinée et de se trahir. Jean Tréjean n'avait aucune expérience de ces misères, les seules qui soient charmantes et les seules qu'il ne connût pas; cela fit qu'il ne comprit point la grave signification du silence de Cosette. Seulement il remarqua qu'elle était devenue triste, et il devint sombre.

Une fois il fit un essai. Il demanda à Cosette :

– Veux-tu venir au Luxembourg?

Un rayon illumina le visage pâli de Cosette.

– Oui! dit-elle.

Ils y allèrent. Trois mois s'étaient écoulés. Thomas n'y allait plus. Thomas n'y était pas.

Le lendemain Jean Tréjean redemanda à Cosette :

– Veux-tu venir au Luxembourg?

Elle répondit tristement et doucement :

– Non.

Jean Tréjean fut froissé de cette tristesse et navré de cette douceur.

Que se passait-il dans l'âme de Cosette? Quelquefois, au lieu de se coucher, Jean Tréjean restait assis près de son lit la tête dans ses mains, et il passait des nuits entières à se demander : Qu'y a-t-il dans la pensée de Cosette? et à songer aux choses auxquelles elle pouvait songer.

Oh! dans ces moments-là, quels regards désespérés Jean Tréjean tournait vers le cloître, ce séjour des anges, cet inaccessible glacier de la vertu! Comme il contemplait avec un ravissement désespéré ce jardin du couvent, plein de fleurs ignorées et de vierges enfermées, où tous les parfums et toutes les âmes montent droit vers le ciel! Comme il regrettait son abnégation et sa folie d'avoir ramené Cosette au monde, pauvre héros du dévouement, ressaisi enfin et terrassé par +! comme il se disait : Qu'ai-je fait?

Du reste rien de ceci ne perçait pour Cosette. Ni humeur, ni rudesse. Toujours le même visage serein et bon. Les manières de Jean Tréjean étaient plus tendres et plus paternelles que jamais. Si quelque chose eût pu faire supposer moins de joie dans son âme, c'était plus de mansuétude dans ses paroles.

De son côté Cosette languissait. Elle souffrait de l'absence de Thomas comme elle avait joui de sa présence, vaguement et profondément. Quand Jean Tréjean avait cessé de la mener au Luxembourg, un instinct de femme lui avait confusément murmuré au fond du cœur qu'il ne fallait pas paraître tenir au Luxembourg, et que si cela lui était indifférent, son père l'y remènerait. Mais les jours, les semaines et les mois passèrent. Jean Tréjean avait accepté tacitement le consentement tacite de Cosette. Elle le regretta. Il était trop tard. Le jour où elle

retourna au Luxembourg, Thomas n'y était plus. Thomas avait donc disparu; c'était fini, que faire? le retrouverait-elle jamais? Elle se sentit un serrement de cœur que rien ne dilatait et qui s'accroissait chaque jour, elle ne sut plus si c'était l'hiver ou l'été, le soleil ou la pluie, si les oiseaux chantaient, si l'on était aux dahlias ou aux pâquerettes, si le Luxembourg était plus charmant que les Tuileries, si le linge que rapportait la blanchisseuse était trop empesé ou pas assez, si la servante avait fait bien ou mal «son marché», et elle resta accablée, absorbée, attentive à une seule pensée, l'œil vague et fixe, comme lorsqu'on regarde dans la nuit la place noire et profonde où une apparition s'est évanouie.

Du reste elle non plus ne laissa rien voir à Jean Tréjean, que sa pâleur. Elle lui continua son doux visage.

Ces deux êtres qui s'étaient si exclusivement aimés et d'un si touchant amour, et qui avaient vécu si longtemps l'un par l'autre, souffraient maintenant l'un à côté de l'autre, l'un à cause de l'autre, sans se le dire, sans s'en vouloir, et en souriant.

Ils n'avaient l'un et l'autre qu'une distraction qui était autrefois un bonheur, de porter ensemble du pain à ceux qui avaient faim et des vêtements à ceux qui avaient froid. Dans ces visites aux pauvres, où Cosette accompagnait souvent Jean Tréjean, ils retrouvaient quelque chose de leur ancien épanchement, et quelquefois, quand la journée avait été bonne, Cosette était un peu gaie. Ce fut à cette époque qu'ils firent cette visite au bouge Jondrette.

Le lendemain même de cette visite, Jean Tréjean parut le matin dans le pavillon, calme comme à l'ordinaire et presque joyeux, mais avec une assez large

blessure au bras gauche qui ressemblait à une brûlure et qu'il expliqua d'une façon quelconque. Cette blessure fit qu'il fut plus d'un mois sans sortir. Cosette le pensait matin et soir avec un air si divin et un si angélique bonheur de lui être utile, que Jean Tréjean sentait toute sa vieille joie lui revenir à l'âme, ses craintes et ses anxiétés s'évanouir, et qu'il regardait Cosette en disant : Oh! la bonne blessure!

Cosette, voyant son père malade, avait déserté le pavillon et était revenue à la petite logette et à l'arrière-cour. Elle passait presque toutes ses journées près de Jean Tréjean, et lui lisait les livres qu'il voulait. En général des livres de voyages. Jean Tréjean renaissait, son bonheur lui revenait avec des rayons ineffables; le Luxembourg, le jeune rôdeur inconnu, le refroidissement de Cosette, tous ces fantômes s'effaçaient. Il en venait à se dire : – J'ai rêvé tout cela. Je suis un vieux fou. – Au couvent, sœur Sainte-Mechtilde avait appris la musique à Cosette, et le soir, dans l'humble logis du bonhomme, Cosette chantait avec sa voix d'ange des chansons tristes qui réjouissaient Jean Tréjean.

Le printemps était arrivé, le jardin était si charmant dans cette saison de l'année que Jean Tréjean dit à Cosette :

– Tu n'y vas jamais. Je veux que tu t'y promènes.

– Comme vous voudrez, père, dit Cosette.

Et pour obéir à son père, elle reprit ses promenades dans son jardin; seule, car Jean Tréjean, qui probablement craignait d'être aperçu par la grille, n'y venait presque jamais.

Quand Cosette vit que son père souffrait moins, puis qu'il guérissait, et qu'il semblait heureux, elle eut un

contentement qu'elle ne remarqua même pas, tant il vint doucement et naturellement. Puis c'était le mois de mars, l'hiver s'en allait, l'hiver emporte toujours avec lui quelque chose de nos tristesses; puis vint avril, ce point du jour de l'été, frais comme toutes les aubes, gai comme toutes les enfances. La nature en ce mois-là a des lueurs charmantes qui passent du ciel, des arbres, des prairies et des fleurs, au cœur de l'homme. Décembre est une grande raison d'être triste, avril est une grande raison d'être joyeux. Cosette était trop jeune encore pour que cette joie d'avril qui lui ressemblait ne la pénétrât pas. Insensiblement, et sans qu'elle s'en doutât, le noir s'en alla de son esprit. Au printemps il fait clair dans les âmes sombres comme à midi il fait clair dans les caves. Cosette ne s'apercevait même pas qu'elle n'était déjà plus triste. Le matin, vers dix heures, après déjeuner, lorsqu'elle avait réussi à entraîner son père pour un quart d'heure dans le jardin, et qu'elle le promenait au soleil devant le perron en lui soutenant son bras malade, elle ne s'apercevait pas qu'elle riait à chaque instant et qu'elle était heureuse.

Jean Tréjean, enivré, la voyait redevenir rose et fraîche. – Oh! la bonne blessure! répétait-il tout bas.

Le printemps fut beau cette année-là à Paris, car au printemps Paris est le seul lieu de l'univers où le printemps + + + + .

Un jour Cosette pensa tout à coup à Thomas : – Tiens! dit-elle, je n'y pense plus.

Dans cette même semaine elle remarqua, passant devant la grille du jardin, un fort joli officier de lanciers, taille de guêpe, ravissant uniforme, joues de jeune fille, sabre sous le bras, moustaches °cirées°, chabska verni.

Du reste tête chauve, yeux bleus à fleur de tête, figure ronde, vaine, insolente et jolie; tout le contraire de Thomas. Un cigare à la bouche. – Cosette songea que cet officier était sans doute du régiment caserné rue de Babylone.

Le lendemain, elle le vit encore passer. Elle remarqua l'heure.

A dater de ce moment, fut-ce le hasard? presque tous les jours elle le vit passer.

Les camarades de l'officier s'aperçurent qu'il y avait là dans ce jardin «mal tenu», derrière cette méchante grille, une assez jolie créature qui se trouvait presque toujours là au passage du beau sous-lieutenant.

– Tiens! lui disaient-ils. Il y a une petite qui te fait l'œil, regarde donc.

– Est-ce que j'ai le temps, répondait le lancier, de regarder toutes les filles qui me regardent?

C'était le moment où Thomas se sentait expirer et disait : – Si je pouvais seulement la revoir avant de mourir!

°Si son souhait eût été réalisé°, s'il eût vu en ce moment-là Cosette regardant un lancier, il eût expiré de douleur.

Thomas était de ces natures qui s'enfoncent dans le chagrin et qui y séjournent; Cosette était de celles qui s'y plongent et qui en sortent.

Cosette du reste était dans ce moment dangereux, phase fatale de la rêverie féminine abandonnée à elle-même, où le cœur d'une jeune fille isolée ressemble à ces vrilles de la vigne qui s'accrochent, selon le hasard, au chapiteau d'une colonne de marbre ou au poteau d'un cabaret.

Qu'y avait-il dans son âme? De l'amour à l'état flottant; quelque chose qui était calme, limpide, brillant, trouble à une certaine profondeur, sombre plus bas. L'image du joli officier se reflétait à la surface. Y avait-il un souvenir au fond? – tout au fond? – Peut-être. Elle ne savait pas.

Elle se disait par moments : Je crois que j'ai oublié ce monsieur.

Dans le jardin, près de la grille sur la rue, il y avait un banc de pierre défendu par une charmille du regard des curieux, mais auquel pourtant à la rigueur, le bras d'un passant pouvait atteindre à travers la grille et la charmille.

Un soir, Jean Tréjean était sorti, Cosette, au crépuscule, s'était assise sur ce banc. Le vent fraîchissait dans les arbres, le ciel était bleu, la terre était noire; Cosette songeait; une tristesse sans objet la gagnait peu à peu, cette tristesse invincible que donne le soir et qui vient peut-être du mystère de la tombe entr'ouvert à cette heure-là.

Elle se leva, fit lentement le tour du jardin, marchant dans l'herbe mouillée et se disant à travers l'espèce de somnambulisme mélancolique où elle était plongée : – Il faudrait vraiment des sabots pour le jardin à cette heure-ci.

Elle revint au banc.

Au moment de s'y rasseoir, elle remarqua à la place qu'elle avait quittée une assez grosse pierre qui n'y était évidemment pas le moment d'auparavant.

Cosette considéra cette pierre, se demandant ce que cela voulait dire. Tout à coup l'idée que quelqu'un l'avait mise là, qu'un bras avait passé à travers cette grille, cette

idée lui apparut et lui fit peur. Elle ne toucha pas à la pierre, s'enfuit sans oser regarder derrière elle, et rentra dans la maison. Elle demanda à Jeannette :

– Mon père est-il rentré?

– Pas encore, mademoiselle.

– Jeannette, reprit Cosette, vous avez soin de bien fermer les volets sur le jardin au moins, avec les barres de fer, et de bien mettre les petites choses en fer dans les petits machins qui ferment?

– Oh! soyez tranquille, mademoiselle.

– C'est que c'est si désert par ici!

– Pour ça, dit Jeannette, c'est vrai. On serait assassiné avant d'avoir le temps de dire ouf! Avec cela que monsieur ne couche pas dans la maison. Mais ne craignez rien, mademoiselle, je ferme les fenêtres comme des bastilles. Ah Dieu! je crois bien que cela fait frémir! Vous figurez-vous? voir entrer la nuit des hommes dans la chambre qui vous disent : tais-toi! et qui se mettent à vous couper le cou.

– Avec d'affreux couteaux qui ne coupent pas! dit Cosette. Vous me faites peur. Taisez-vous. Fermez bien tout.

Cosette n'osa même pas lui dire : Allez donc voir la pierre qu'on a mise sur le banc! de peur de rouvrir la porte du jardin, et que «les hommes» n'entrassent. Elle fit barricader les portes et les fenêtres, visiter toute la maison jusqu'au grenier par Jeannette, s'enferma dans sa chambre, mit ses verrous, regarda sous son lit, se coucha et dormit mal. Toute la nuit elle vit la pierre grosse comme une montagne et pleine de cavernes.

Au soleil levant, – le propre du soleil levant est de nous faire rire de toutes nos peurs de la nuit, et le rire

qu'on a est toujours proportionné à la peur qu'on a eue, – au soleil levant Cosette, en s'éveillant, vit toutes ses frayeurs comme un cauchemar, et se dit : A quoi ai-je été songer? Le soleil, qui rutilait aux fentes de ses volets et faisait de pourpre les rideaux de damas, la rassurait tellement que tout s'évanouit dans sa pensée, même la pierre.

– Il n'y avait pas de pierre sur le banc; j'ai rêvé la pierre comme le reste.

Elle s'habilla, descendit au jardin, courut au banc et se sentit une sueur froide. La pierre y était.

Mais ce ne fut qu'un moment. Ce qui est frayeur la nuit est curiosité le jour.

– Bah! dit-elle, voyons donc.

Elle souleva cette pierre qui était assez grosse. Il y avait dessous quelque chose qui ressemblait à une lettre.

C'était une enveloppe de papier blanc. Cosette s'en saisit. Il n'y avait pas d'adresse d'un côté, pas de cachet de l'autre. Cependant elle n'était pas vide. On entrevoyait des papiers dans l'intérieur.

Cosette prit ces papiers. Ce n'était plus de la frayeur, ce n'était plus de la curiosité; c'était un commencement d'anxiété.

Cosette tira de l'enveloppe ce qu'elle contenait, un petit cahier de papier dont chaque page était numérotée et portait quelques lignes écrites d'une écriture très jolie, pensa Cosette, et très fine.

Cosette chercha un nom, il n'y en avait pas; une signature, il n'y en avait pas. A qui cela était-il adressé? à elle probablement, puisqu'une main avait déposé le paquet sur le banc. De qui cela venait-il? Une fascination irrésistible s'empara d'elle, elle essaya de détourner son

regard de ce mystérieux cahier qui tremblait dans sa main, elle regarda le ciel, la rue, les acacias tout trempés de lumière, des pigeons qui volaient sur un toit voisin, puis tout à coup son regard s'abaissa vivement sur le manuscrit, et elle se dit qu'il fallait qu'elle sût ce qu'il y avait là dedans.

Voici ce qu'elle lut :

[Le manuscrit est fait de fragments collés.]

Comme l'âme est triste quand elle est triste par l'amour! Quel vide que l'absence de l'être qui à lui seul remplit le monde! Oh! comme il est vrai que l'être aimé devient Dieu. On comprend que Dieu en fût jaloux, s'il n'avait pas évidemment fait la création pour l'âme, et l'âme pour l'amour.

De certaines pensées sont des prières. Il y a des moments où, quelle que soit l'attitude du corps, l'âme est à genoux.

Le cœur de deux amants, deux lyres à l'unisson.

Les amants séparés trompent l'absence par mille choses chimériques qui ont pourtant leur réalité. On les empêche de s'écrire, ils trouvent une foule de moyens mystérieux de correspondre. Ils s'envoient le chant des oiseaux, le parfum des fleurs, le rire des enfants, la lumière du soleil, les soupirs du vent, les rayons des étoiles, toute la création. Il leur semble que l'amour est assez puissant pour charger la nature entière de ses messages. Et pourquoi non? Toutes les oeuvres de Dieu sont faites pour servir l'amour.

L'avenir appartient encore bien plus aux cœurs qu'aux esprits. Aimer, voilà la seule chose qui puisse occuper et remplir l'éternité. A l'infini, il faut l'inépuisable.

L'amour qui remplit l'âme participe de l'âme même. Il est de même nature qu'elle. Comme elle il est étincelle divine, comme elle il est incorruptible, indivisible, impérissable. C'est un point de feu qui est en nous, qui est immortel et infini, que rien ne peut borner et que rien ne peut éteindre. On le sent brûler jusque dans la moelle des os et on le voit rayonner jusqu'au fond de l'avenir.

O amour! extases! bonheur de deux âmes qui se comprennent, de deux cœurs qui s'échangent, de deux regards qui s'éblouissent! Promenades à deux dans les solitudes! journées bénies et rayonnantes! J'ai quelquefois rêvé que de temps en temps des heures se détachaient de la °vie° des anges et venaient ici-bas traverser la °destinée° des hommes.

Dieu ne peut rien ajouter au bonheur de ceux qui s'aiment que de leur donner la durée sans fin. Après une vie d'amour, une éternité d'amour, c'est un accroissement en effet; mais accroître la félicité ineffable que l'amour donne à l'âme dès ce monde, c'est impossible, même à Dieu.

Vous regardez une étoile pour deux motifs, parce qu'elle est lumineuse et parce qu'elle est impénétrable. Vous avez auprès de vous un plus doux rayonnement et un plus grand mystère, la femme.

Cœurs sérieux, cherchez le bonheur dans l'amour. C'est là qu'il est. C'est là que vous le trouverez. Les autres affections, les plus saintes et les plus étroites, sont

destinées à vous échapper un jour; c'est la nature qui le veut et c'est l'amour même qui vous les prendra.

Quand l'amour a fondu et mêlé deux âmes dans une mystérieuse et angélique unité, le secret de la vie est trouvé pour elles; elles ne sont plus que les deux termes d'une même destinée; elles ne sont plus que les deux ailes d'un même esprit. Aimez, planez!

L'amour vrai se désole et s'enchanté pour un gant perdu ou pour un pied effleuré, et il a besoin de l'éternité pour son dévouement et ses espérances. Il se compose à la fois de l'infiniment grand et de l'infiniment petit.

Rien ne suffit à l'amour + + + . On a le bonheur, on veut le paradis; on a le paradis, on veut le ciel.

O vous qui vous aimez, tout cela est dans l'amour. Sachez l'y trouver. L'amour a autant que le ciel, la contemplation, et de plus que le ciel, la volupté.

L'amour a des enfantillages, les autres passions ont des petitesse. Honte aux passions qui rendent l'homme petit! Honneur à celle qui le fait enfant!

Cœurs profonds, esprits sages, prenez la vie comme Dieu la fait. C'est une longue épreuve, une préparation inintelligible à la destinée inconnue. Cette destinée, la vraie, commence pour l'homme à la première marche de l'intérieur du tombeau. Alors il lui apparaît quelque chose, et il commence à entrevoir le définitif. Le définitif, songez à ce mot. Les vivants voient l'infini; le définitif ne se laisse voir qu'aux morts. En attendant, aimez et souffrez, espérez et °contemplez°. Malheur, hélas! à qui

n'aura aimé que des corps, des formes, des apparences! La mort lui ôtera tout. Tâchez d'aimer des âmes, vous les retrouverez.

Quelle grande chose que d'être aimé! Quelle chose plus grande encore que d'aimer! Le cœur devient héroïque à force de passion. Il ne se compose plus que de rien de pur; il ne s'appuie plus que sur rien d'élevé et de grand. Une pensée indigne n'y peut pas plus germer qu'une ortie sur un glacier. L'âme haute et sereine dominant les nuées et les ombres de ce monde, les folies, les mensonges, les haines, les vanités, les misères, habite le bleu du ciel, et ne sent plus que les ébranlements profonds et souterrains de la destinée comme le haut des montagnes sent les tremblements de terre.

Après cette lecture, Cosette tomba dans une rêverie profonde. Au moment où elle levait les yeux de la dernière ligne du cahier, le bel officier, c'était son heure, passa triomphant devant la grille. Cosette le trouva hideux.

Elle se remit à contempler le cahier. Il était écrit d'une écriture ravissante, pensa Cosette, de la même main, mais avec des encres diverses, tantôt très noires, tantôt blanchâtres, et par conséquent à des jours différents. C'était donc une pensée qui s'était épanchée là, irrégulièrement, sans ordre, sans choix, sans but, au hasard du courant de l'esprit. Cosette n'avait jamais rien lu de pareil. Chacune de ces lignes sombres resplendissait à ses yeux et lui inondait le cœur d'une lumière étrange. L'éducation qu'elle avait reçue lui avait parlé de l'âme et jamais de l'amour, à peu près comme qui parlerait du

tison et point de la flamme. Ce manuscrit de quelques pages lui révélait brusquement et doucement tout, l'amour, l'âme, la destinée, la vie, l'éternité, le commencement, la fin. C'était comme une main qui se serait ouverte et lui aurait jeté tout à coup une poignée de rayons. Elle sentait dans ces quelques lignes une nature passionnée, ardente, honnête, une immense douleur et un espoir immense, un cœur serré, une âme épanouie. C'était un absent tranquille et accablé qui semblait prêt à se réfugier dans la mort et qui envoyait à l'absente le secret de la destinée, la clef de la vie, l'amour. Elles étaient écrites le pied dans le tombeau et le doigt dans le ciel.

Maintenant, de qui pouvaient-elles venir? qui pouvait les avoir écrites?

Cosette n'hésita pas une minute. Un seul homme. Lui.

Le jour s'était refait dans son esprit. Tout avait reparu. Elle sentait une joie inouïe et une angoisse profonde. C'était lui! lui qui lui écrivait! lui qui était là! lui dont le bras avait passé à travers cette grille! Pendant qu'elle l'oubliait, il l'avait retrouvée! Mais est-ce qu'elle l'avait oublié? Non! jamais! Elle était folle d'avoir cru cela un moment. Elle l'avait toujours aimé, toujours adoré. Le feu s'était couvert et avait couvé quelque temps, mais elle le sentait bien, il n'avait fait que creuser plus avant, et maintenant il éclatait de nouveau et l'embrasait tout entière. Ce cahier était comme une flammèche tombée de cette autre âme dans la sienne, et elle sentait recommencer l'incendie°.

Et elle relisait le manuscrit. – Oh oui! disait-elle, comme je reconnais tout cela! C'est tout ce que j'avais déjà lu dans ses yeux.

rédaction initiale de la rencontre de Thomas-Marius avec Palmyre-Eponine.]

Comme elle l'achevait pour la troisième fois, le lancier passa et fit sonner ses éperons sur le pavé. Force fut à Cosette de lever les yeux. Elle le trouva fade, niais, sot, inutile, fat, déplaisant, impertinent, et très laid. L'officier crut devoir lui sourire. Elle se détourna honteuse et indignée. Elle lui aurait jeté quelque chose à la tête.

Elle s'enfuit, rentra dans la maison et s'enferma dans sa chambre pour relire le manuscrit, pour l'apprendre par cœur, et pour songer. Quand elle l'eut bien lu, elle le baisa et le mit sur son cœur.

Toute la journée, Cosette fut dans une sorte d'étourdissement. Elle pensait à peine, ses idées étaient à l'état de fils rompus et brouillés dans son cerveau, elle ne parvenait à rien conjecturer, elle espérait à travers un tremblement, quoi? des choses vagues. Des pâleurs lui passaient sur le visage et des frissons sur le corps. Il lui semblait par moments qu'elle entraît dans le chimérique, elle se disait : est-ce réel? alors elle tâtait le papier bien-aimé à même [?] sa robe, elle le pressait contre son cœur, elle en sentait les angles sur sa chair, et si Jean Tréjean l'eût vue en ce moment, il eût frémi devant cette joie lumineuse et inconnue qui lui débordait des paupières.

– Oh oui! pensait-elle. C'est bien lui! ceci vient de lui pour moi!

Et elle se disait qu'un hasard céleste, qu'une intervention des anges, le lui avait rendu.

O rêves adorables de l'amour! ce hasard céleste, cette intervention des anges, c'était cette boulette de pain lancée par un voleur à un autre voleur, de la fosse-aux-lions à la cour Charlemagne, par-dessus les toits de la Force. *[Ceci renvoie à l'épisode du chapitre IV, 2, 2, qui a donc été intercalé avant la rédaction de celui-ci, mais sans doute après la*

Le soir venu, Jean Tréjean sortit, Cosette s'habilla.

Elle arrangea ses cheveux de la manière qui lui allait le mieux, et elle mit une robe dont le corsage, qui avait reçu un coup de ciseau de trop et qui, par cette échancrure, laissait voir la naissance du cou, était, comme disent les jeunes filles, «un peu indécent». Elle fit toute cette toilette sans savoir pourquoi.

Voulait-elle sortir? non.

Attendait-elle une visite? non.

A la brune, elle descendit au jardin. Jeannette était occupée à sa cuisine qui donnait sur l'arrière-cour.

Elle se mit à marcher sous les branches, les écartant de temps en temps avec la main, parce qu'il y en avait de très basses.

Elle arriva ainsi au banc, la pierre y était restée; elle s'assit, et posa sa douce main blanche sur cette pierre comme si elle voulait la caresser et la remercier.

Tout à coup, elle eut cette impression indéfinissable qu'on éprouve, même sans voir, lorsqu'on a quelqu'un debout derrière soi.

Elle tourna la tête et se dressa.

C'était lui.

Il était tête nue. Il paraissait pâle et amaigri. On distinguait à peine son vêtement noir. Le crépuscule blêmait son beau front et couvrait ses yeux de ténèbres.

Il avait, sous un voile d'incomparable douceur, quelque chose de la mort et de la nuit. Son visage était éclairé par la clarté du jour qui se meurt et par la pensée d'une âme qui s'en va.

Il semblait que ce n'était pas encore le fantôme et que ce n'était déjà plus l'homme.

Cosette, prête à défaillir, reculait lentement, car elle se sentait attirée. Lui ne bougeait point. A je ne sais quoi d'ineffable et de triste qui l'enveloppait, elle sentait le regard de ses yeux qu'elle ne voyait pas.

Cosette en reculant, rencontra un arbre et s'y adossa. Sans cet arbre elle fût tombée. Elle entendit sa voix :

– Pardonnez-moi, je suis là. J'ai le cœur gonflé. Voyez-vous? vous êtes mon ange, je vais mourir, je suis venu. °Voilà° longtemps déjà, vous rappelez-vous le jour où vous m'avez regardé, c'était dans le Luxembourg, près du Gladiateur, et le jour où vous êtes passée devant moi? c'était le 16 juin et le 2 juillet. Il va y avoir un an. Depuis ce temps, je ne vous ai plus vue. Je vous avais suivie rue de l'Ouest, vous demeuriez rue de l'Ouest au second sur le devant dans une maison neuve, vous voyez que je sais? Je vous suivais, moi. Qu'est-ce que j'avais à faire? Et puis vous avez disparu. J'ai cru vous voir passer une fois que je lisais les journaux sous les arcades de l'Odéon. J'ai couru. Mais non. C'était une personne qui avait un chapeau comme vous. La nuit je viens ici. N'ayez pas peur, personne ne me voit. Je viens regarder vos fenêtres de près. Je marche bien doucement pour que vous n'entendiez pas, car vous auriez peut-être peur. L'autre soir j'étais derrière vous, vous vous êtes retournée, je me suis enfui. Une fois je vous ai entendue chanter. J'étais heureux. Pardonnez-moi. Qu'est-ce que cela vous fait que

je vous entende chanter? Voyez-vous, vous êtes mon ange, laissez-moi venir un peu, je vais mourir. Si vous saviez! je vous adore, moi! Pardonnez-moi, je vous parle, je ne sais pas ce que je vous dis, je vous fâche peut-être, est-ce que je vous fâche?

– O ma mère! dit-elle, et elle se jeta dans ses bras.

Il la prit, il la serra étroitement contre sa poitrine sans savoir ce qu'il faisait. Il la soutenait tout en chancelant. Il était comme s'il avait eu la tête pleine de fumée; il avait des éclairs entre les cils; il lui semblait qu'il accomplissait un acte religieux et qu'il commettait une profanation. Du reste il n'avait pas le moindre désir de cette femme ravissante dont il sentait la forme contre sa poitrine. Il était éperdu d'amour.

Elle lui prit une main et la posa sur son cœur. Il sentit le papier qui y était. Ivre [*rayé*], il balbutia ébloui [*également rayé*] :

– Vous m'aimez donc?

Elle répondit d'une voix si basse que ce n'était plus qu'un souffle qu'on entendait à peine :

– Tais-toi! tu le sais!

Et elle cacha sa tête rouge dans le sein du jeune homme rayonnant et enivré.

Il tomba sur le banc, elle près de lui. Ils n'avaient plus de paroles. Les étoiles commençaient à rayonner. Comment se fit-il que leurs lèvres se rencontrèrent? Comment se fait-il que l'oiseau chante, que la neige fonde, que la fleur s'ouvre, que mai s'épanouisse, que l'aube blanchisse derrière les arbres noirs au sommet frissonnant des collines?

Un baiser, et ce fut tout. Tous deux tressaillirent, et se regardèrent dans l'ombre avec des yeux éclatants.

Ils ne sentaient ni la nuit fraîche, ni la pierre froide, ni la terre humide, ni l'herbe mouillée, ils se regardaient et ils avaient le cœur plein de pensées. Ils s'étaient pris les mains, sans savoir.

De temps en temps Cosette bégayait une parole. Son âme tremblait à ses lèvres comme une goutte de rosée à une fleur.

Peu à peu ils se parlèrent. L'épanchement succéda au silence qui est la plénitude. La nuit était sereine et splendide au-dessus de leur tête. Ces deux êtres, purs comme des esprits, se dirent tout, leurs songes, leurs ivresses, leurs extases, leurs chimères, comme ils s'étaient adorés de loin, comme ils s'étaient souhaités, leurs désespoirs quand ils avaient cessé de s'apercevoir. Dans l'ombre ils se racontèrent, avec une foi candide dans leurs illusions, tout ce que l'amour, la jeunesse et ce reste d'enfance qu'ils avaient l'un et l'autre leur mettaient dans la °pensée°. Ces deux cœurs se versèrent l'un dans l'autre, de sorte qu'au bout d'une heure, c'était le jeune homme qui avait l'âme de la jeune fille et la jeune fille qui avait l'âme du jeune homme. Ils se pénétrèrent, ils s'enchantèrent, ils s'éblouirent.

Quand ils eurent fini, quand ils se furent tout dit, elle posa sa tête sur son épaule et lui dit :

– Comment vous appelez-vous?

– Je m'appelle Thomas, dit-il. Et vous?

– Je m'appelle Cosette.

[Thomas a pourtant appris le nom de Cosette au moment du guet-apens. Les corrections nécessaires ne seront faites pas faites avant l'exil.]

Le printemps à Paris est assez fréquemment traversé par des bises aigres et froides dont on est, non pas précisément glacé, mais gelé; ces bises, qui attristent les plus belles journées, font exactement l'effet de ces souffles de vent qui entrent dans une chambre chaude par les fentes d'une fenêtre ou d'une porte mal fermée. Il semble que la porte de l'hiver soit restée entr'ouverte et qu'il vienne du vent par là. Au printemps de 1832, époque où éclata la dernière grande épidémie, ces bises étaient plus âpres et plus poignantes que jamais, c'était une porte plus glaciale encore que celle de l'hiver qui semblait entr'ouverte. On y sentait le souffle du choléra.

Un soir qu'elles soufflaient si rudement que janvier semblait revenu et que les bourgeois avaient repris les manteaux, le petit Chavroche rôdait autour de la boutique d'un perruquier des environs de l'orme S^t Gervais. Le petit Chavroche avait l'air d'admirer profondément une mariée en cire, décolletée et coiffée de fleurs d'oranger, qui tournait derrière la vitre montrant son sourire aux passants, mais en réalité il observait la boutique afin de voir s'il ne pourrait pas chiper dans la devanture un pain de savon qu'il irait ensuite revendre un sou à un «coiffeur» de la banlieue. Il lui arrivait souvent de déjeuner d'un de ces pains-là. Il appelait ce genre

d'escamotage pour lequel il avait du talent «faire la barbe aux barbiers».

Pendant qu'il examinait, deux enfants de taille inégale, encore plus déguenillés et encore plus petits que lui, paraissant l'un sept ans, l'autre cinq, tournèrent timidement le bec de cane et entrèrent dans la boutique en demandant la charité dans un murmure plaintif et inintelligible. Les paroles leur sortaient difficilement parce que les sanglots coupaient la voix du plus jeune et que le froid faisait claquer les dents de l'aîné. Le barbier, qui rasait une pratique, se tourna avec un visage furieux, et sans quitter son rasoir, poussant l'aîné de la main gauche et le petit du genou, les mit tous deux dans la rue, et referma sa porte en disant :

– Venir refroidir le monde pour rien!

Les deux enfants se remirent en marche en pleurant.

Le petit Chavroche courut après eux et les aborda d'un air paternel:

– Qu'est-ce que vous avez donc, moutards?

– Nous ne savons pas où coucher, répondit l'aîné.

– C'est ça? dit Chavroche. Voilà grand'chose. Est-ce qu'on pleure pour ça? Sont-ils serins donc!

Et prenant, à travers sa supériorité un peu hautaine, un accent d'autorité attendrie et de protection douce :

– Venez avec moi.

– Oui, monsieur, fit l'aîné.

Et les deux enfants le suivirent comme ils auraient suivi un archevêque. Ils avaient cessé de pleurer.

Chavroche leur fit monter la rue Saint-Antoine dans la direction de la Bastille.

Comme ils passaient devant cet épais treillis grillé qui indique la boutique d'un boulanger, car on met le pain

comme l'or derrière des grillages de fer, Chavroche se tourna :

– Ah çà, mômes, avons-nous dîné?

– Monsieur, répondit l'aîné, nous n'avons pas mangé depuis ++ .

– Vous êtes donc sans père ni mère? reprit majestueusement Chavroche.

– Faites excuse, monsieur, nous avons papa et maman, mais nous ne savons pas où ils sont.

– Cela vaut mieux des fois que de le savoir, dit Chavroche qui était un penseur.

– Voilà, reprit l'aîné, trois jours que nous marchons dans Paris. Le premier jour, nous avons trouvé des choses au coin des bornes, mais depuis hier nous ne trouvons rien.

– Je sais, fit Chavroche. C'est les chiens qui mangent tout.

Cependant il s'était arrêté, et depuis quelques minutes il tâta et fouilla toutes sortes de recoins qu'il avait dans ses haillons.

Enfin il releva la tête d'un air qui ne voulait qu'être satisfait, mais qui était en réalité triomphant.

– Calmons-nous, les momichards. Voici de quoi souper pour trois.

Et il tira d'une de ses poches un sou.

Sans laisser aux deux petits le temps de s'ébahir, il les poussa tous deux devant lui dans la boutique du boulanger, et mit son sou sur le comptoir en criant :

– Garçon! Un sou de pain.

Le boulanger, prit un pain et un couteau.

– En trois morceaux, garçon! reprit Chavroche, et il ajouta avec dignité :

– Nous sommes trois.

Et voyant que le boulanger avait pris un pain bis, il pirouetta sur ses talons et lui jeta au visage cette apostrophe indignée :

– Keksekça?

Ceux de nos lecteurs qui seraient tentés de voir dans ce cri du petit Chavroche un mot russe ou polonais sont prévenus que c'est un mot qu'ils disent tous les jours et qui tient lieu de cette phrase : qu'est-ce que c'est que cela? Le boulanger comprit parfaitement et répondit :

– Eh mais! c'est du pain, de très bon pain de deuxième qualité.

– Du pain blanc, garçon, reprit Chavroche. Du lardon savonné! je régale.

Le boulanger ne put retenir un sourire, et tout en coupant le pain blanc, il les considérait d'une façon compatissante qui choqua Chavroche.

– Ah ça, mitron! dit-il, qu'est-ce que vous avez donc à nous toiser comme ça?

Le fait est que, mis tous trois bout à bout, ils auraient fait à peine une toise.

Quand le pain fut coupé, le boulanger prit le sou, et Chavroche dit aux deux enfants :

– Mangez.

Il y avait un morceau plus petit que les deux autres, il le prit pour lui.

Les pauvres enfants étaient affamés, y compris Chavroche. Tout en arrachant leur pain à belles dents, ils °encombraient° la boutique du boulanger qui, maintenant qu'il était payé, les regardait avec humeur.

– Rentrons dans la rue, dit Chavroche.

Comme ils achevaient leur morceau de pain et atteignaient l'angle de cette morose rue des Ballets au fond de laquelle on aperçoit le guichet bas et triste de la Force :

– Tiens, c'est toi, Chavroche? dit quelqu'un.

– Tiens, c'est toi, Panchaud? dit Chavroche.

C'était un homme qui venait d'aborder le gamin, et cet homme n'était autre que Panchaud, dit Printanier, dit Bigrenaille.

– Chut, dit Panchaud, pas si haut!

Et il entraîna vivement Chavroche hors de la lumière des boutiques. Les deux petits suivaient machinalement en se tenant par la main.

Quand ils furent sous l'archivolte noire d'une porte cochère, à l'abri des regards et de la pluie :

– Je te croyais bouclé, dit Chavroche.

Panchaud sourit :

– J'ai défait la boucle.

Et il conta rapidement au gamin que le jour même, à la Conciergerie, il s'était évadé en prenant à gauche au lieu de prendre à droite dans le « corridor de l'instruction ». Puis il ajouta : – Mais il y a autre chose. Mais toi, où vas-tu donc maintenant?

Chavroche montra ses deux protégés et dit :

– Je vas coucher ces enfants-là.

– Où ça, coucher?

– Chez moi.

– Où ça chez toi?

– Chez moi.

– Où loges-tu donc?

– Je loge dans l'éléphant, dit Chavroche

Panchaud, dit Printanier, dit Bigrenaille, ne put retenir une exclamation :

– Dans l'éléphant!

– Hé bien oui, dans l'éléphant! repartit Chavroche. Kekçaa?

Ceci est encore un mot de la langue que personne n'écrit et que tout le monde parle. Kekçaa signifie : qu'est-ce que cela a?

L'observation profonde de Chavroche ramena Panchaud au calme et au bon sens. Il parut revenir à de meilleurs sentiments pour le logis de Chavroche.

– Au fait, dit-il! oui. L'éléphant... – y est-on bien?

– Très bien, fit Chavroche. Il n'y a pas de vents coulis comme sous les ponts.

– Il y a donc un trou? demanda Panchaud.

– Parbleu! mais il ne faut pas le dire. C'est entre les jambes de devant. Les sergents de ville ne l'ont pas vu.

– Et tu grimpes? Oui, je comprends.

– Un tour de main, cric, crac, c'est fait, plus personne.

Après un silence, Chavroche ajouta :

– Pour ces petits j'aurai une échelle.

– Ne restons pas si longtemps sous cette porte, dit Panchaud, voilà un cogne qui vient de passer deux fois.

– Eh bien, bonsoir. Je m'en vas à mon éléphant avec mes mômes. Une supposition que tu aurais besoin de moi une nuit, tu viendrais me trouver là. Je loge à l'entresol. Il n'y a pas de portier. Tu demanderais monsieur Chavroche.

– C'est bon, dit Panchaud. *[La rédaction, interrompue après « Et ils se séparèrent » d'abord ponctué par un point, reprend avec une écriture différente. L'interlocuteur de Chavroche change de nom –Claquesous et non plus Panchaud– entraînant la correction*

dans ce qui précède. L'addition où il est question de « Porrichinelle » a dû elle aussi intervenir avant la reprise puisque le texte y fait d'emblée allusion.] Et ils se séparèrent, Claquesous cheminant vers la Grève et Chavroche vers la Bastille. Le petit de cinq ans, traîné par son frère que traînait Chavroche, tourna plusieurs fois la tête en arrière pour voir s'en aller «Porrichinelle».

Il y a deux ans à peine on voyait encore dans l'angle sud-est de la place de la Bastille, près de la gare du canal creusé dans l'ancien fossé de la forteresse, un monument bizarre qui s'est effacé déjà de la mémoire des parisiens, et qui méritait d'y laisser quelque trace, car c'était une pensée de l'empereur. Nous disons monument, quoique ce ne fût qu'une maquette. Mais cette maquette elle-même, ébauche difforme et colossale, spectre d'une idée de Napoléon que deux ou trois coups de vent successifs avaient emportée et jetée à chaque fois plus loin de nous, avait pris je ne sais quoi de définitif qui contrastait avec son aspect provisoire, et était devenue historique. C'était un éléphant de quarante pieds de haut, construit en charpente et en maçonnerie, portant sur son dos sa tour qui ressemblait à une maison, jadis peint en vert par un badigeonneur quelconque, maintenant peint en noir par le ciel, la pluie et le temps. Le large front du colosse, sa trompe, ses défenses, sa tour, sa croupe énorme, ses quatre pieds pareils à des colonnes faisaient la nuit sur le ciel étoilé une silhouette extraordinaire et terrible. On ne savait ce que cela voulait dire. C'était une sorte de symbole de la force populaire. C'était sombre, énigmatique et immense. C'était on ne sait quel fantôme puissant visible et debout à côté du spectre invisible de la Bastille.

Ce monument, rude, trapu, pesant, âpre, austère, presque difforme, mais à coup sûr majestueux et empreint d'une sorte de gravité magnifique et sauvage, a disparu pour laisser régner en paix l'espèce de poêle gigantesque orné de son tuyau qui a remplacé les neuf sombres tours de la Bastille, à peu près comme l'industrie remplace la féodalité. Il est tout simple qu'un poêle soit le symbole d'une époque dont une marmite contient la puissance. Cette époque passera, elle passe déjà; on commence à comprendre que s'il peut y avoir de la force dans une chaudière, il ne peut y avoir de puissance que dans un cerveau; en d'autres termes, que ce qui mène et entraîne le monde, ce ne sont pas les locomotives, ce sont les idées. Attelez les locomotives aux idées, c'est bien; mais ne prenez pas le cheval pour le cavalier.

Quoi qu'il en soit, pour revenir à la place de la Bastille, l'architecte de l'éléphant avec du plâtre était parvenu à faire du grand; l'architecte du tuyau de poêle a réussi à faire du petit avec du bronze.

Ce tuyau de poêle, qu'on a baptisé d'un nom illustre et nommé la colonne de Juillet, était encore enveloppé en 1832 d'une immense chemise en charpente que nous regrettons pour notre part, et d'un vaste enclos en planches, qui achevait d'isoler l'éléphant.

Ce fut vers ce coin de la place que le petit Chavroche dirigea les deux «mômes». En arrivant près du colosse, Chavroche prévint l'effet que l'infiniment grand peut produire sur l'infiniment petit, et dit :

– Moutards! n'ayez pas peur.

Puis il entra par un trou de la palissade dans l'enceinte de l'éléphant et aida les mômes à enjamber la brèche. Les deux enfants, un peu effrayés et un peu plus

rassurés, suivaient sans dire mot Chavroche et se confiaient à cette petite providence en guenilles qui leur avait donné du pain et leur avait promis un gîte.

Il y avait là, couchée le long de la palissade, une échelle qui servait aux travaux du chantier voisin. Chavroche la souleva avec une singulière vigueur, et l'appliqua contre une des jambes de devant de l'éléphant. Vers le point où l'échelle allait aboutir, on distinguait vaguement une espèce de trou noir dans le ventre du colosse.

Chavroche montra l'échelle et le trou aux mômes et leur dit :

– Montez et entrez.

Les deux enfants se regardèrent terrifiés.

– Vous avez peur, reprit Chavroche.

Et il ajouta :

– Vous allez voir.

Il étreignit le pied rugueux de l'éléphant, et en un clin d'œil, sans daigner se servir de l'échelle, il arriva à la crevasse. Il y entra comme un lézard qui se glisse dans son trou, et un moment après les deux enfants virent apparaître, comme une forme blanchâtre et blafarde, sa tête pâle au bord du trou plein de ténèbres.

– Hé bien, dit-il, montez donc. Vous allez voir comme on est bien! – Monte, toi! dit-il à l'aîné, je te tends la main.

Les petits se regardèrent. Le gamin leur faisait peur et les rassurait à la fois. L'aîné se risqua. Le plus jeune en voyant monter son frère et lui tout seul entre les pattes de cette grosse bête, avait bien envie de pleurer, mais il n'osait.

L'ainé parvint au haut de l'échelle, Chavroche l'empoigna vigoureusement par le bras et le tira à lui.

– Hardi! dit-il.

L'enfant avait franchi la crevasse.

– Maintenant, fit Chavroche, attends-moi.

Et il se laissa glisser avec l'agilité d'une couleuvre le long de la jambe de l'éléphant, il tomba debout sur ses pieds dans l'herbe, saisit le petit de cinq ans à bras-le-corps et le planta au beau milieu de l'échelle, puis il se mit à monter derrière lui en criant à l'ainé :

– Je vas le pousser, tu vas le tirer.

En un instant le petit fut monté, poussé, tiré, traîné, fourré dans le trou sans avoir eu le temps de se reconnaître, et Chavroche entrant après lui, repoussant d'un coup de talon l'échelle qui tomba sur le gazon, se mit à battre des mains et cria :

– Nous y vla! Vive le général Lafayette!

Le trou était une brèche à peine visible du dehors cachée qu'elle était, sous le ventre de l'éléphant, et si étroite qu'il n'y avait guère que des chats et des mômes qui pussent y passer.

– Commençons, dit Chavroche, par dire au portier que nous n'y sommes pas.

Et plongeant dans l'obscurité avec certitude comme quelqu'un qui est chez lui, il prit une planche et en boucha le trou.

Chavroche replongea dans l'obscurité. Les enfants entendirent le pétitement sec et rapide d'un allumeur chimique. Une clarté brusque leur fit cligner les yeux, Chavroche venait d'allumer un rat-de-cave de cire jaune.

Les deux hôtes de Chavroche regardèrent autour d'eux et éprouvèrent quelque chose de pareil à ce

qu'éprouverait quelqu'un qui serait enfermé dans un gros tonneau, ou mieux encore, à ce que dut éprouver Jonas dans le ventre biblique de la baleine. Le rat de cave qui fumait plus qu'il n'éclairait rendait confusément visible le dedans de l'éléphant. Tout un squelette gigantesque leur apparaissait et les enveloppait. En haut, une longue poutre noire d'où partaient de distance en distance d'énormes membrures cintrées figurait la colonne vertébrale avec les côtes, des stalactites de plâtre y pendaient comme des viscères, et d'une côte à l'autre d'immenses toiles d'araignée faisaient des diaphragmes poudreux. On voyait çà et là dans les coins de grosses taches noires qui avaient l'air de vivre et qui se déplaçaient rapidement avec un mouvement brusque et effaré.

Mais Chavroche ne laissa pas à ses hôtes le temps de la contemplation.

– Vite! dit-il, il ne faut pas user la mèche. Nous n'avons pas le temps de lire des romans de monsieur de Kock. Je ne peux pas mettre plus d'un sou par moi à mon éclairage. Venez vous coucher, les mômes.

Et il ajouta :

– D'ailleurs, il faut se dépêcher d'éteindre le candélabre. La lumière pourrait passer par la porte cochère [*Le texte depuis « Mais Chavroche ne laissa... » est remplacé par un long développement réutilisé plus loin (même début, jusqu'à «... à la giraffe.»). Cette transformation n'est pas de premier jet mais a été effectuée dans le cours de la rédaction initiale puisque la suite fait référence au treillage protégeant le lit des rats.*]

Les deux enfants considéraient avec un respect stupéfait et craintif cet être intrépide et inventif, vagabond comme eux, demi-nu comme eux, chétif comme eux, qui avait quelque chose de misérable et de tout-puissant, qui

leur semblait surnaturel, et dont la physionomie se composait de toutes les grimaces d'un vieux saltimbanque mêlées au plus naïf et au plus charmant sourire.

– Monsieur, fit timidement l'aîné, vous n'avez donc pas peur des sergents de ville?

Chavroche se borna à répondre :

– Môme! on ne dit pas les sergents de ville, on dit les cagnes.

Le tout petit avait les yeux ouverts, mais il ne disait rien. Comme il était au bord de la natte, l'aîné au milieu, Chavroche lui borda la couverture comme eût fait une mère et exhaussa la natte sous sa tête avec de vieux chiffons de manière à faire au môme un oreiller. Puis il se tourna vers l'aîné.

– Hein? on est joliment bien, ici!

– Ah oui! répondit l'aîné en regardant Chavroche avec une expression d'ange sauvé.

– Ah çà, poursuivit Chavroche, pourquoi donc est-ce que vous pleuriez? C'est bête, on a l'air de veaux.

– Dame, fit l'enfant, nous n'avions plus du tout de maison.

– Mioche! reprit Chavroche, on ne dit pas une maison, on dit une piolle.

– Merci, monsieur, dit l'enfant.

– Ecoute, répartit Chavroche, il ne faut plus geindre comme ça. J'aurai soin de vous. Tu verras comme on s'amuse. L'été, nous irons à la Glacière, nous nous baignerons à la gare, nous courrons sur les trains devant le pont d'Austerlitz, ça fait rager les blanchisseuses. Elles crient, elles bisquent, si tu savais comme elles sont farces! Et puis je vous mènerai au spectacle. Je vous ferai

voir Frédérick-Lemaître. J'ai des billets, je connais des acteurs, j'ai même joué une fois dans une pièce. Nous étions des mômes comme ça, on courait sous une toile, ça faisait la mer.

En ce moment, une goutte de cire tomba sur le doigt de Chavroche et le rappela aux réalités de la vie.

– Fichtre! dit-il. Vla la mèche qui s'use. Attention! je ne peux pas mettre plus d'un sou par mois à mon éclairage. Quand on se couche, il faut dormir. Nous n'avons pas le temps de lire des romans de Paul de Kock. Avec ça que la lumière pourrait passer par les fentes de la porte cochère, et les cagnes n'auraient qu'à voir.

Cela dit, il se tourna vers les enfants.

– Entortillez-vous bien de la pelure! je vas éteindre. Y êtes-vous?

Les deux enfants se serrèrent l'un contre l'autre. Chavroche leur monta la couverture jusqu'aux oreilles, puis il répéta la parole sacramentelle :

– Pioncez!

Et il souffla le rat-de-cave.

A peine la lumière était-elle éteinte qu'un tremblement singulier commença à ébranler le treillage sous lequel les enfants étaient couchés. C'était une multitude de frottements sourds qui rendaient un son métallique comme si des griffes et des dents grinçaient sur le fil de fer. Cela était accompagné de toutes sortes de petits cris aigus.

Le petit garçon de cinq ans, entendant ce vacarme au-dessus de sa tête et glacé d'épouvante, poussa du coude son frère aîné, mais le frère aîné «pionçait» déjà, comme Chavroche le lui avait ordonné. Alors le petit, n'en pouvant plus de peur, osa s'adresser à Chavroche :

– Monsieur?

– Hein? fit Chavroche qui était au moment de s'endormir.

– Qu'est-ce que c'est donc que ça? dit l'enfant.

– C'est les rats, répondit Chavroche.

Et il remit sa tête sur la natte.

Les rats en effet, qui pullulaient par milliers dans la carcasse de l'éléphant et qui étaient ces taches noires vivantes dont nous avons parlé, avaient été tenus en respect par la flamme de la bougie tant qu'elle avait brillé, mais dès que cette caverne, qui était comme leur cité, avait été rendue aux ténèbres, sentant là ce que les contes de Perrault appellent de la chair « fraîche », ils s'étaient rués en foule sur la tente de Chavroche, avaient grimpé jusqu'au sommet, et en mordaient les mailles comme s'ils cherchaient à percer cette zinzelière d'un nouveau genre.

Cependant le petit ne s'endormait pas. Après quelques instants [?] :

– Monsieur? reprit-il.

– Hein? fit Chavroche.

– Qu'est-ce que c'est donc que les rats?

– C'est des souris.

Cette explication rassura un peu l'enfant. Il avait vu dans sa vie des souris blanches et il n'en avait pas eu peur. Après une minute il recommença :

– Monsieur?

– Hein, refit Chavroche?

– Pourquoi n'avez-vous pas un chat?

– J'en ai eu un, répondit Chavroche, j'en ai eu un, j'en ai apporté un, mais ils me l'ont mangé.

Cette seconde explication défit l'œuvre de la première, et le petit recommença à trembler. Le dialogue entre lui et Chavroche reprit pour la quatrième fois.

– Monsieur?

– Hein?

– Qui ça qui a été mangé?

– Le chat.

– Qui ça qui a mangé le chat? Les souris?

– Oui, les rats.

L'enfant, consterné de ces souris qui mangent les chats, poursuivit :

– Monsieur, est-ce qu'elles nous mangeraient, ces souris-là?

– Pardi, fit Chavroche!

La terreur de l'enfant était au comble. Mais Chavroche ajouta :

– N'aie pas peur! ils ne peuvent pas entrer, et puis je suis là! Tiens, prends ma main! Tais-toi, et pionsce!

Chavroche en même temps prit la main du petit par-dessus son frère. L'enfant serra cette main contre lui et se sentit rassuré. Le courage et la force ont de ces communications mystérieuses. Le silence s'était refait autour d'eux, le bruit des voix avait effrayé et éloigné les rats, au bout de quelques minutes ils eurent beau revenir et faire rage, les trois enfants, plongés dans le sommeil, n'entendaient plus rien.

Les heures de la nuit s'écoulèrent. L'ombre couvrait l'immense place de la Bastille, un vent d'hiver mêlé de pluie, soufflait par bouffées, les patrouilles furetaient °les portes, les allées, les enclos, ° les coins obscurs, et, cherchant les vagabonds nocturnes, passaient silencieusement devant l'éléphant; le monstre, debout,

immobile, les yeux ouverts dans les ténèbres, avait l'air de rêver comme satisfait de sa bonne action, et abritait du ciel et des hommes les trois pauvres enfants endormis.

Pour comprendre ce qui va suivre, il faut se souvenir qu'à cette époque le corps de garde de la Bastille était situé à l'autre extrémité de la place, et que ce qui se passait près de l'éléphant ne pouvait être ni aperçu, ni entendu par la sentinelle.

Vers la fin de cette heure qui précède immédiatement le point du jour, un homme qui semblait venir de la rue Saint-Antoine en courant, traversa la place, contourna le grand enclos de la colonne de Juillet, et se glissa entre les palissades jusque sous le ventre de l'éléphant. Il fit entendre un cri bizarre qui n'appartient à aucune langue humaine et qu'une perruche seule pourrait reproduire. Il répéta deux fois ce cri dont l'orthographe que voici peut à peine donner quelque idée :

– Kirikikiou!

Au second cri, une voix claire et jeune répondit du ventre de l'éléphant :

– Présent!

Un moment après, la planche qui fermait le trou se dérangea et donna passage à un enfant qui glissa le long du pied de l'éléphant et vint lestement tomber près de l'homme. C'était Chavroche. L'homme était Lebras, dit Claquesous.

Quant à ce cri, kirikikiou, c'était là sans doute ce que l'enfant entendait par : Tu demanderas monsieur Chavroche.

L'homme et l'enfant se reconnurent silencieusement dans la nuit et Claquesous se borna à dire :

– Nous avons besoin de toi. Viens nous donner un coup de main.

Le gamin ne demanda pas davantage. – Me vla, dit-il. – Et tous deux se dirigèrent vers la rue S^t Antoine d'où sortait Claquesous, serpentant rapidement à travers la longue file des voitures de maraîchers qui descendent à cette heure-là vers la halle.

Voici ce qui s'était passé cette même nuit à la Force :

Une évasion avait été concertée entre Claquesous, Brujon, Bigrenaille et Thénardier, quoique depuis le mois de février Thénardier fût au secret. Claquesous avait fait l'affaire pour son compte, le jour même, comme on a vu.

Brujon ayant passé un mois dans une chambre de punition, avait eu le temps, premièrement, d'y tresser une corde, deuxièmement, d'y mûrir un plan. Autrefois ces lieux sévères où la discipline de la prison livre le condamné à lui-même se composaient de quatre murs de pierre, d'un plafond de pierre, d'un pavé de dalles, d'un lit de camp, d'une lucarne grillée, d'une porte doublée de fer et s'appelaient cachots; mais le cachot a été jugé horrible; maintenant cela se compose d'une porte de fer, d'une lucarne grillée, d'un lit de camp, d'un pavé de dalles, d'un plafond de pierre, de quatre murs de pierre, et s'appelle chambre de punition. Il y fait un peu jour vers midi. L'inconvénient de ces chambres qui, comme on voit, ne sont pas des cachots, c'est de laisser songer des êtres qu'il faudrait faire travailler.

Brujon donc avait songé, et il était sorti de la chambre de punition avec une corde. Comme on le jugeait dangereux dans la cour Charlemagne, on le mit dans le Bâtiment-Neuf. La première chose qu'il trouva dans le Bâtiment-Neuf, ce fut un clou, la seconde, ce fut

Bigrenaille; un clou, c'est-à-dire la liberté; Bigrenaille, c'est à dire le crime. *[Une addition mentionne ici des travaux de couverture dans la prison, y laissant les échelles et échafaudages des couvreurs]*

Le Bâtiment-Neuf, qui est tout ce qu'on peut voir au monde de plus lézardé et de plus décrépité, est le point faible de la prison. A cette époque on faisait la faute d'y enfermer les accusés les plus dangereux, et d'y mettre «les fortes causes», comme on dit en langage de prison.

Le Bâtiment-Neuf contient quatre dortoirs superposés et un comble qu'on appelle le Bel-Air. Un énorme conduit de cheminée, probablement de quelque ancienne cuisine des ducs de La Force, part du rez-de-chaussée, traverse tous les étages, coupe en deux tous les dortoirs et va percer le toit.

Bigrenaille et Brujon se trouvaient dans le même dortoir. On les avait mis par précaution dans l'étage d'en bas. Le hasard faisait que leurs lits étaient adossés au tuyau de la cheminée.

Thénardier se trouvait précisément au-dessus de leur tête dans ce comble qualifié le Bel-Air.

Le passant qui s'arrête rue Culture S^{te} Catherine, après avoir + à la caserne des pompiers, devant la porte cochère de la maison des Bains, voit une cour + + , pleine de fleurs et d'arbustes verts, au fond de laquelle se développe une petite rotonde gaie et blanche + + . Au-dessus de cette rotonde s'élève à une hauteur énorme un mur noir, morne, lugubre, nu, auquel elle est adossée. C'est le mur du chemin de ronde de la Force.

Si haut qu'il soit, ce mur est dépassé par un toit plus noir encore qu'on aperçoit derrière. C'est le toit du Bâtiment-Neuf. On y voit quatre lucarnes-mansardes, ce

sont les fenêtres du Bel-Air. Une cheminée perce ce toit; c'est la cheminée qui traverse les dortoirs.

Le Bel-Air, ce comble du Bâtiment-Neuf, est une espèce de grande halle mansardée, fermée de triples grilles et de portes de fer. Quand on y entre par l'extrémité nord, on a à sa gauche les quatre lucarnes, et à sa droite, faisant face aux lucarnes, quatre cages assez vastes, espacées, construites jusqu'à hauteur d'appui en maçonnerie et le reste jusqu'au toit en barreaux de fer.

Thénardier était au secret dans une de ces cages depuis la nuit du 3 février. On n'a jamais pu savoir comment il avait réussi à s'y procurer et à y cacher une bouteille de ce vin inventé, dit-on, par Desrues, auquel se mêle un narcotique et que la bande des Endormeurs a rendu célèbre.

Dans cette même nuit où le petit Chavroche avait donné l'hospitalité aux deux enfants vagabonds, Brujon et Bigrenaille qui savaient que Claquesous, évadé le matin même, les attendait dans la rue, se levèrent doucement de leurs lits et se mirent à percer avec le clou que Brujon avait trouvé, le tuyau de cheminée auquel leurs lits étaient adossés. Les gravois tombaient sur le lit de Brujon de sorte qu'on ne les entendait pas. Ceux des prisonniers qui se réveillèrent firent semblant de se rendormir et laissèrent faire. °Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que le mur était percé, la cheminée escaladée, le grillage de fer du tuyau forcé, ° et les deux redoutables bandits sur le toit. Un abîme de quatre-vingts pieds de profondeur les séparait du mur de ronde. Ils voyaient reluire dans l'obscurité le fusil d'un factionnaire. Ils attachèrent aux tronçons des barreaux de la cheminée qu'ils venaient de tordre la corde que Brujon avait filée

de quelques vieilles chemises, lancèrent l'autre bout par-dessus le mur de ronde, franchirent d'un bond l'abîme, se cramponnèrent au chevron du mur, l'enjambèrent, se laissèrent glisser l'un après l'autre le long de la corde sur un petit toit qui touche à la maison des Bains, ramenèrent leur corde à eux, sautèrent dans la cour des Bains, la traversèrent, poussèrent le vasistas du portier auprès duquel pendait son cordon, tirèrent le cordon, ouvrirent la porte cochère, et se trouvèrent dans la rue. Il n'y avait pas une demie heure qu'ils s'étaient levés debout sur leur lit dans les ténèbres, leur clou à la main, leur projet dans la tête.

Quelques instants après, ils avaient rejoint Claquesous. *[Une addition, contemporaine de la rédaction initiale, explique ici comment les évadés ont cassé la corde en la ramenant à eux, détail indispensable un peu plus loin.]*

Cette nuit-là, Thénardier était prévenu, sans qu'on ait su comment, et ne dormait pas.

Vers minuit, la nuit étant très noire, il vit passer sur le toit, devant la lucarne qui était vis-à-vis de sa cage, deux ombres. L'une s'arrêta à la lucarne le temps d'un éclair. C'était Bigrenaille. Thénardier le reconnut, et comprit. Cela lui suffit.

Thénardier, signalé comme escarpe et détenu sous prévention de guet à pens nocturne à main armée, était gardé à vue. Un factionnaire, qu'on relevait de deux heures en deux heures, se promenait devant sa cage. Le Bel-Air était éclairé par une applique. Il avait aux pieds une paire de fers du poids de cinquante livres. Tous les jours à quatre heures de l'après-midi, un gardien escorté de deux dogues, – cela se faisait encore ainsi à cette époque, – entra dans sa cage, déposait près de son lit un pain noir de deux livres, une cruche d'eau et une écuelle

pleine d'un bouillon assez maigre où nageaient quelques « gourganes », visitait ses fers et frappait les barreaux de sa clef. Cet homme revenait deux fois dans la nuit.

Thénardier avait obtenu la permission de conserver une espèce de cheville en fer dont il se servait pour clouer son pain dans une fente de la muraille, afin, disait-il, « de le préserver des rats ». Comme on gardait Thénardier à vue, on n'avait point trouvé d'inconvénient à cette cheville. Cependant on se souvint plus tard qu'un gardien avait dit : – Il vaudrait mieux ne lui laisser qu'une cheville en bois.

A deux heures du matin on vint relever le factionnaire qui était un vieux soldat, et on le remplaça par un très jeune conscrit. Quelques instants après l'homme aux chiens fit sa visite, et s'en alla sans avoir rien remarqué, si ce n'est la trop grande jeunesse et « l'air paysan » du « tourlourou ». Deux heures après, à quatre heures, quand on vint relever le conscrit on le trouva endormi et tombé à terre comme un bloc près de la cage de Thénardier. Quant à Thénardier, il n'y était plus. Ses fers brisés étaient sur le carreau. Il y avait un trou au plafond de sa cage et au-dessus, un autre trou dans le toit. Une planche de son lit avait été arrachée et sans doute emportée, car on ne la retrouva point. On saisit aussi dans la cellule une bouteille à moitié vidée qui contenait le reste du vin stupéfiant avec lequel le soldat avait été endormi. La bayonnette du soldat avait disparu.

Au moment où ceci fut découvert, on crut Thénardier hors de toute atteinte. La réalité est qu'il n'était plus dans le Bâtiment-Neuf, mais qu'il était encore dans la prison. Son évasion n'était point consommée.

Quand on détourne de la rue des Ballets dans la rue du Roi-de-Sicile, on rencontre presque tout de suite à droite un enfoncement sordide. Il y avait là au siècle dernier une maison dont il ne reste plus que le mur de fond, véritable mur de mesure qui s'élève à la hauteur d'un troisième étage entre les bâtiments voisins. Cette maison est reconnaissable à une grande fenêtre carrée qu'on y voit encore, qui est barrée de deux solives vermoulues ajustées en chevron d'étau et à travers laquelle on distingue une haute muraille lugubre qui est un morceau du mur de ronde de la Force.

C'est sur la crête de cette ruine que Thénardier était parvenu un peu avant quatre heures du matin.

Comment était-il parvenu là? C'est ce qu'on n'a jamais pu expliquer ni comprendre. S'était-il servi des échelles et des échafaudages des couvreurs pour gagner de toit en toit, de °clôture° en °clôture°, les bâtiments de la cour Charlemagne, puis les bâtiments de la cour S^t Louis, le mur de ronde, et de là la mesure sur la rue du Roi-de-Sicile? Mais il y a dans ce trajet des solutions de continuité qui semblent le rendre impossible. Avait-il posé la planche de son lit comme un pont du toit du Bel-Air au mur de ronde, et s'était-il mis à ramper sur le ventre sur le chevron du mur de ronde tout autour de la prison jusqu'à la mesure? Mais le mur du chemin de ronde de la Force dessine une ligne crénelée et inégale, il monte et descend, il s'abaisse à la caserne des pompiers, il se relève à la maison des Bains, il est coupé par des constructions, il a partout des chutes et des escarpements; de cette façon encore le chemin fait par Thénardier reste à peu près inexplicable. Thénardier, illuminé par cette effrayante soif de la liberté qui change les précipices en

fossés, les grilles de fer en claies d'osier, la stupidité en instinct, l'instinct en intelligence et l'intelligence en génie, Thénardier avait-il inventé et improvisé une troisième manière? On ne l'a jamais su.

Quoi qu'il en soit, les vêtements en lambeaux, les mains écorchées, les coudes en sang, les genoux déchirés, il était arrivé sur ce que les enfants, dans leur langue figurée, appellent le coupant du mur de la ruine, il s'y était couché tout de son long, et là, la force lui avait manqué. Un escarpement à pic de la hauteur d'un troisième étage le séparait du pavé de la rue.

La corde qu'il avait était trop courte.

Il avait attendu là, pâle, épuisé, désespéré de tout l'espoir qu'il avait eu, encore abrité par la nuit, mais se disant que le jour allait venir, épouvanté de l'idée d'entendre avant quelques instants sonner à l'horloge voisine de S^t Paul quatre heures, heure où l'on viendrait relever la sentinelle, regardant avec vertige à la lueur des réverbères le pavé mouillé et noir, ce pavé désiré et effroyable qui était la mort et qui était la liberté.

Il écoutait. Excepté une patrouille, personne n'avait passé dans la rue depuis qu'il était là. Presque toute la descente des maraîchers de Montreuil, de Charonne, de Vincennes et de Bercy à la halle se fait par la rue S^t Antoine.

Quatre heures sonnèrent. Le misérable tressaillit. Peu d'instants après, cette rumeur effarée et confuse qui suit une évasion découverte éclata dans la prison. Le bruit des portes qu'on ouvre et qu'on ferme, le grincement des grilles sur leurs gonds, les allées et venues du corps de garde, les appels rauques des guichetiers, le choc des crosses de fusil sur le pavé des cours, arrivaient jusqu'à

lui. En même temps il voyait du côté de la Bastille une nuance blafarde blanchir lugubrement le bas du ciel.

Lui était sur le haut d'un mur de dix pouces de large, étendu sous la pluie, avec deux abîmes à droite et à gauche, ne pouvant bouger, en proie au vertige d'une chute possible et à l'horreur d'une arrestation certaine, et °sa pensée°, comme le battant d'une cloche, allait d'une de ces idées à l'autre : – Mort si je tombe, pris si je reste.

Dans cette angoisse, il vit, la rue étant encore tout à fait obscure, un homme qui se glissait le long des murailles et qui venait de la rue Pavée, s'arrêter dans le renforcement au-dessus duquel Thénardier était comme suspendu. Cet homme fût rejoint par un second qui marchait avec la même précaution, puis par un troisième. Ces trois hommes, qui + + + + +, avaient évidemment choisi ce renforcement pour pouvoir causer sans être vus de la sentinelle qui garde le guichet de la Force à quelques pas de là. Thénardier, ne pouvant distinguer leurs visages, prêta l'oreille à leurs paroles avec l'attention désespérée d'un homme qui se sent perdu.

Thénardier vit passer devant ses yeux quelque chose qui ressemblait à l'espérance, ces hommes parlaient argot.

Le premier disait, bas, mais distinctement :

– Décarons. Qu'est-ce que nous maquillons icigo?¹

Le second répondit :

– Il lansquine à éteindre le riffe du rabouin. Et puis les coqueurs vont passer, il y a là un grivier qui porte gaffe, nous allons nous faire emballer icicaille.²

Ces deux mots, icigo et icicaille, qui tous deux veulent dire ici, et qui appartiennent, le premier à l'argot

des barrières, le second à l'argot du Temple, furent des traits de lumière pour Thénardier. A icigo il reconnut Bigrenaille, qui était rôdeur de barrières, et à icicaille il reconnut Claquesous, qui avait été revendeur au Temple.

Cependant le troisième était intervenu :

– Rien ne presse encore, attendons un peu. Qu'est-ce qui nous dit qu'il n'a pas besoin de nous?

A ceci, qui n'était que du français, Thénardier reconnut Brujon, lequel mettait son élégance à entendre tous les argots et à n'en parler aucun.

Bigrenaille répliqua presque impétueusement, mais toujours à voix basse :

– Qu'est-ce que tu nous bonis là? Le tapissier n'aura pas pu tirer sa crampe. Il ne sait pas le truc, quoi! Bouliner sa limace et faucher ses empaffes pour maquiller une tortouse, °caler° des boulines aux lourdes, braser des faffes, faucher les durs, ligoter sa tortouze au pieu de sa vanterne et la balancer dehors, se planquer, se camoufler, il faut être mariol! Le vieux n'aura pas pu, il ne sait pas goupiner!³

Claquesous ajouta, dans ce pur + + argot classique que parlaient Poulaillet et Cartouche et qui est à l'argot nouveau, hardi et coloré et risqué dont usait Bigrenaille ce que la langue de Racine est à la langue d'André Chénier :

– Tonorgue tapissier aura été fait marron dans l'escalier, il se sera laissé jouer l'harnache par un roussin, peut-être même par un roussi. Prête l'oche, Brujon, entends-tu ces criblements dans le collège? Il est tombé, va! Je n'ai pas taf, je ne suis pas un taffeur, c'est colombé, mais il n'y a plus qu'à faire les lézards, ou autrement on nous la fera gambiller. Ne renaude pas,

viens avec nousiergue, allons picter une rouillarde encible.⁴

– On ne laisse pas les amis dans l’embarras, grommela Brujon.

– Je te bonis qu’il est malade! reprit Bigrenaille. A l’heure qu’il est, le tapissier ne vaut pas une broque! Nous n’y pouvons rien. Décarons. Je crois à tout moment qu’un cogne me ceintre en pogne!⁵

Bigrenaille ne résistait plus que faiblement.

Thénardier n’osait les appeler, un cri entendu pouvait tout perdre, il eut une idée, il prit dans sa poche le bout de la corde de Brujon qu’il avait détaché de la cheminée du Bâtiment-Neuf, et le jeta dans l’enceinte de la palissade.

Cette corde tomba à leurs pieds.

– Une corde, dit Brujon!

– L’aubergiste est là, ++ dit Bigrenaille.

Ils levèrent les yeux. Thénardier avança un peu la tête.

– Vite! dit Bigrenaille, as-tu l’autre bout de la corde, Brujon?

– Oui.

– Noue les deux bouts ensemble, nous lui jetterons la corde, il la fixera au mur, il en aura assez pour descendre.

Thénardier se risqua à élever la voix.

– Je suis transi de froid, je ne puis plus bouger, je ne pourrai pas nouer la corde au mur.

– Il faut que l’un de nous monte, dit Bigrenaille.

– Trois étages! fit Brujon.

Un ancien tuyau de cheminée lequel avait servi à un poêle qu’on allumait jadis dans la baraque, rampait le long du mur et montait presque jusqu’à l’endroit où l’on apercevait Thénardier. Ce tuyau, alors fort lézardé et tout

crevassé, est tombé depuis, mais on en voit encore les traces.

– On pourrait monter par là, fit Bigrenaille.

– Par ce tuyau, s’écria Claquesous? un orgue!⁶ jamais, il faudrait un mion.⁷

– Il faudrait un môme⁸, reprit Brujon.

– Où trouver un enfant +, dit Bigrenaille?

– Attendez, dit Claquesous. J’ai l’affaire.

Il partit en courant dans la direction de la Bastille.

Sept ou huit minutes après, il reparut + essoufflé, +, et amenant le petit Chavroche.

Le petit Chavroche regarda ces trois figures de bandits d’un air tranquille. Bigrenaille lui adressa la parole :

– Mioche, es-tu un homme?

Chavroche haussa les épaules et répondit :

– Qu’est-ce qu’il vous faut?

– Grimper par ce tuyau au haut de ce mur avec cette corde, dit Bigrenaille.

– Et ligoter la tortouze au montant de la vanterne, ajouta Brujon.

Le gamin regarda la corde, le tuyau, le mur, la fenêtre, et fit cet inexprimable et dédaigneux bruit des lèvres qui signifie :

– Que ça!

– Il y a un homme là-haut que tu sauveras, reprit Bigrenaille.

– Veux-tu, dit Brujon?

– Pardi, répondit l’enfant!

Bigrenaille saisit Chavroche d’un bras, le posa sur le toit de la baraque, et lui remit la corde que Brujon avait renouée pendant l’absence de Claquesous. Le gamin se

dirigea résolument vers le tuyau où il était facile d'entrer grâce à une large crevasse qui touchait au toit. Au moment où il allait monter, Thénardier se pencha vers lui, la première lueur du jour blanchissait son front inondé de sueur, ses pommettes livides, son nez effilé et °sauvage°, sa barbe grise toute hérissée, et Chavroche le reconnut :

– Tiens, dit-il! c'est mon père!... Oh! cela n'empêche pas.

Et prenant la corde dans ses dents, il commença résolument l'escalade.

La corde fut nouée solidement à la traverse supérieure de la fenêtre.

Un moment après, Thénardier était dans la rue.

Dès qu'il eut touché le pavé, dès qu'il se sentit libre, il ne fut plus ni fatigué, ni transi, ni tremblant; les choses terribles dont il sortait s'évanouirent comme un rêve, toute cette étrange et féroce intelligence se réveilla, et se trouva debout et libre + + le pavé, prête à marcher devant elle. Voici quel fut le premier mot de cet homme :

– Maintenant, qui allons-nous faucher?

– Rencognons-nous bien dans + +, dit Brujon. °Finissons en° trois mots, et nous nous séparerons tout de suite. Il y avait une affaire qui avait l'air bonne rue Plumet, rue déserte, une maison isolée, une vieille grille pourrie sur un jardin, des femmes seules.

– Eh bien! pourquoi pas, demanda Thénardier?

– Ta fille, Palmyre, a été voir la chose, répondit Bigrenaille.

– Et elle a apporté un biscuit à Magnon, ajouta Claquesous. Rien à maquiller là.⁹

– Elle n'est pas loffe¹⁰, fit Thénardier. Pourtant il faudra voir.

Cependant aucun de ces hommes n'avait plus l'air de voir Chavroche qui, pendant ce colloque s'était assis sur une des bornes de la baraque; il attendit quelques instants, peut-être que son père se tournât vers lui, puis il s'écria :

– C'est fini? Vous n'avez plus besoin de moi, les hommes? vous voilà tirés d'affaire. Je m'en vas. Il faut que j'aie lever mes mômes.

Quand il eut disparu au tournant de la rue des Ballets, Bigrenaille prit Thénardier à part :

– As-tu regardé le môme, lui demanda-t-il?

– Quel môme?

– Le môme qui a grimpé au mur et t'a porté la corde.

– Pas trop.

– Eh bien, je ne sais pas, mais il me semble que c'est ton fils.

– Bah! dit Thénardier, crois-tu? Tiens, je ne suis pas fâché de ne pas l'avoir reconnu.

[Dans le manuscrit ces notes viennent en marge de chaque page. Elles sont postérieures, peut-être de très peu, à la rédaction du texte dont elles intègrent d'emblée toutes les modifications. De là que les traductions en 3 et 4 débordent le texte.]

1. Allons-nous-en. Qu'est-ce que nous faisons-nous ici.
2. Il pleut à éteindre le feu du diable. Et puis les gens de police vont passer. Il y a là un soldat qui fait sentinelle. Nous allons nous faire arrêter ici.
3. Qu'est-ce que tu nous dis là? L'aubergiste n'a pas pu s'évader. Il ne sait pas le métier, quoi! Déchirer sa chemise et couper ses draps de lit pour faire une corde, faire des trous aux portes, fabriquer des faux papiers, faire des fausses clefs,

couper ses fers, attacher sa corde au barreau de sa fenêtre et la jeter dehors, se cacher, se déguiser, il faut être malin! Le vieux n'aura pas pu, il ne sait pas travailler.

4. Ton aubergiste aura été pris sur le fait. Il se sera laissé duper par un mouchard, peut-être même par un mouton qui aura fait le compère. Ecoute, Brujon, entends-tu ces cris dans la prison? Tu as vu toutes ces chandelles. Il est repris, va! Il en sera quitte pour faire ses vingt ans. Je n'ai pas peur, je ne suis pas un poltron, c'est connu, mais il n'y a plus rien à faire, ou autrement on nous la fera danser. Ne te fâche pas, viens avec nous, allons boire une bouteille de vieux vin ensemble.
5. Je te dis qu'il est repris, à l'heure qu'il est l'aubergiste ne vaut pas un liard. Nous n'y pouvons rien. Allons-nous-en. Je crois à tout moment qu'un sergent de ville me tient dans sa main.
6. Un homme.
7. Un enfant (argot du Temple).
8. Un enfant (argot des barrières).
9. Rien à faire là.
10. Bête.

Lorsqu'il y a vingt ans, le narrateur de cette grave et sombre histoire introduisait au milieu d'un ouvrage¹ écrit dans le même but que celui-ci, un voleur parlant argot, il y eut ébahissement et clameur. – Quoi! comment! l'argot! Mais c'est affreux! C'est abominable! Cela fait frémir, etc., etc.

Nous n'avons jamais compris ce genre d'objections.

Depuis, en d'autres occasions, les mêmes réclamations se sont élevées. On a répété : – Que nous veulent les écrivains avec cet horrible patois des bagnes et des prisons. L'argot est odieux! l'argot fait frémir!

Qui le nie? Sans doute.

Quand il s'agit de sonder une plaie, un gouffre ou une société, depuis quand est-ce un crime de descendre trop avant, d'aller au fond? Nous avons toujours pensé que c'était simplement un acte de courage, et tout au moins un geste simple et utile, digne de l'attention sympathique que mérite le devoir accepté et accompli. Ne pas tout explorer, ne pas tout étudier, s'arrêter en chemin, pourquoi? S'arrêter est le fait de la sonde et non du sondeur.

Certes, aller chercher dans les bas-fonds de l'ordre social, là où la terre finit et où la boue commence, fouiller dans ces vagues épaisses, poursuivre, saisir et jeter tout palpitant sur le pavé cet idiome abject qui ruisselle de

fange ainsi tiré au jour, ce jargon épouvantable dont chaque mot semble un anneau hideux d'un monstre de la vase et des ténèbres, ce n'est ni une tâche attrayante ni une tâche aisée. Si on ne le fait pas par + [« ironie »?], celui qui le fait a le sentiment qu'il fait une chose utile. Rien n'est plus effrayant que de contempler ainsi à nu, à la lumière de la pensée, le fourmillement difforme de l'argot. Il semble en effet que ce soit une sorte d'horrible bête faite pour la nuit qu'on vient d'arracher de son cloaque. On croit voir une affreuse broussaille vivante et hérissée qui tressaille, se meut, s'agite, redemande l'ombre, menace et regarde. Tel mot ressemble à une griffe, tel autre à un oeil éteint et sanglant; telle phrase semble remuer comme une pince de crabe. Tout cela vit de cette vitalité hideuse des choses qui se sont organisées dans la désorganisation.

Maintenant, depuis quand l'horreur exclut-elle l'étude? depuis quand la maladie chasse-t-elle le médecin? Examiner les difformités et les infirmités sociales et les signaler pour les guérir, ce n'est point une besogne où le choix soit permis. Les historiens des mœurs n'ont pas une mission moins austère que les historiens des événements. Il se complètent l'un par l'autre. Celui-ci a la surface de la civilisation, les batailles, les mariages de rois, les assemblées, les grands hommes publics, les révolutions au soleil, tout l'extérieur; l'autre historien a le dedans, le fond, le peuple qui travaille, qui souffre et qui attend, la femme accablée, l'enfant qui agonise, les guerres sourdes d'homme à homme, les férociétés obscures, les préjugés, les iniquités convenues, les contrecoups souterrains de la loi, les évolutions secrètes des âmes, les tressaillements

indistincts des multitudes, les malheureux et les infâmes, toutes les larves qui errent dans l'obscurité. Il faut qu'il descende le cœur plein de charité et de sévérité à la fois, comme un frère et comme un juge, jusqu'à ces casemates impénétrables où rampent pêle-mêle ceux qui saignent et ceux qui frappent, ceux qui pleurent et ceux qui maudissent, ceux qui endurent le mal et ceux qui le font. Ces historiens des cœurs et des âmes ont-ils des devoirs moindres que les historiens des faits extérieurs? Croit-on que Dante ait moins de choses à dire que Machiavel? Le dessous de la civilisation, pour être plus sombre, est-il moins important que le dessus? Connaît-on bien la montagne quand on ne connaît pas la caverne?

Disons-le du reste en passant, de quelques mots de ce qui précède on pourrait inférer entre les deux classes d'historiens une séparation tranchée qui n'existe pas dans notre esprit. Nul n'est bon historien de la vie patente, visible, éclatante et publique des peuples s'il n'est en même temps, dans une certaine mesure, historien de leur vie profonde et cachée; et nul n'est bon historien du dedans s'il ne sait être, toutes les fois que besoin est, historien du dehors. L'histoire des mœurs et des idées pénètre l'histoire des événements, et réciproquement. Ce sont deux ordres de faits différents qui se répondent, qui s'enchaînent toujours et s'engendrent souvent. Tous les linéaments que la providence trace à la surface d'une nation ont leurs parallèles sombres, mais distincts, dans le fond, et toutes les convulsions du fond produisent des soulèvements à la surface. La vraie histoire étant mêlée à tout, le véritable historien se mêle de tout.

[Notes en marge, peut-être ultérieures :]

1. Le Dernier jour d'un condamné.
2. On a sifflé la pièce.

Au point de vue purement littéraire peu d'études seraient plus instructives que celle de l'argot. C'est toute une langue dans la langue, une sorte d'excroissance malade, une greffe malsaine qui a produit toute une végétation, un parasite qui a ses racines dans le vieux tronc gaulois et dont le feuillage sinistre rampe sur tout un côté de la langue. Ceci est ce qu'on pourrait appeler le premier aspect, l'aspect vulgaire de l'argot. Mais pour ceux qui étudient la langue ainsi qu'il faut l'étudier, c'est à dire comme les géologues étudient la terre, l'argot apparaît comme une véritable alluvion. Selon qu'on y creuse plus ou moins avant, on y trouve, au-dessous du vieux français populaire, le provençal, l'espagnol, de l'italien, du levantin, cette langue des ports de la Méditerranée, de l'anglais et de l'allemand, du latin, enfin du basque et du celte. Formation profonde et bizarre. Edifice souterrain bâti en commun par tous les misérables. Chaque race maudite a déposé sa couche, chaque souffrance a laissé tomber sa pierre, chaque cœur a donné son caillou. Une foule d'âmes mauvaises, basses ou irritées, qui ont traversé la vie et sont allées s'évanouir dans l'éternité, sont là presque entières et en quelque sorte visibles encore sous la forme d'un mot monstrueux.

Veut-on de l'espagnol? le vieil argot en fourmille. Voici boffette, soufflet, qui vient de bofeton, vantane, fenêtre (plus tard vanterne), qui vient de vantana, acite, huile, qui vient de aceyte. Veut-on de l'italien? Voici spade, épée, qui vient de spada, carvel, bateau, qui vient de caravella. Veut-on de l'anglais? Voici le bichot,

l'évêque, qui vient de bishop, raille, espion, qui vient de rascal, coquin. Veut-on de l'allemand? Voici le caleur, le garçon, keller; le hers, le maître, herzog (duc). Veut-on du latin? Voici frangir, casser, frangere; affurer, voler, fur; cadène, chaîne, catena; il y a un mot qui reparaît dans toutes les langues du continent avec une sorte de puissance et d'autorité mystérieuse, c'est le mot magnus; l'Ecosse en fait son mac qui désigne le chef du clan, Mac-Farlane, Mac-Callummore, le grand Farlane, le grand Callummore; l'argot en fait le meck, et plus tard le meg, c'est à dire Dieu. Veut-on du basque? Voici Gahisto, le diable, qui vient de Gaiztoa, mauvais; sorgabon, bonne nuit, qui vient de Gabon, bonsoir. Veut-on du celte? *[l'écriture, l'encre et la disposition montrent que Hugo, pour le celte, a laissé un blanc, ensuite rempli.]* Voici blavin, mouchoir, qui vient de blavet, eau jaillissante; ménesse, femme (en mauvaise part), qui vient de meinec, plein-de-pierres; Barant, ruisseau, de Baranton, fontaine; goffeur, serrurier, de goff, forgeron; la guédouze, la mort, qui vient de guenn-du, blanche-noire. Veut-on de l'histoire enfin? L'argot appelle les écus les maltèses, souvenir de la monnaie qui avait cours dans les galères de Malte.

Outre les origines qui viennent d'être indiquées, l'argot a d'autres racines plus immédiates et plus naturelles encore et qui ont pour ainsi dire leur source dans l'esprit même de l'homme :

Premièrement, la création directe des mots. Là est le mystère des langues. Peindre par des mots qui ont on ne sait comment ni pourquoi, des figures. Ceci est le fond primitif de tout langage humain, ce qu'on peut en appeler le granit. L'argot abonde en mots de ce genre, mots

immédiats, créés de toute pièce on ne sait où ni par qui, sans étymologies, sans analogies, sans dérivés, mots solitaires, barbares, quelquefois affreux, qui ont une singulière puissance d'expression et qui vivent. – le bourreau, le taule; – la forêt, le sabri; – la peur, la fuite, taf; – le laquais, le larbin, – le général, le préfet, le ministre, pharos; – le diable, le rabouin. Tel de ces mots a un visage.

Deuxièmement, la métaphore. Le propre d'une langue qui veut tout dire et tout cacher, c'est d'abonder en figures. La métaphore est une énigme où se réfugie le voleur qui complot un coup, le prisonnier qui médite une évasion. Aucun idiome n'est plus métaphorique que l'argot. – Dévisser le coco, tordre le cou; – tortiller, manger; – être gerbé, être jugé; – un rat, un voleur de pain; – il lansquine, il pleut, vieille métaphore frappante, qui porte en quelque sorte sa date avec elle, qui assimile les longues lignes obliques de la pluie aux piques épaisses et penchées des lansquenets, et qui + ramasse + la formule populaire : il pleut des hallebardes. Quelquefois, à mesure que l'argot passe de la première époque à la seconde, des mots passent de l'état primitif au sens métaphorique. Le diable cesse d'être le rabouin et devient le boulanger. C'est plus spirituel, mais moins grand; quelque chose comme Racine après Corneille, comme Euripide après Eschyle.

Troisièmement, l'expédient. L'argot vit sur la langue. Il en use à sa fantaisie, il y puise au hasard, et il se borne souvent, quand le besoin surgit, à la dénaturer sommairement et grossièrement. Quelquefois, avec les mots usuels ainsi déformés, il compose des locutions pittoresques où l'on sent le mélange des deux éléments

précédents, la création directe et la métaphore : – Le cab jaspine, je marronne que la roulotte de Pantin trime dans le sabri, le chien aboie, je soupçonne que la diligence de Paris passe dans le bois. – Le dab est sinve, la dabuge est merloussière, la fée est bative; le bourgeois est bête, la bourgeoise est maligne, la fille est jolie. – Le plus souvent, afin de dérouter les écouteurs, l'argot se borne à ajouter à tous les mots de la langue une sorte de queue ignoble, une terminaison en aille, en orgue, en iergue, ou en uche. Ainsi : – Vousiergue trouvaille bonorgue ce gigotmuche? Trouvez-vous ce gigot bon? Phrase adressée par Poulailler à un guichetier pour savoir si la somme offerte pour l'évasion lui convenait.

L'argot, étant l'idiome de la corruption, se corrompt vite. En outre, comme il cherche toujours à se dérober, sitôt qu'il se sent compris, il se transforme. Au rebours de toute autre végétation, tout rayon de jour y fait mourir ce qu'il touche. Aussi l'argot va-t-il se décomposant et se recomposant sans cesse; travail obscur et rapide qui ne s'arrête jamais. Il fait plus de chemin en dix ans que la langue en dix siècles. Ainsi le larton devient le lartif; le momignard, le momacque; les siques, les frusques; la chique, l'égrugeoir. Le diable est d'abord Gahisto, puis le rabouin, puis le boulanger; le poignard est le vingt-deux, puis le sourin, puis le lingre; les gens de police sont des railles, puis des roussins, puis des marchands de lacets, puis des coqueurs, puis des cognes; le bourreau est le taule, puis Charlot, puis l'atigeur, puis le becquillard. Au dix-septième siècle, se battre, c'était se donner du tabac; au dix-neuvième, c'est se chiquer la gueule. Vingt locutions différentes ont passé entre ces deux extrêmes. Cartouche parlerait hébreu pour Lacenaire. Tous les mots

de cette langue sont perpétuellement en fuite comme les hommes qui les prononcent.

Si le philosophe + parvient à fixer un moment, pour l'observer, cette langue qui s'évapore sans cesse, il tombe dans de douloureuses et utiles méditations. Aucune étude n'est plus efficace et plus féconde en enseignements. Pas une métaphore de l'argot qui ne contienne une leçon. – Qui engendre la peigre, c'est-à-dire le vol? pigritia, la paresse. Et la peigre, qu'engendre-t-elle? la pégrenne, c'est à-dire la faim. – Quel nom les malfaiteurs donnent-ils à la prison? le collège. Tout un système pénitentiaire peut sortir de ce mot. [*Ces deux phrases sont déplacées à la fin du paragraphe dans le cours de la rédaction.*] – Parmi ces hommes, battre veut dire feindre; le mensonge est leur force. – Le bandit a deux têtes, l'une qui raisonne ses actions et le mène pendant toute sa vie, l'autre qu'il a sur ses épaules, le jour de sa mort; il appelle la tête qui lui conseille le crime, sa sorbonne, et la tête qui l'expie, sa tronche. – Quand un homme n'a plus que des guenilles sur le corps et des vices dans le cœur, quand il est arrivé à cette double dégradation matérielle et morale que caractérise dans ses deux acceptions le mot gueux, il est prêt pour le crime, il est comme un couteau bien affilé, il a deux tranchants, sa détresse et sa méchanceté; aussi l'argot ne dit pas «un gueux»; il dit un réguisé. – Qu'est-ce que le bagne? un brasier de damnation, un enfer. Le forçat s'appelle un fagot. Enfin, quel nom les malfaiteurs donnent-ils à la prison? le collège. Tout un système pénitentiaire est dans ce mot + + + + +.

Comme on le voit, tout l'argot, l'argot d'il y a quatre cents ans comme l'argot d'aujourd'hui, est pénétré de ce sombre esprit symbolique qui donne à tous les mots tantôt

une couleur mélancolique, tantôt un air menaçant. On y sent la vieille tristesse farouche de ces truands de la Cour des Miracles qui jouaient aux cartes avec des jeux à eux, dont quelques-uns nous ont été conservés. Le huit de trèfle, par exemple, représentait un grand arbre portant huit énormes feuilles de trèfle, sorte de personnification sauvage de la forêt. Au pied de cet arbre on voyait un feu allumé où trois lièvres faisaient rôtir un chasseur à la broche, et derrière sur un autre feu, une marmite fumante d'où sortait la tête du chien. Rien de plus lugubre que ces repréailles en peinture, sur un jeu de cartes, en présence des bûchers à rôtir les contrebandiers et de la chaudière à bouillir les faux-monnayeurs. Toutes les formes que prenait la pensée dans le royaume d'argot, même la chanson, même la raillerie, même la menace, avaient ce caractère impuissant et accablé. Tous les chants, dont quelques mélodies sont venues jusqu'à nous, étaient humbles et lamentables à pleurer. Le peigre s'appelait le pauvre peigre, et il était toujours le lièvre qui se cache, la souris qui se sauve, l'oiseau qui s'enfuit. Un de ses gémissements est venu jusqu'à nous : – Je n'entrave que le dail comment meg, le daron des orgues, peut atiger ses mômes et ses momignards et les locher criblant sans être atigé lui-même¹. – Le misérable se fait petit devant la loi et chétif devant la société; il se couche à plat ventre, il implore, il se tourne du côté de la pitié; on sent qu'il se sait dans son tort.

Aujourd'hui à l'heure où nous sommes, un changement s'est accompli. Les chants de prisons, les refrains de voleurs ont une allure insolente et joviale. Le plaintif maluré a été remplacé par larifla. On retrouve dans presque toutes les chansons des bagnes et des

chiourmes, une gaîté diabolique et énigmatique qui ne caractérisait autrefois pas une seule chanson d'argot. On entend ce refrain :

Mirlababi, surlababo,
Mirliton ribon ribette,
Surlababi, mirlababo,
Mirliton ribon ribo.

Cela se chante en égorgeant un homme dans une cave ou au coin d'un bois.

Symptôme grave. L'antique mélancolie de ces classes mornes a disparu. Elles n'ont plus seulement l'audace désespérée des actions, elles ont l'audace insouciance de l'esprit. Indice qu'elles perdent la conscience de leur criminalité, et qu'elles se sentent jusque parmi les philosophes, les penseurs et les utopistes je ne sais quels appuis qui s'ignorent aux-mêmes. Indice que le vol et le pillage commencent à s'infiltrer jusque dans des doctrines sociales, de manière à perdre un peu de leur laideur en en donnant beaucoup à tout un côté de la philosophie socialiste moderne. Indice enfin, si l'on n'y avise, de quelque éclosion prodigieuse et prochaine.

Qu'on ne l'oublie pas, le vol et le pillage, ces éternelles + + + protestations contre la propriété et le travail, peuvent fort bien s'assimiler de certaines idées élémentaires, spécieuses et fausses, justes en apparence, absurdes en réalité, s'envelopper de ces idées, y disparaître en quelque sorte, prendre un nom abstrait et passer à l'état de théories et de cette façon circuler dans les multitudes laborieuses, souffrantes et honnêtes, à l'insu même du chimiste imprudent qui a préparé la mixture, à l'insu même des masses qui l'acceptent. De là, si le malheur des temps le veut, si l'imprévoyance des gouvernements le permet, ces effrayantes révolutions

qu'on nommait jadis jacqueries, près desquelles les révolutions politiques sont jeux d'enfants, qui ne sont plus la révolte de l'opprimé contre l'oppresser, mais la révolte du malaise contre le bien-être. Tout s'écroule alors.

Les jacqueries sont des tremblements de peuple.

Améliorer le sort des classes déshéritées et douloureuses, s'y consacrer ardemment, les soulager, les aider, les assainir, les éclairer, les aimer, leur prodiguer sous toutes les formes l'éducation et le travail, leur donner l'exemple du labeur, jamais l'exemple de l'oisiveté, amoindrir le poids de la loi en accroissant la notion du droit, chercher dans les faits l'équilibre et dans les idées l'équité, avoir comme Briarée cent mains à tendre de toutes parts aux pauvres et aux faibles, soutenir l'enfant, protéger la femme, soigner le vieillard, employer la puissance publique à ce grand but d'ouvrir des ateliers à tous les bras et des écoles à toutes les intelligences, augmenter le salaire, diminuer la peine, en un mot, faire dégager à l'appareil social au profit de ceux qui souffrent et de ceux qui ignorent, plus de lumière et plus de bien être, c'est, il faut le dire aux âmes généreuses, la première des lois de fraternité et de charité; c'est, il faut le dire aux cœurs égoïstes, la première des nécessités politiques. Autrement la souffrance amène la colère, et tandis que les classes prospères s'aveuglent ou s'endorment, ce qui est toujours fermer les yeux, la haine des classes malheureuses allume sa torche à quelque esprit chagrin et mal fait qui rêve dans un coin, et elle se met à examiner la société. L'examen de la haine, quelle terrible chose!

1. Je ne comprends pas comment dieu, le père des hommes, peut torturer ses enfants et ses petits enfants et les entendre crier sans être torturé lui-même.

Le lecteur a compris que Palmyre ayant reconnu à travers la grille l'habitante de cette rue Plumet où Magnon l'avait envoyée, y avait conduit Thomas et qu'après plusieurs jours d'extase devant cette grille, Thomas, °entraîné° par cette force qui pousse le fer vers l'aimant et l'amoureux vers les pierres sacrées dont est faite la maison de celle qu'il aime, avait fini par entrer dans le jardin de Cosette comme Roméo dans le jardin de Juliette. Cela même lui avait été plus facile qu'à Roméo; Roméo était forcé d'escalader un mur, Thomas n'eut qu'à pousser un peu un des barreaux de la vieille grille décrépite qui vacillait dans son alvéole rouillée, un peu à la manière des dents des vieilles gens.

A partir de cette heure bénie et sainte où un baiser fiança ces deux âmes, Thomas vint là tous les soirs.

Pendant tout le mois de mai de cette année 1832, il y eut là, toutes les nuits, dans ce pauvre jardin sauvage, sous cette broussaille chaque jour plus odorante et plus épaissie, deux êtres composés de toutes les chastetés et de toutes les innocences, débordant de toutes les félicités du ciel, plus voisins des anges que des hommes, purs, honnêtes, également enivrés, rayonnants, qui resplendissaient l'un pour l'autre dans les ténèbres. Il semblait à Cosette que Thomas avait une couronne et à Thomas que Cosette avait une auréole. Ils se touchaient,

ils se regardaient, ils se prenaient les mains, ils se serraient l'un contre l'autre, mais il y avait une distance sacrée qu'ils ne franchissaient pas. Non qu'ils la respectassent; ils l'ignoraient. Le premier baiser avait été aussi le dernier. Thomas depuis n'était pas allé au-delà d'effleurer de ses lèvres, la main, ou le fichu, ou une boucle de cheveux de Cosette. Rien de plus. Elle ne refusait rien et lui ne demandait rien. Cosette était heureuse, et Thomas était satisfait.

C'était cet ineffable premier embrassement de deux âmes dans l'idéal.

A cette heure-là de l'amour, heure où la nature se tait absolument sous la toute-puissance de l'extase, Thomas, le pur et séraphique Thomas, eût été plutôt capable de monter chez une fille que de soulever la robe de Cosette à la hauteur de la cheville. Une fois, à un clair de lune, Cosette se pencha pour ramasser quelque chose à terre, sa robe s'entr'ouvrit et laissa voir la naissance de sa gorge, Thomas détourna les yeux.

Que se passait-il entre ces deux êtres? Rien. Ils s'adoraient.

La nuit, quand ils étaient là, ce jardin semblait un lieu vivant et sacré. Toutes les fleurs s'ouvraient autour d'eux et leur envoyaient des parfums, eux, ils ouvraient leurs âmes et les répandaient dans les fleurs. La végétation âcre et vigoureuse tressaillait pleine de sève et d'ivresse autour de ces deux innocents, et ils disaient des paroles d'amour dont les arbres frissonnaient.

Qu'était-ce que ces paroles? Des souffles. Rien de plus. Ces souffles suffisaient pour troubler et pour émouvoir toute cette nature. Puissance qu'on aurait peine à comprendre si on lisait dans un livre ces causeries faites

pour être emportées et dissipées comme des fumées par le vent sous les feuilles. Otez à ces murmures de deux amants cette mélodie qui sort de l'âme et qui les accompagne comme une lyre, ce qui reste n'est plus qu'une ombre, vous dites : Quoi! ce n'est que cela! Eh oui, des enfantillages, des redites, des rires pour rien, des inutilités, des niaiseries, tout ce qu'il y a au monde de plus sublime et de plus profond! les seules choses qui valent la peine d'être dites et d'être écoutées!

Ces niaiseries-là, ces pauvretés-là, l'homme qui ne les a jamais entendues, l'homme qui ne les a jamais prononcées, est un imbécile et un méchant homme.

Cosette disait à Thomas :

– Sais-tu?...

(Dans tout cela, et à travers cette céleste pureté, et sans qu'il fût possible à l'un et à l'autre de dire comment, le tutoiement était venu.)

– Sais-tu? Je m'appelle Euphrasie.

– Euphrasie? Mais non, tu t'appelles Cosette.

– Oh! Cosette est un assez vilain bête de nom qu'on m'a donné comme cela quand j'étais petite. Mais mon vrai nom est Euphrasie. Est-ce que tu n'aimes pas ce nom-là, Euphrasie?

– Si!... – Mais Cosette n'est pas vilain.

– Est-ce que tu l'aimes mieux qu'Euphrasie?

– Mais... – oui.

– Alors je l'aime mieux aussi. C'est vrai, c'est joli, Cosette. Appelle-moi Cosette. Et elle ajoutait un sourire qui faisait de ce dialogue une idylle digne d'un bois du paradis [?].

Ou bien, elle lui donnait une petite tape parce qu'il toussait, et elle lui disait :

– Ne toussiez pas, monsieur. Je ne veux pas qu'on toussse sans ma permission. Je veux que tu te portes bien, parce que d'abord, moi, si tu ne te portais pas bien, je serais très malheureuse. Qu'est-ce que tu veux que je fasse?

Et cela était tout simplement divin.

Ils vivaient vaguement, effarés de bonheur. Ils ne s'apercevaient pas du choléra. Ils s'étaient fait le plus de confidences qu'ils avaient pu, mais cela n'avait pas été bien loin au-delà de leurs noms. Thomas avait dit à Cosette qu'il était avocat, qu'il s'appelait Thomas Pontmercy, qu'il vivait d'écrire des choses pour les libraires, que son père était colonel, et qu'il était mort, que c'était un héros, et que lui Thomas était brouillé avec son grand-père qui était riche. Cosette avait dit à Thomas que son père s'appelait M. Fauchelevent, qu'il était très bon, qu'il donnait beaucoup aux pauvres, mais qu'il était pauvre lui-même, et qu'il se privait de tout en ne la privant de rien. Chose bizarre, dans l'espèce de symphonie où Thomas vivait depuis qu'il voyait Cosette, le passé, même le plus récent, était devenu tellement confus et lointain pour lui que ce que Cosette lui conta le satisfît pleinement, il ne songea même pas à lui parler de l'aventure nocturne de la mesure, des Thénardier, et de l'étrange attitude et de la singulière fuite de son père. Il avait momentanément oublié tout cela, il ne savait même pas le soir ce qu'il avait fait le matin, ni où il avait déjeuné, ni qui lui avait parlé, il avait des chants dans l'oreille qui le rendaient sourd à toute autre pensée, il n'existait qu'aux heures où il voyait Cosette. Alors comme il était dans le ciel, il était tout simple qu'il oubliât la terre.

Hélas! qui n'a éprouvé toutes ces choses? pourquoi vient-il une heure où l'on sort de cet azur, et pourquoi la vie continue-t-elle après?

Jean Tréjean, lui, ne se doutait de rien. Cosette, un peu moins rêveuse que Thomas, était gaie, et cela suffisait à Jean Tréjean pour être heureux. Quand deux amants s'entendent, cela va toujours très bien, le tiers quelconque qui pourrait troubler leur amour est maintenu dans un parfait aveuglement par un petit nombre de précautions très simples. Ainsi jamais d'objections de Cosette à Jean Tréjean? *[ponctuation erronée de Hugo]* Voulait-il promener? oui, mon petit père. Voulait-il rester? très bien. Voulait-il passer la soirée près de Cosette? elle était ravie. Comme il se retirait toujours à dix heures du soir, ces fois-là Thomas ne venait au jardin que, passé cette heure, lorsqu'il entendait de la rue Cosette ouvrir la porte-fenêtre du perron. Il va sans dire que le jour on ne rencontrait jamais Thomas. Jean Tréjean ne songeait même plus que Thomas existât. Une fois, seulement, un matin, il lui arriva de dire à Cosette : – Tiens, comme tu as du blanc derrière le dos! La veille au soir, Thomas, dans un transport, avait pressé Cosette contre le mur.

La vieille Toussaint, qui se couchait de bonne heure, ne songeait qu'à dormir une fois sa besogne faite, et ignorait tout comme Jean Tréjean.

Jamais Thomas n'entrait dans la maison. Quand il était avec Cosette, ils se cachaient dans un enfoncement près du perron afin de ne pouvoir être vus ni entendus de la rue, et s'asseyaient là, se contentant quelquefois pour tout langage, de se presser les mains en regardant les étoiles. Tout le jardin ou, si l'on veut, toute la broussaille,

était entr'eux et la rue. Chaque fois que Thomas entrait ou sortait, il remettait soigneusement le barreau de la grille de manière qu'aucun dérangement ne fût visible.

Un soir, il se rendait au rendez-vous par le boulevard des Invalides, comme il allait tourner l'angle de la rue Plumet, il entendit qu'on disait tout près de lui :

– Bonsoir, monsieur Thomas.

Il leva la tête, et reconnut Palmyre.

Cela lui fit un effet singulier. Il n'avait pas songé une seule fois à cette fille depuis le jour où elle l'avait amené rue Plumet, il ne l'avait point revue et il l'avait complètement oubliée. Il n'avait que des motifs de reconnaissance pour elle, il lui devait son bonheur présent, et cependant il lui était gênant de la rencontrer. Il répondit avec quelque embarras :

– Ah! c'est vous, Palmyre?

– Pourquoi me dites-vous vous? Est-ce que je vous ai fait quelque chose?

– Non, répondit-il.

Certes, il n'avait rien contre elle. Loin de là. Seulement, il sentait qu'il ne pouvait faire autrement, maintenant qu'il disait tu à Cosette, que de dire vous à Palmyre.

Comme il se taisait, elle s'écria :

– Dites donc...

Puis elle se tut. Il semblait que les paroles manquaient à cette créature autrefois si insouciant et si hardie. Elle essaya de sourire et ne put. Elle reprit :

– Eh bien?...

Puis elle se tut encore et resta les yeux baissés.

– Bonsoir, monsieur Thomas, dit-elle tout à coup brusquement, et elle s'en alla.

Le lendemain, c'était le 3 juin, le 3 juin 1832, date qu'il faut enregistrer à cause des événements graves qui commençaient à obscurcir l'horizon de Paris à l'état de nuages chargés, Thomas à la nuit tombante suivait le même chemin que la veille avec les mêmes pensées de ravissement dans le cœur, lorsqu'il aperçut entre les arbres du boulevard Palmyre qui venait à lui. Deux jours de suite, c'était trop. Il se détourna vivement, quitta le boulevard, changea de route, et s'en alla rue Plumet par la rue Monsieur.

Cela fit que Palmyre le suivit jusqu'à la rue Plumet, chose qu'elle n'avait point faite encore. Elle s'était contentée jusque-là de l'apercevoir à son passage sur le boulevard sans même chercher à le rencontrer. La veille seulement, elle avait essayé de lui parler.

Palmyre le suivit donc, sans qu'il s'en doutât. Elle le vit déranger le barreau de la grille, et se glisser dans le jardin.

– Tiens, dit-elle! il entre dans la maison!

Elle s'approcha de la grille, tâta les barreaux l'un après l'autre et reconnut facilement celui que Marius avait dérangé.

Elle murmura à demi-voix, avec un accent lugubre :

– Pas de ça, Lisette!

Elle s'assit sur le soubassement de la grille, tout à côté du barreau comme si elle le gardait. C'était précisément le point où la grille touchait le mur voisin. Il y avait là un angle obscur où elle disparaissait entièrement.

Elle resta ainsi plus d'une heure sans bouger.

Vers dix heures du soir un des deux ou trois passants de la rue Plumet, vieux bonhomme qui se hâtait dans ce

lieu désert et mal famé, côtoyant la grille du jardin, entendit une voix sourde et menaçante qui disait :

– Je ne m'étonne plus s'il vient tous les soirs!

Le passant regarda autour de lui, ne vit personne et eut grand peur. Il doubla le pas.

Ce passant eut raison de se hâter, car très peu d'instant après, quatre hommes qui marchaient séparés et à quelque distance les uns des autres, le long des murs, et qu'on eût pu prendre pour une patrouille grise, débouchèrent dans la rue Plumet.

Le premier qui arriva à la grille du jardin s'arrêta, et attendit les autres. Une seconde après, ils étaient tous les quatre réunis.

Ces hommes se mirent à parler à voix basse.

– C'est icicaille, dit l'un d'eux.

– Y a-t-il un cab¹ dans le jardin, demanda un autre?

– Je ne sais pas. En tout cas j'ai levé² une boulette que nous lui ferons morfiler³.

– La grille est vieille, reprit un troisième.

– Tant mieux, dit le second qui avait parlé. Elle ne criblera⁴ pas tant sous la bastringue⁵ et ne sera pas malaisée à faucher⁶.

Le quatrième, qui n'avait pas encore ouvert la bouche, se mit à visiter la grille comme avait fait Palmyre une heure auparavant, empoignant successivement chaque barreau et les ébranlant sans pourtant faire de bruit. Il arriva ainsi au barreau que Thomas avait descellé. Comme il allait saisir ce barreau, une main sortant brusquement de l'ombre s'abattit sur son bras, il se sentit vivement repoussé par le milieu de la poitrine, et une voix enrouée, mais ferme et rude, lui dit tout bas :

– Il y a un cab.

En même temps il vit une fille pâle debout devant lui.

L'homme furieux bégaya :

– Quelle est cette drôlesse?

– Je suis votre fille, répondit-elle.

C'était en effet Palmyre qui parlait à Thénardier.

A l'apparition de Palmyre, les trois autres, c'est à dire Claquesous, Bigrenaille et Brujon, étaient venus se grouper autour de Thénardier. On leur distinguait je ne sais quels hideux outils à la main. Bigrenaille tenait une de ces pinces courbes que les rôdeurs de nuit appellent fanchons.

– Ah ça, qu'est-ce que tu fais là? qu'est-ce que tu nous veux? es-tu folle? s'écria Thénardier, autant qu'on peut s'écrier en parlant bas. Qu'est-ce que tu viens nous empêcher de travailler?

Palmyre se mit à rire et lui sauta au cou :

– Je suis là, mon petit père, parce que je suis là. Est-ce qu'il n'est pas permis de s'asseoir sur les pierres, à présent? C'est vous qui ne devriez pas y être. Qu'est-ce que vous venez y faire, puisque c'est un biscuit? Je l'avais dit à Magnon. Il n'y a rien à faire ici. Mais embrassez-moi donc, mon bon petit père! Comme il y a longtemps que je ne vous ai vu! Vous êtes dehors donc?

Le Thénardier se débarrassa des bras de Palmyre avec un air de dogue fâché et grommela :

– C'est bon. Tu m'as embrassé. Oui, je suis dehors. A présent, va-t-en.

Mais Palmyre ne lâchait pas prise et redoublait ses caresses.

– Mon petit père, comment avez-vous donc fait? Il faut que vous ayez bien de l'esprit pour vous être tiré de là. Donnez-moi donc des nouvelles de maman.

Thénardier répondit :

– Elle va bien, je ne sais pas, laisse-moi, je te dis va-t-en.

– Je ne veux pas m’en aller justement, fit Palmyre avec un air d’enfant gâté, vous me renvoyez que voilà quatre mois que je ne vous ai vu et que j’ai à peine eu le temps de vous embrasser.

Et elle reprit son père par le cou.

– Ah ça mais, c’est bête, dit Brujon!

– Dépêchons! dit Bigrenaille.

– Les coqueurs peuvent passer, ajouta Claquesous.

Palmyre se tourna vers les trois bandits.

– Tiens, c’est monsieur Brujon. – Bonjour, monsieur Claquesous. – Est-ce que vous ne me reconnaissez pas, monsieur Bigrenaille?

– Si, on te reconnaît, fit Thénardier! Mais bonjour, bonsoir, au large! laisse-nous tranquilles.

– C’est l’heure des renards, et pas des poules, dit Claquesous.

– Tu vois bien que nous avons à travailler ici, ajouta Bigrenaille.

Palmyre prit la main de Bigrenaille.

– Prends garde, dit-il! tu vas te couper, j’ai un couteau ouvert.

– Mon bon monsieur Bigrenaille, répondit Palmyre très doucement, il faut avoir confiance dans les gens. Je suis la fille de mon père peut-être. C’est moi qu’on a chargée d’éclairer l’affaire et je vous jure qu’il n’y a rien dans cette maison-ci.

– Il y a des femmes seules, dit Bigrenaille.

– Non. Les personnes sont déménagées.

– Les chandelles ne le sont pas, toujours! fit Bigrenaille.

Et il montra à Palmyre à travers le haut des arbres une lumière qui se promenait dans la mansarde du pavillon. C’était Toussaint qui avait veillé pour étendre du linge à sécher.

Palmyre tenta un dernier effort :

– Eh bien, dit-elle, ce sont des gens très pauvres, et une baraque où ils n’ont pas le sou.

– Va-t’en au diable, cria Thénardier! Quand nous aurons retourné la maison, et que nous aurons mis la cave en haut et le grenier en bas, nous te dirons ce qu’il y a dedans, et si ce sont des balles, des ronds ou des broques⁷. Décampe la fée, et laisse les hommes faire leurs affaires. Ne nous + pas.

Palmyre lâcha la main de Bigrenaille qu’elle tenait encore et dit d’une voix qu’on entendait à peine :

– Vous voulez donc entrer dans cette maison?

– Pardi! fit Claquesous en ricanant.

Alors elle s’adossa à la grille, regarda fixement les quatre bandits armés jusqu’aux dents et à qui la nuit donnait des visages de démons, et dit d’une voix ferme et basse :

– Eh bien, moi, je ne veux pas.

Ils s’arrêtèrent stupéfaits. Claquesous pourtant acheva son ricanement. Elle reprit :

– Les amis! écoutez bien. Ce n’est pas ça. Maintenant je parle. Si vous entrez dans ce jardin, si vous touchez à cette grille, je crie d’abord, je cogne aux portes, je réveille le monde, je vous fais empoigner tous les quatre, j’appelle les sergents de ville.

– Elle le ferait, dit Thénardier bas à Brujon et à Bigrenaille.

Elle secoua la tête et ajouta :

– A commencer par mon père!

Thénardier s’approcha.

– Pas si près, dit-elle!

Il s’arrêta, et lui dit avec douceur :

– Eh bien non. Je n’approcherai pas, mais ne parle pas si haut. Ma fille, tu veux donc nous empêcher de travailler? Il faut pourtant que nous gagnions notre vie. Tu n’as donc plus d’amitié pour ton père?

– Vous m’embêtez, dit Palmyre.

– Il faut pourtant que nous vivions, que nous mangions...

– Crevez.

Cela dit, elle s’assit sur le soubassement de la grille en chantonnant :

Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu.

Elle avait le coude sur le genou et le menton dans sa main, et elle balançait son pied d’un air d’indifférence. Sa robe + + . Son bras maigre et chétif était nu. Le réverbère voisin éclairait son profil et son attitude. On ne pouvait rien voir de plus résolu et de plus surprenant.

Les quatre bandits, interdits et sombres d’être tenus en échec par une fille, allèrent sous l’ombre portée de la lanterne et tinrent conseil. Ils étaient furieux.

Elle les regardait d’un air paisible et farouche.

– Elle a quelque °chose°, dit Claquesous. Est-ce qu’elle est amoureuse du cab? C’est pourtant dommage de manquer ça. Je crois l’affaire bonne.

– Eh bien, entrez, vous autres, s’écria Bigrenaille. Faites l’affaire, je resterai là avec la fille, et si elle bronche...

Il fit reluire au réverbère le couteau qu’il tenait ouvert dans sa manche et ajouta :

– Je m’en charge.

Thénardier ne disait mot et semblait prêt à ce qu’on voudrait. Seulement il grommelait entre ses dents : – Ah! la chienne! elle me paiera cela!

Brujon, qui était l’oracle et qui avait «donné l’affaire», n’avait pas encore parlé. Il paraissait pensif. Il passait pour ne reculer devant rien, et l’on savait qu’il avait un jour dévalisé, rien que par bravade, un poste de sergents de ville. En outre il faisait des vers et des chansons, ce qui lui donnait une grande autorité.

Bigrenaille le questionna.

– Tu ne dis rien, Brujon?

Brujon resta encore un instant silencieux, puis il hocha la tête de plusieurs façons variées, et se décida enfin à élever la voix :

– Voici : j’ai rencontré ce matin deux moineaux qui se battaient; ce soir, je me cogne à une femme qui querelle. Tout ça est mauvais. Allons-nous-en.

Ils s’en allèrent.

Palmyre, qui ne les quittait pas des yeux, les vit reprendre le chemin par où ils étaient venus. Elle se leva et se mit à ramper derrière eux le long des murailles et des maisons. Elle les suivit ainsi jusqu’au boulevard. Là, ils se séparèrent, et elle vit ces quatre hommes s’enfoncer dans l’ombre + + + + où ils semblèrent °fondre°.

1. Chien.
2. Apporté. De l'espagnol llevar.
3. Manger.
4. Crier
5. La scie.
6. Couper.
7. Des francs, des sous ou des liards.

Pendant que cette espèce de chienne à figure humaine montait la garde devant la grille et que les quatre bandits lâchaient pied devant une fille, Thomas était près de Cosette.

Jamais le ciel n'avait été plus étoilé et plus charmant, les arbres plus frémissants, la senteur des herbes plus pénétrante; jamais les oiseaux ne s'étaient endormis dans les feuilles avec un bruit plus doux; jamais toutes les harmonies de la sérénité universelle n'avaient mieux répondu aux musiques intérieures de l'amour; jamais Thomas n'avait été plus épris, plus heureux, plus enivré. Mais il avait trouvé Cosette triste.

C'était le premier nuage dans cet admirable rêve.

Le premier mot de Thomas avait été :

– Qu'as-tu?

Et elle avait répondu :

– Voilà :

Puis elle s'était assise sur le banc près du perron, et pendant qu'il s'asseyait auprès d'elle, elle avait repris :

– Mon père m'a dit ce matin de me tenir prête, qu'il avait des affaires, et que nous allions peut-être partir.

Thomas frissonna de la tête aux pieds.

Quand on est à la fin de la vie, mourir, cela veut dire partir; quand on est au commencement, partir, cela veut dire mourir.

Depuis six semaines, Thomas, peu à peu, lentement, par degrés, prenait chaque jour possession de Cosette. Possession tout idéale, mais profonde. Comme nous l'avons expliqué, dans le premier amour, on prend l'âme bien avant le corps; plus tard on prend le corps bien avant l'âme; quelquefois on ne prend pas l'âme du tout; les don Juan ajoutent : parce qu'il n'y en a pas, mais ce sarcasme est par bonheur un blasphème. Thomas donc possédait Cosette, comme les esprits possèdent. Mais il l'enveloppait et la saisissait jalousement avec une incroyable conviction. Il possédait son sourire, son haleine, son parfum, le rayonnement profond de ses prunelles bleues, la douceur de sa peau quand il lui touchait la main, le charmant pli qu'elle avait au cou, toutes ses pensées. Ils étaient convenus de ne jamais dormir sans rêver l'un de l'autre, et ils s'étaient tenu parole. Il possédait donc tous ses rêves. Il regardait sans cesse et il effleurait quelquefois de son souffle les petits cheveux qu'elle avait à la nuque et il se déclarait qu'il n'y avait pas un de ces petits cheveux qui ne lui appartint à lui Thomas. Il contemplait et il adorait les choses qu'elle mettait, son nœud de ruban, ses gants, ses manchettes, ses brodequins, comme des objets sacrés dont il était le maître. Il songeait qu'il était le seigneur de ces jolis peignes d'écaille qu'elle avait dans ses cheveux, et il se disait, sourds bégaiements, confuses apparitions de la volupté qui se faisait jour, qu'il n'y avait pas un cordon de sa robe, pas une maille de ses bas, pas un pli de son corset, qui ne fût à lui. A côté de Cosette, il se sentait près de son bien, près de sa chose, près de son despote et de son esclave. Il semblait qu'ils eussent tellement mêlé leurs âmes que, s'ils eussent voulu les reprendre, il leur

eût été impossible de les reconnaître. Thomas était quelque chose qui faisait partie de Cosette et Cosette était quelque chose qui faisait partie de Thomas. Thomas sentait Cosette vivre en lui. Avoir Cosette, posséder Cosette, cela pour lui n'était pas distinct de : respirer. Ce fut au milieu de cette foi, de cet enivrement, de cette possession inouïe et absolue, que ces mots : «Nous allons partir», tombèrent tout à coup, et que la voix rude de la réalité lui cria : Cosette n'est pas à toi!

Depuis six semaines, Thomas vivait, pour ainsi dire, hors de la vie; ce mot, partir! l'y fit rentrer durement.

Il ne trouva pas une parole. Cosette sentit seulement que sa main était très froide. Elle lui dit à son tour.

– Qu'as-tu?

– Rien, dit-il, seulement je ne comprends pas ce que tu as dit.

Elle reprit :

– Ce matin mon père m'a dit de préparer toutes mes petites affaires et de me tenir prête, qu'il me donnerait son linge pour le mettre dans une malle, qu'il était obligé de faire un voyage, que nous allions partir peut-être pour longtemps, qu'il faudrait avoir une grande malle pour moi et une petite pour lui, et que nous irions peut-être en Angleterre.

– Mais c'est monstrueux, s'écria Thomas!

Il est certain qu'en ce moment, dans l'esprit de Thomas, aucun abus de pouvoir, aucune violence, aucune abomination des tyrans les plus féroces, aucune action de Busiris, de Tibère ou de Henri VIII n'égalait en atrocité celle-ci : M. Fauchelevent emmenant sa fille en Angleterre parce qu'il a des affaires.

Il demanda d'une voix faible :

- Et quand partirais-tu?
- Il n'a pas dit quand.
- Et quand reviendras-tu?
- Il n'a pas dit quand.

Thomas se leva, et dit froidement :

- Cosette, irez-vous?

Cosette leva ses beaux yeux et répondit avec une sorte d'égarement.

- Où?
- En Angleterre? irez-vous?
- Pourquoi me dis-tu vous?
- Je vous demande si vous irez?

– Comment veux-tu que je fasse, dit-elle en joignant les mains?

- Ainsi, vous irez?
- Si mon père y va?
- Ainsi vous irez?

Cosette prit la main de Thomas et l'étreignit sans répondre.

- C'est bon, dit Thomas. Alors j'irai ailleurs.

Cosette sentit un froid lui courir dans les veines. Elle pâlit tellement que sa figure devint blanche dans l'obscurité. Elle balbutia :

- Que veux-tu dire?

Thomas la regarda, éleva lentement ses yeux vers le ciel et répondit :

- Rien.

Quand sa paupière s'abaissa, il vit Cosette qui lui souriait.

- Que nous sommes bêtes! Thomas, j'ai une idée.
- Quoi?

– Pars si nous partons! Je te dirai où! Viens me rejoindre où je serai!

Thomas était maintenant un homme tout à fait réveillé. Il était retombé dans la réalité. Il cria à Cosette :

– Partir avec vous! es-tu folle? Mais il faut de l'argent, et je n'en ai pas! Aller en Angleterre? Mais je dois maintenant, je ne sais pas, vingt francs à Courfeyrac, mais j'ai un vieux chapeau qui ne vaut pas deux francs, j'ai un habit où il manque des boutons par devant, ma chemise est toute déchirée, j'ai les coudes percés, mes bottes prennent l'eau, depuis six semaines je n'y pense plus, et je ne te l'ai pas dit. Cosette! je suis un misérable! Tu ne me vois que la nuit, et tu me donnes ton amour, si tu me voyais le jour, tu me donnerais un sou! Aller en Angleterre! Eh! je n'ai pas de quoi payer le passeport!

Il se jeta contre un arbre qui était là, les deux bras au-dessus de sa tête, le front contre l'écorce, ne sentant ni le bois qui lui écorchait la peau ni la fièvre qui lui battait les tempes, immobile, sourd et prêt à tomber, comme la statue du désespoir.

Il resta ainsi bien longtemps. Un temps dont il n'avait pas lui-même conscience. Enfin il se retourna. Il entendait derrière lui un petit bruit étouffé, doux et triste.

C'était Cosette qui sanglottait.

Elle pleurait depuis plus de deux heures à côté de Thomas qui songeait.

Il vint à elle, tomba à genoux, et se prosternant lentement, il prit le bout de son pied qui passait sous sa robe et le baisa.

Elle le laissa faire en silence. Il y a des moments où la femme accepte, comme une déesse sombre et résignée la religion de l'amour.

– Ne pleure pas, dit-il.

Elle murmura :

– Puisque je vais peut-être m'en aller, et que tu ne peux pas venir!

Lui reprit :

– M'aimes-tu?

Elle lui répondit en sanglottant ce mot du ciel qui n'est jamais plus charmant qu'à travers les larmes :

– Je t'adore!

Il poursuivit avec un son de voix qui était une inexprimable caresse :

– Ne pleure pas. Dis, veux-tu faire cela pour moi de ne pas pleurer?

– M'aimes-tu, toi? dit-elle.

Il lui prit la main :

– Cosette, je n'ai jamais donné ma parole d'honneur à personne, parce que ma parole d'honneur me fait peur. Je sens que mon père est à côté. Eh bien, je te donne ma parole d'honneur la plus sacrée que si tu t'en vas, je mourrai.

Il y eut dans l'accent dont il prononça ces paroles une mélancolie si solennelle et si tranquille que Cosette frissonna. Elle sentit ce froid que donne une chose sombre et vraie qui passe. De saisissement elle cessa de pleurer.

– Maintenant écoute, dit-il. Ne m'attends pas demain.

– Pourquoi?

– Ne m'attends qu'après-demain?

– Oh! pourquoi?

– Tu verras.

– Un jour sans te voir! mais c'est impossible.

– Sacrifions un jour pour avoir peut-être toute la vie.

– Qu'est-ce que tu espères donc?

– Attends jusqu'à après-demain.

– Tu le veux?

– Oui, Cosette.

Elle lui prit la tête dans ses deux mains, se haussant sur la pointe des pieds pour être à sa taille, et cherchant à voir dans ses yeux son espérance.

– Dis-moi ta pensée. Thomas, tu as une pensée. Dis-la-moi. Oh! dis-la-moi pour que je passe une bonne nuit!

– Ma pensée, la voici : c'est qu'il est impossible que Dieu veuille nous séparer. Attends-moi après-demain.

– Qu'est-ce que je vais faire jusque-là, dit Cosette? Toi, tu es dehors, tu vas, tu viens! Oh! que je vais être triste! Qu'est-ce que tu feras donc demain soir, dis?

– J'essaierai une chose.

– Alors °je prierai° Dieu et je penserai à toi d'ici là pour que tu réussisses. Mais après-demain tu viendras de bonne heure. Je t'attendrai à la nuit, à huit heures d'abord, je t'en préviens. Mon Dieu! que c'est triste que les jours soient longs! Tu entends, à huit heures précises je serai dans le jardin.

– Et moi aussi.

Et sans se l'être dit, mus tous deux par la même pensée, entraînés par ces communications électriques qui mêlent deux êtres, tous deux + mais enivrés de volupté jusque dans leur douleur, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre sans s'apercevoir que leurs lèvres s'étaient jointes pendant que leurs regards levés et pleins de larmes contemplaient les étoiles.

Quand Thomas sortit, la rue était déserte. C'était le moment où Palmyre suivait les bandits jusque sur le boulevard.

Tandis que Thomas rêvait, la tête appuyée contre l'arbre, une idée lui avait traversé l'esprit. Il avait pris un parti violent.

Le père Gillenormand avait à cette époque ses quatre-vingt-six ans [*âge modifié ensuite dans le cours de la rédaction du chapitre*] bien sonnés. Il demeurait rue des douze-portes, au Marais, dans une maison qui était à lui. C'était, on s'en souvient, un de ces vieillards antiques qui attendent la mort tout droits, que l'âge charge sans les faire plier et que le chagrin même ne courbe pas. Cependant, depuis quelque temps, sa fille disait : mon père baisse. Il ne soufflettait plus les servantes, il ne frappait plus avec autant de colère et de verve le palier de l'escalier quand son domestique tardait à ouvrir. La révolution de juillet l'avait à peine exaspéré pendant deux mois. Il avait vu presque avec tranquillité dans le Moniteur cet accouplement de mots : M. Humblot-Conté, pair de France. Le fait est que le vieillard était rempli d'accablement. Il ne fléchissait pas, ce n'était pas plus dans sa nature physique que dans sa nature morale, mais il se sentait intérieurement défaillir. Depuis cinq ans il attendait Thomas, de pied ferme, c'est bien le mot, avec la conviction que ce mauvais petit drôle arriverait un jour ou l'autre; maintenant il ébauchait dans son esprit cette pensée que pour peu que Thomas se fit encore attendre... – Ce n'était pas la mort qui lui était insupportable, c'était l'idée que peut-être il ne reverrait pas Thomas. Ne pas revoir Thomas, ceci lui avait paru absurde et impossible

jusqu'à ce jour; à présent cette idée commençait à lui apparaître, et le glaçait. L'absence, comme il arrive toujours dans les sentiments naturels et vrais, n'avait fait qu'accroître son amour de grand-père pour l'enfant ingrat qui s'en était allé comme cela. C'est dans les nuits de décembre par dix degrés de froid, qu'on songe le plus au soleil. M. Gillenormand était par-dessus tout incapable de faire un pas, lui l'aïeul, vers son petit-fils; il ne se trouvait aucun tort, mais il ne songeait à Thomas qu'avec un attendrissement profond, et le muet désespoir d'un vieillard qui s'en va dans les ténèbres.

Le bonhomme, sans pourtant se l'avouer à lui-même, car il en eût été furieux et honteux, n'avait jamais aimé une maîtresse comme il aimait Thomas.

Il avait fait placer dans sa chambre, devant le chevet de son lit, comme la première chose qu'il voulait voir en s'éveillant, un ancien portrait de son autre fille, celle qui était morte, madame Pontmercy, portrait fait lorsqu'elle avait dix-huit ans. Il regardait sans cesse ce portrait. Il lui arriva un jour de dire en le considérant :

– Je trouve qu'il lui ressemble.

– A ma sœur, reprit mademoiselle Gillenormand? Mais oui.

Le vieillard ajouta :

– Et à lui aussi.

Une fois, comme il était assis, les deux genoux l'un contre l'autre et l'œil vitreux, dans une posture d'abattement, sa fille se risqua à lui dire :

– Mon père, est-ce que vous en voulez toujours autant?...

Elle s'arrêta, n'osant aller plus loin.

– A qui, demanda-t-il?

– A ce pauvre Thomas?

Il souleva sa vieille tête, posa son poing amaigri et ridé sur la table, et cria de son accent le plus irrité et le plus vibrant :

– Pauvre Thomas, vous dites! Ce monsieur est un drôle, un mauvais gueux, un petit vaniteux ingrat, sans cœur, sans âme, un orgueilleux, un méchant homme!

Et il se détourna pour que sa fille ne vît pas une larme qu'il avait dans les yeux.

Trois jours après, il sortit d'un silence qui durait depuis quatre heures pour dire à sa fille à brûle-pourpoint :

– J'avais eu l'honneur de prier mademoiselle Gillenormand de ne jamais m'en parler.

La tante Gillenormand renonça à toute tentative et porta ce diagnostic profond : – Mon père n'a jamais beaucoup aimé ma sœur depuis sa sottise. Il est clair qu'il déteste Thomas.

«Depuis sa sottise» signifiait : depuis qu'elle avait épousé le colonel.

Cependant + quand le chien du lion meurt, on le lui remplace avec celui qu'on a. Elle avait songé à trouver + + chien. Elle avait introduit près de son père dans la pensée qu'il lui remplacerait avantageusement Thomas + + + éloigné des Gillenormand qui était officier de lanciers et s'appelait Ernest. Le lecteur connaît déjà cet Ernest. Cela du reste n'avait pas réussi. Le bonhomme ennuyait le lancier, qui ne venait qu'entrevoiant l'héritage, et le lancier choquait le bonhomme. Le lieutenant Ernest était gai sans doute, mais bavard, bon vivant, mais de mauvaise compagnie; il avait des maîtresses, c'est vrai, et il en parlait beaucoup, c'est vrai

encore, mais il en parlait mal. M. Gillenormand était excédé de l'entendre conter toutes les bonnes fortunes quelconques qu'il avait autour de la caserne rue de Babylone. Et puis le lieutenant Gillenormand venait quelquefois en uniforme avec la cocarde tricolore. Ceci le rendait tout bonnement impossible. Le père Gillenormand avait fini par dire à sa fille : – J'en ai assez, de l'Ernest. Reçois-le si tu veux. Je ne sais pas si je n'aime pas mieux encore les sabreurs que les traîneurs de sabre.

Au fond, comme il avait de l'esprit et qu'il comparait, Ernest n'avait servi qu'à lui faire mieux regretter Thomas.

Un soir, c'était le 4 juin, ce qui n'empêchait pas que le père Gillenormand n'eût un très bon feu dans sa cheminée. Il était seul dans sa chambre à bergerades, les pieds sur ses chenets, enveloppé de son vaste paravent à neuf feuilles, accoudé à sa table, englouti dans son fauteuil de tapisserie, et rêvant un livre à la main, mais ne lisant pas. Il était vêtu, selon sa mode, en incroyable. Cela l'eût fait suivre dans les rues, mais sa fille le couvrait toujours lorsqu'il sortait d'une immense douillette qui cachait ses vêtements. Chez lui, il ne portait jamais de robe de chambre. – Cela donne l'air vieux, disait-il.

Le père Gillenormand songeait à Thomas amoureusement et amèrement. Depuis longtemps il ne pensait plus guères à autre chose, et comme toujours, l'amertume dominait. Sa tendresse aigrie finissait toujours par bouillonner et par tourner en colère. Il en était à ce point où l'on cherche à prendre son parti et accepter ce qui désespère. Il essayait de se faire à l'idée que c'était fini et qu'il ne reverrait plus «ce monsieur». Mais toute sa nature se révoltait, ses vieilles entrailles n'y

pouvaient consentir. – Quoi! disait-il, je ne le reverrai plus! – Et de temps en temps il promenait autour de lui un regard lamentable et irrité.

Au plus profond de cette rêverie, son domestique entra et demanda :

– Monsieur peut-il recevoir monsieur Thomas?

Le vieillard se dressa sur son séant, tout pâle et pareil à un cadavre qui se lève sous une secousse galvanique. Tout son sang avait reflué à son cœur. Il fut un moment sans pouvoir articuler une syllabe. Enfin il bégaya :

– Monsieur Thomas quoi?

– Je ne sais pas, répondit le domestique. C'est un jeune homme qui m'a dit : dites que c'est monsieur Thomas.

Le père Gillenormand fut longtemps avant de pouvoir dire :

– Faites entrer.

Et il resta dans la même attitude, la tête branlante, l'œil fixé sur la porte. Elle se rouvrit. Un jeune homme entra. C'était Thomas.

Thomas s'arrêta à la porte les yeux baissés. Le père Gillenormand l'embrassa tout entier d'un coup d'œil. Il le trouva beau, noble, distingué, grandi, homme fait, sa barbe venue, l'attitude convenable, l'air charmant. Il eut envie d'ouvrir ses bras, de l'appeler, de se précipiter, ses entrailles se fondirent en indulgence, il sentait toutes les paroles affectueuses déborder au dedans de lui. Enfin toute cette tendresse se fit jour et lui arriva aux lèvres, et par le contraste qui était dans sa nature, il en sortit une dureté. Il dit brusquement :

– Qu'est-ce que vous venez faire ici?

– Thomas répondit avec embarras :

– Monsieur...

M. Gillenormand eût voulu que Thomas se jetât dans ses bras. Il fut mécontent de Thomas et de lui-même. Il sentit qu'il était brusque et que Thomas était froid. C'était pour le bonhomme une inexprimable angoisse de se sentir si tendre et si éploré au dedans et de ne pouvoir être que dur au dehors. L'amertume lui revint. Il interrompit Thomas d'un ton sombre :

– Alors pourquoi venez-vous?

Thomas leva les yeux vers son aïeul à qui la pâleur faisait un visage de marbre.

– Monsieur...

Le vieillard reprit d'une voix sévère :

– Venez-vous me demander pardon? avez-vous reconnu vos torts?

Il croyait mettre Thomas sur la voie et que «l'enfant» allait fléchir. Thomas frissonna; c'était le désaveu de son père qu'on lui demandait; il baissa les yeux et répondit :

– Non, monsieur.

– Et alors, s'écria impétueusement le vieillard avec un désespoir profond et plein de colère, qu'est-ce que vous me voulez?

Thomas joignit les mains, fit un pas et dit d'une voix faible et qui tremblait :

– Monsieur, ayez pitié de moi.

L'aïeul se leva; ses lèvres étaient blanches, sa tête vacillait, mais sa haute taille dominait Thomas incliné.

– Pitié de vous, monsieur! C'est le jeune homme qui demande de la pitié au vieillard de quatre-vingt-onze ans! Vous entrez dans la vie, j'en sors; vous allez au spectacle, au café, au billard, vous avez de l'esprit, vous présentez bien, vous êtes joli garçon, moi je crache en plein été sur

mes tisons; vous êtes riche des seules richesses qu'il y ait, moi j'ai toutes les pauvretés de la vieillesse; vous avez vos trente-deux dents, un bon estomac, l'œil vif, l'appétit, la santé, la gaîté, une forêt de cheveux noirs, moi je n'ai même plus de cheveux blancs, j'ai perdu mes dents, je perds la vue, je perds la mémoire, il y a trois noms de rues que je confonds sans cesse, la rue du Chaume, la rue Charlot et la rue S^t Claude, j'en suis là; vous avez devant vous tout l'avenir plein de soleil, moi je commence à n'y plus voir goutte, tant j'avance dans la nuit; vous êtes amoureux, ça va sans dire, moi je ne suis aimé de personne au monde, et vous me demandez de la pitié! Parbleu, Molière a oublié ceci. Si c'est comme cela que vous plaisantez au palais, messieurs les avocats, je vous fais mon sincère compliment. Vous êtes drôles. Remarquez que je ne dis pas : vous êtes des drôles. Ah ça! qu'est-ce que vous me voulez?

– Monsieur, dit Thomas, je sais que ma présence vous déplaît, mais je viens seulement pour vous demander une chose, et puis je m'en irai tout de suite.

– Qu'est-ce que vous venez me demander?

– La permission de me marier.

Le vieillard sonna. Le domestique parut.

– Faites venir ma fille.

Une seconde après la porte se rouvrit, mademoiselle Gillenormand n'entra pas, mais se montra, Thomas était debout, les bras pendants, avec une figure de coupable, M. Gillenormand allait et venait à grands pas dans la chambre. Il se tourna vers sa fille et lui dit :

– Rien. C'est monsieur Thomas. Dites-lui bonjour. Monsieur veut se marier. Voilà. Allez-vous-en.

Le son de voix bref et rauque du vieillard annonçait une étrange plénitude de colère. La tante regarda Thomas d'un air effaré, parut à peine le reconnaître, n'articula pas une syllabe et disparut au souffle de son père plus vite qu'un fétu devant l'ouragan.

Cependant le père Gillenormand était revenu s'adosser à la cheminée.

– Vous marier! à vingt deux ans! Vous avez arrangé cela! Vous n'avez plus qu'une permission à demander! une formalité. Asseyez-vous, monsieur. Vous avez eu une révolution depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir. Les jacobins ont eu le dessus. Vous avez dû être content? N'êtes-vous pas républicain quoique vous soyez baron? Vous accommodez cela. La république fait une sauce à la baronnie. Vous devez être décoré de juillet? avez-vous un peu pris le Louvre, monsieur? Il y a ici tout près, rue S^t Antoine, vis-à-vis la rue des Nonaindières, un boulet incrusté dans le mur au troisième étage d'une maison avec cette inscription : 28 juillet 1830. Allez voir cela. Cela fait bon effet. A propos, ne font-ils pas une fontaine à la place du monument de Monsieur le duc de Berry? Ainsi vous voulez vous marier? à qui? peut-on sans indiscretion demander à qui?

Il s'arrêta, et avant que Thomas eût eu le temps de répondre, il reprit violemment :

– Ah ça, vous avez un état? une fortune faite? combien gagnez-vous dans votre métier d'avocat?

– Rien, dit Thomas avec une sorte de fermeté et de résolution presque farouche.

– Rien? Alors vous n'avez pour vivre que les douze cents livres que je vous fais?

Thomas ne répondit pas. M. Gillenormand reprit :

– Alors, je comprends, c'est que la fille est riche?

– Comme moi.

– Quoi? pas de dot?

– Non.

– Des espérances?

– Je ne crois pas.

– Toute nue! et qu'est-ce que c'est que le père?

– Je ne sais pas.

– Et comment s'appelle-t-elle?

– Mademoiselle Fauchelevant.

– Fauchequoi?

– Fauchelevant.

– Ptttt! fit le vieillard.

– Monsieur, s'écria Thomas avec angoisse...

M. Gillenormand l'interrompit du ton d'un homme qui se parle à lui-même.

– C'est cela, vingt-deux ans, pas d'état, douze cents livres par an, madame la baronne Pontmercy ira acheter deux sous de persil chez la fruitière!

– Monsieur, reprit Thomas dans l'égarement de la dernière espérance qui s'évanouit, si vous saviez! je vous en conjure, au nom du ciel, à mains jointes, monsieur, permettez-moi de l'épouser!

Le vieillard poussa un éclat de rire strident et lugubre, à travers lequel il toussait tout en parlant.

– Ha! Ha! Ha! vous vous êtes dit : Pardine! je vais aller trouver cette vieille perruque, cette absurde ganache! Quel dommage que je n'aie pas mes vingt-cinq ans! comme je te vous lui flanquerais une bonne sommation respectueuse! comme je me passerai de lui! C'est égal, je lui dirai : Vieux crétin, tu es trop heureux de me voir, j'ai envie de me marier, j'ai envie d'épouser mamselle

n'importe qui, fille de monsieur n'importe quoi, je n'ai pas de souliers, elle n'a pas de chemise, ça va, j'ai envie de jeter à l'eau ma carrière, mon avenir, ma jeunesse, ma vie, j'ai envie de me plonger dans la misère avec une femme au cou, c'est mon idée, il faut que tu y consentes! et la vieille bête consentira. Va, mon garçon, comme tu voudras, attache-toi ton pavé, épouse ta Pousselevant, ta Coupelevant... – Jamais, monsieur! jamais!

– Mon père...

– Jamais!

A l'accent dont ce «jamais» fut prononcé, Thomas perdit tout espoir. Il se dirigea vers la porte à pas lents, la tête ployée, chancelant, plus semblable encore à quelqu'un qui se meurt qu'à quelqu'un qui s'en va. M. Gillenormand le regardait se retirer, et au moment où la porte se refermait et où Thomas allait disparaître, il fit quatre pas avec cette vivacité sénile des vieillards impérieux et gâtés, saisit Thomas au collet, le ramena rudement dans la chambre, le jeta dans le fauteuil, et lui dit :

– Conte-moi ça!

C'était ce seul mot, mon père, échappé à Thomas, qui avait fait cette révolution.

Thomas le regarda égaré. Le visage mobile de M. Gillenormand n'exprimait plus rien qu'une rude et ineffable bonhomie. L'aïeul n'était plus que le grand-père.

– Allons, voyons, parle, conte-moi tes amourettes, °jabotte, dis-moi tout,° sapristi! que les jeunes gens sont bêtes!

– Mon père, reprit Thomas!...

Toute la face du vieillard s'illumina d'un indicible rayonnement.

– Oui, c'est ça, appelle-moi ton père, et tu verras!

Il y avait maintenant quelque chose de si bon, de si doux, de si ouvert, de si paternel dans cette brusquerie que Thomas, dans ce passage subit du découragement à l'espérance, en fut comme enivré. Il était près de la table et la lumière des bougies faisait saillir le délabrement de son costume que le père Gillenormand considérait avec étonnement.

– Eh bien, mon père, dit Thomas...

– Ah ça, interrompit M. Gillenormand, tu n'as donc vraiment pas le sou. Tu es mis comme un voleur.

Il fouilla dans un tiroir, et y prit une bourse qu'il posa sur la table :

– Tiens, voilà cent louis. Achète-toi un chapeau.

– Mon père, poursuivit Thomas, mon bon père, je l'aime. Vous ne vous figurez pas, la première fois que je l'ai vue, c'était au Luxembourg, elle y venait, au commencement je n'y faisais pas grande attention, et puis je ne sais pas comment cela s'est fait, j'en suis devenu amoureux. Si vous saviez comme cela m'a rendu malheureux! Enfin je la vois maintenant, tous les jours, chez elle, son père ne sait pas, imaginez qu'ils vont partir, c'est dans le jardin que nous nous voyons, le soir, son père veut l'emmener en Angleterre, alors je me suis dit : je vais aller voir mon grand-père et lui conter la chose. Je deviendrais fou d'abord, je mourrais, je ferais une maladie, je me jeterais à l'eau. Il faut absolument que je l'épouse puisque je deviendrais fou. Enfin voilà toute la vérité. Je ne crois pas que j'aie oublié quelque chose. Elle

demeure dans un jardin où il y a une grille, rue Plumet. C'est du côté des Invalides.

Tout en écoutant Thomas, le père Gillenormand aspirait, d'un air satisfait, une longue prise de tabac. A ce mot, rue Plumet, il interrompit son aspiration et laissa tomber le reste de son tabac sur ses genoux.

– Rue Plumet! tu dis rue plumet? – Voyons donc! – N'y a-t-il pas une caserne par là? – Mais oui, c'est ça. Ton cousin Ernest m'en a parlé. Le lancier, l'officier. – Une fillette, mon bon ami, une fillette! – Pardieu oui, rue Plumet. C'est ce qu'on appelait autrefois la rue Blomet. – Voilà que ça me revient. J'en ai entendu parler de cette petite de la grille de la rue Plumet. Dans un jardin. Une Paméla. Tu n'as pas mauvais goût. On la dit proprette. Entre nous, je crois que ce dadais de lancier lui a un peu fait la cour. Je ne sais pas jusqu'où cela a été. Enfin ça ne fait rien. Je trouve ça très bien qu'un jeune homme comme toi soit amoureux. C'est de ton âge. Je t'aime mieux amoureux que jacobin. Je t'aime mieux épris d'un cotillon, sapristi! de vingt cotillons, que de monsieur de Robespierre. Pour ma part, je me rends cette justice qu'en fait de sans-culottes, je n'ai jamais aimé que les femmes. Les jolies filles sont les jolies filles, que diable! il n'y a pas d'objection à ça. Quant à la petite, elle te reçoit en cachette du papa. C'est dans l'ordre. J'ai eu des histoires comme ça moi aussi. Plus d'une. Sais-tu ce qu'on fait? On vient trouver le grand-père qui est bonhomme au fond, et qui a bien toujours quelque rouleau de louis dans un vieux tiroir; on lui dit : Grand-père, voilà. Et le grand-père dit : C'est tout simple. Il faut que jeunesse se passe et que vieillesse se casse. J'ai été jeune, tu seras vieux. Va, mon garçon, tu rendras ça à ton petit-fils! Mordi.

Rien de mieux! C'est comme cela que cela doit se passer. Tu comprends, on n'épouse pas ça. Mais cela n'empêche pas. Tu me comprends?

Thomas, pétrifié et hors d'état d'articuler une parole, fit de la tête signe que non.

Le bonhomme éclata de rire, cligna sa vieille paupière, lui donna une tape sur le genou, le regarda entre deux yeux d'un air mystérieux et rayonnant, et lui dit :

– Pardi! bêtat! fais-en ta maîtresse.

Thomas pâlit. Il n'avait rien compris à tout ce que venait de dire le bonhomme. Ce rabâchage de rue Blomet, de Paméla, de caserne, de lancier, avait passé devant Thomas comme une fantasmagorie. Rien de tout cela ne pouvait se rapporter à Cosette qui était un lys. Le bonhomme divaguait. Mais cette divagation avait abouti à un mot que Thomas avait compris et qui était une mortelle injure à Cosette. Ce mot, *fais-en ta maîtresse*, entra dans le cœur du sévère jeune homme comme une épée.

Il se leva, ramassa son chapeau qui était à terre, et marcha vers la porte d'un pas assuré et ferme. Là il se retourna, s'inclina profondément devant son grand-père, redressa la tête, et dit :

– Il y a cinq ans, vous avez outragé mon père; aujourd'hui, vous outragez ma femme. Je [ne] vous demande plus rien, monsieur. Adieu.

Le père Gillenormand, stupéfait, ouvrit la bouche, étendit les bras, essaya de se lever, et avant qu'il eût pu prononcer un mot, la porte s'était refermée et Thomas avait disparu.

Le vieillard resta quelques instants immobile et comme foudroyé, sans pouvoir parler ni respirer, comme

si un poing fermé lui serrait le gosier. Enfin, il s'arracha de son fauteuil, courut à la porte autant qu'on peut courir à quatrevingt onze ans, l'ouvrit, et cria :

– Au secours! au secours!

Sa fille parut. Il reprit avec un râle °lamentable° :

– Cours après lui! rattrapez-le! Qu'est-ce que je lui ai fait? il est fou! il s'en va! Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! cette fois, il ne reviendra plus!

Il alla à la fenêtre qui donnait sur la rue, l'ouvrit de ses vieilles mains tremblantes, se pencha plus d'à mi-corps pendant que sa fille et son domestique le retenaient par-derrière, et cria :

– Thomas! Thomas! Thomas! Thomas!

Mais Thomas ne pouvait déjà plus entendre, et tournait en ce moment-là même l'angle de la rue S^t Louis.

Le vieillard porta deux ou trois fois ses deux mains à ses tempes avec une expression d'angoisse, recula en chancelant et s'affaissa sur un fauteuil branlant la tête et agitant les lèvres d'un air stupide, n'ayant plus rien dans les yeux que quelque chose de morne et de profond qui ressemblait à la nuit.

Ce même jour, vers quatre heures de l'après-midi, Jean Tréjean était assis seul sur le revers de l'un des talus les plus solitaires du Champ-de-Mars. Par suite d'un de ces insensibles changements d'habitudes qui s'introduisent peu à peu dans toutes les existences, il sortait maintenant assez rarement avec Cosette. Il avait sa veste d'ouvrier, un pantalon de toile grise, et sa casquette à longue visière lui cachait le visage. Il était à présent calme et heureux du côté de Cosette; ce qui l'avait quelque peu effrayé et troublé s'était dissipé, mais depuis une semaine ou deux des inquiétudes d'une autre nature lui étaient venues. Un jour, en se promenant sur le boulevard, il avait aperçu Thénardier; grâce à son déguisement, Thénardier ne l'avait point reconnu; mais depuis lors Jean Tréjean l'avait revu plusieurs fois, et il avait maintenant la certitude que Thénardier rôdait dans le quartier. Ceci avait suffi pour lui faire prendre un grand parti. Thénardier là, c'étaient tous les périls à la fois. En outre Paris n'était pas tranquille; les °troubles° politiques avaient cet inconvénient pour quiconque avait quelque chose à cacher dans sa vie que la police était devenue très inquiète et très ombrageuse, et qu'en cherchant à °dépister° un homme comme Pépin ou Morey, elle pouvait fort bien découvrir un homme comme Jean Tréjean. Il s'était décidé à quitter Paris, et même la

France, et à passer en Angleterre. Il avait prévenu Cosette. Avant huit jours il voulait être parti. Il s'était assis sur le talus du Champ de Mars, roulant dans son esprit toutes sortes de pensées, Thénardier, la police, ce voyage, et la difficulté de se procurer un passeport.

Au milieu de ces préoccupations, il s'aperçut, à une ombre que le soleil projetait, que quelqu'un venait de s'arrêter sur la crête du talus immédiatement derrière lui. Il allait tourner la tête lorsqu'un papier plié en quatre tomba sur ses genoux, comme si une main l'eût lâché au-dessus de sa tête. Jean Tréjean prit le papier, le déplia et y lut ce mot écrit en grosses lettres :

– *Déménagez.*–

Jean Tréjean se leva vivement, il n'y avait plus personne sur le talus; il tourna la tête et aperçut une espèce d'être plus grand qu'un enfant, plus petit qu'un homme, vêtu d'une blouse et d'un pantalon de velours couleur poussière, qui enjambait le parapet et se laissait glisser dans le fossé du Champ de Mars.

Jean Tréjean rentra chez lui très rêveur.

Thomas était parti éperdu de chez M. Gillenormand. Il y était entré avec une espérance bien petite; il en sortait avec un désespoir immense.

Du reste, et ceux qui ont observé le commencement du cœur humain le comprendront, le lancier, l'officier, le cousin Ernest, le dadais n'avaient laissé aucune ombre dans son esprit. Pas la moindre. Le poète dramatique pourrait en apparence espérer quelques complications de cette révélation faite à brûle-pourpoint au petit-fils par le grand-père. Mais ce que le drame y gagnerait, la vérité le perdrait. Thomas était dans l'âge où, en fait de mal, on ne croit rien; plus tard vient l'âge où l'on croit tout. Les soupçons ne sont autre chose que des rides. La première jeunesse n'en a pas. Ce qui bouleverse Arnolphe, ce qui exaspère Othello, glisse sur une âme de vingt ans. Soupçonner Cosette! il y a une foule de crimes que Thomas eût faits plus aisément.

Il se mit à marcher dans les rues, ressource de tous ceux qui souffrent. Il ne pensa à rien dont il pût se souvenir. A deux heures du matin il rentra chez Courfeyrac et se jeta tout habillé sur son matelas. Il faisait grand soleil lorsqu'il s'endormit de cet affreux sommeil pesant qui laisse aller et venir les idées dans le cerveau. Quand il se réveilla, il vit debout dans la chambre, le

chapeau sur la tête, tout prêts à sortir et très affairés Courfeyrac, Enjolras et Combeferre.

Courfeyrac lui dit :

– Viens-tu à l’enterrement du général Lamarque?

Il lui sembla que Courfeyrac parlait chinois.

Toute la journée il rôda sans savoir où. Il y a des moments où l’on croirait qu’on a une fournaise sous le crâne; Thomas était dans un de ces moments-là. Il n’espérait plus rien, il ne craignait plus rien; il avait fait ce pas depuis la veille. Il attendait le soir avec une impatience fiévreuse; il n’avait plus qu’une idée claire, – c’est qu’à huit heures il verrait Cosette. Ce dernier bonheur était maintenant tout son avenir; après, la nuit. Par moments, tout en marchant sur les boulevards les plus déserts, il lui semblait entendre dans Paris des bruits étranges. Il sortait de sa rêverie et disait : Est-ce qu’on se bat?

A la nuit tombante il était rue Plumet. Quand il approcha de la grille, il oublia tout. Il y avait quarante-huit heures qu’il n’avait vu Cosette, il allait la revoir, toute autre pensée s’effaça et il n’eut plus qu’une joie inouïe et profonde. Ces minutes où l’on vit des siècles ont toujours cela d’admirable qu’au moment où elles passent elles emplissent entièrement le cœur.

Thomas dérangea la grille et se précipita dans le jardin. Cosette n’était pas à la place où elle l’attendait d’ordinaire. Il se sentit un serrement de cœur. Il traversa le fourré et alla au renforcement près du perron. – Elle m’attend là, dit-il. – Cosette n’y était pas. Il leva les yeux, et vit que les volets de la maison étaient fermés. Il fit le tour du jardin, le jardin était désert. Alors il revint à la maison, et, fou d’amour, ivre, épouvanté, exaspéré de

douleur et d’inquiétude, comme un maître qui rentre chez lui à une mauvaise heure, il frappa aux volets. Il frappa, il frappa encore, au risque de voir la fenêtre s’ouvrir et la face sombre du père apparaître et lui demander : Que voulez-vous? Ceci n’était plus rien auprès de ce qu’il entrevoyait. Quand il eut frappé, il éleva la voix et appela Cosette. – Cosette! Cosette! cria-t-il. On ne répondit pas. C’était fini. Personne dans le jardin; personne dans la maison.

Thomas fixa ses yeux égarés et désolés sur cette maison lugubre, aussi noire, aussi morte et plus vide qu’une tombe. Il regarda le banc de pierre où il avait passé tant d’adorables heures près de Cosette. Alors il s’assit sur les marches du perron, le cœur plein de douceur et de résolution, il bénit son amour dans le fond de sa pensée, et il se dit que, puisque Cosette était partie, il n’avait plus qu’à mourir.

Tout à coup il entendit une voix qui semblait venir de la rue et qui criait à travers les arbres :

– Monsieur Thomas!

Il se dressa.

– Hein? dit-il.

– Monsieur Thomas, reprit la voix, vos amis vous attendent à la barricade de la rue Mondétour.

Cette voix ne lui était pas entièrement inconnue. Elle ressemblait à la voix enrouée et rude de Palmyre. Thomas courut à la grille, écarta le barreau mobile, passa sa tête au travers et vit quelqu’un, qui lui parut être un jeune homme, s’enfoncer en courant dans l’obscurité.

M. Mabeuf avait continué de descendre.

Les expériences de M. Mabeuf sur l'indigo n'avaient pas mieux réussi au Jardin des plantes que dans son jardin d'Austerlitz. L'année d'apuvavant il devait les gages de sa gouvernante, maintenant, il devait les termes de son loyer. Le mont-de-piété, au bout des treize mois écoulés, avait vendu les cuivres de sa flore. Quelque chaudronnier en avait fait des casseroles. Ses cuivres disparus, c'est à dire son œuvre évanouie, ne pouvant plus compléter même les exemplaires dépareillés de sa Flore qui lui restaient, il avait cédé à vil prix à un libraire-brocanteur planches et texte, comme défaits. Il ne lui était plus rien resté du travail de toute sa vie. Il se mit à manger l'argent de ces exemplaires. Quand il vit que cette chétive ressource s'épuisait, il renonça à son jardin et le laissa en friche. Apuvavant, il avait renoncé aux deux oeufs et au morceau de bœuf qu'il mangeait de temps en temps. Il dînait avec du pain et des pommes de terre. Il avait vendu ses meubles puis ses herbiers et ses estampes, mais il avait encore ses livres les plus précieux, parmi lesquels plusieurs d'une haute rareté, entr'autres les quadrains historiques de la Bible, édition de 1560, avec figures sur bois attribuées à Bernard Salomon dit le Petit Bernard, la Concordance des Bibles de Pierre de Besse, les Marguerites de la Marguerite de Jean de La Haye avec

dédicace à la reine de Navarre, le livre de la charge et dignité de l'ambassadeur par le sieur de Villiers Hotman, un Florilegium rabbinicum de 1644, un Tibulle de 1567 avec cette splendide inscription : Venetiis, in aedibus Manutianis; enfin un Diogène Laërce, imprimé à Lyon en 1644, et où se trouvaient les fameuses variantes du manuscrit 411, treizième siècle, du Vatican, et celles des deux manuscrits de Venise, 393 et 394, si fructueusement consultés par Henri Estienne, et tous les passages en dialecte dorique qui ne se trouvent que dans le célèbre manuscrit du douzième siècle de la bibliothèque de Naples. M. Mabeuf ne faisait jamais de feu dans sa chambre et se couchait avec le jour pour ne pas brûler de chandelle. Il semblait qu'il n'eût plus de voisins, on l'évitait quand il sortait, il s'en apercevait. La misère d'un enfant intéresse une mère, la misère d'un jeune homme intéresse une jeune fille, la misère d'un vieillard n'intéresse personne. C'est de toutes les détresses la plus froide. Cependant le Père Mabeuf n'avait pas entièrement perdu sa sérénité d'enfant. Sa prunelle prenait quelque vivacité lorsqu'elle se fixait sur ses livres, et il souriait lorsqu'il considérait le Diogène Laërce qui était un exemplaire unique. Sa bibliothèque était le seul meuble qu'il eût conservé en dehors de l'indispensable.

Un jour sa vieille servante lui dit :

– Je n'ai pas de quoi acheter le dîner.

Ce qu'elle appelait le dîner, c'était un pain et quatre ou cinq pommes de terre.

– A crédit, fit M. Mabeuf?

– On me refuse.

M. Mabeuf ouvrit sa bibliothèque, regarda longtemps tous ses livres l'un après l'autre comme un père

regarderait ses enfants, puis en prit un vivement, le mit sous son bras, et sortit. Il rentra deux heures après, posa six francs sur la table et dit :

– Vous ferez à dîner.

A partir de ce moment, °s'abaissa° sur le candide visage du vieillard un voile sombre qui ne se releva plus.

Le lendemain, le surlendemain, tous les jours, il fallut recommencer. M. Mabeuf sortait avec un livre et rentrait avec une pièce d'argent. Comme les libraires brocanteurs le voyaient forcé de vendre, ils lui rachetaient vingt sous ce qu'il avait payé vingt francs. Volume à volume, toute la bibliothèque y passait. Il disait par moments : J'ai pourtant quatre-vingts ans, comme s'il avait je ne sais quelle arrière-espérance d'arriver à la fin de ses jours avant d'arriver à la fin de ses livres. Sa tristesse croissait. Une fois pourtant il eut une joie. Il sortit avec un Robert Estienne qu'il vendit vingt-cinq sous quai Malaquais et revint avec un Alde qu'il avait acheté quarante sous rue des Grès. – Je dois cinq sous, dit-il tout rayonnant à sa vieille servante. Ce jour-là il ne dîna point.

Il était de la société d'Horticulture. On y savait son dénuement. Quelqu'un de cette société le vint voir, lui promit de parler de lui au ministre de l'intérieur, et le fit. – Mais comment donc, s'écria le ministre! Je crois bien! Un vieux savant! un botaniste! Il faut faire quelque chose pour lui! – Le lendemain M. Mabeuf reçut une invitation à dîner chez le ministre. Il montra en tremblant de joie la lettre décachetée à sa gouvernante. – Nous sommes sauvés, dit-il! je verrai M. le ministre. Au jour fixé, il alla chez le ministre. Il s'aperçut que sa cravate chiffonnée, son grand vieil habit carré et ses souliers cirés à l'œuf

étonnaient les huissiers. Personne ne lui parla, pas même le ministre. Vers dix heures du soir, comme il attendait toujours une parole, il entendit le ministre qui demandait : Quel est donc ce vieux monsieur? Il s'en retourna chez lui à pied, à minuit, par une pluie battante. Il avait vendu un Elzévir pour payer un fiacre en allant.

Tous les soirs avant de se coucher il avait pris l'habitude de lire quelques pages de son Diogène Laërce. Il savait assez de grec pour jouir des particularités du texte qu'il possédait. Il n'avait plus maintenant d'autre joie. Quelques semaines s'écoulèrent. Tout à coup la vieille gouvernante tomba malade. Il est une chose plus triste que de n'avoir pas de quoi acheter du pain chez le boulanger, c'est de n'avoir pas de quoi acheter des drogues chez l'apothicaire. M. Mabeuf ouvrit sa bibliothèque, il n'y avait plus rien. Le dernier volume était parti. Il ne lui restait que le Diogène Laërce.

Il mit l'exemplaire unique sous son bras et sortit, c'était le 4 juin 1832; il alla porte Saint-Jacques chez le successeur de Rognol, et revint avec cent francs. Il posa la pile de pièces de cinq francs sur la table de nuit de la vieille servante et rentra dans sa chambre sans dire une parole.

Le lendemain, il s'assit sur la borne renversée dans son jardin, et par-dessus la haie on put le voir toute la matinée immobile, le front baissé, l'œil vaguement fixé sur ses plates-bandes flétries. Dans l'après-midi, des bruits extraordinaires éclatèrent dans Paris. Cela ressemblait à des coups de fusil et aux clameurs d'une multitude. Le père Mabeuf leva la tête. Il aperçut un jardinier qui passait, et demanda :

– Qu'est-ce que c'est?

Le jardinier répondit, sa bêche sur le dos et l'air paisible :

- Ce sont des émeutes.
- Comment! des émeutes?
- Oui. On se bat.
- Pourquoi se bat-on?
- Ah dame! fit le jardinier.
- De quel côté, reprit M. Mabeuf?
- Du côté de S^t Méry.

Le père Mabeuf rentra chez lui, prit son chapeau, chercha machinalement un livre pour le mettre sous son bras, n'en trouva point, et s'en alla d'un air égaré.

[L'intercalation presque immédiate qui fait la matière du chapitre IV, 10, 1 est donnée en « consultation ».

Les faits qui vont être racontés appartiennent à cette réalité dramatique et vivante que l'histoire néglige souvent, faute de temps et d'espace. Les petits détails sont, pour ainsi parler, le feuillage des grands événements et se perdent dans les lointains de l'histoire. Cette époque si curieuse et si terrible de l'histoire contemporaine de Paris qui remonte à une quinzaine d'années et qu'on a appelée l'époque des émeutes abonde en détails de ce genre. Les historiens ont dû abrégé ceux-ci ou omettre ceux-là, nous venons de dire pourquoi; les instructions judiciaires elles-mêmes n'ont pas tout révélé, ni peut-être tout approfondi, par des raisons qu'il est aisé d'entrevoir. Nous allons donc mettre en lumière, parmi les particularités connues et publiées, des choses qu'on n'a point vues, des faits sur lesquels a passé l'oubli des uns, la mort des autres. La plupart des acteurs de ces tragiques scènes ont disparu; dès le lendemain, ils se taisaient; mais ce que nous raconterons, nous pourrions presque dire : Nous l'avons vu. Pars fuy. Nous changerons quelques noms, car l'histoire raconte et ne dénonce pas, mais nous peindrons des choses vraies. Dans les conditions du livre tout social que nous écrivons, nous ne montrerons qu'un

côté et qu'un épisode des journées des 5 et 6 juin 1832; mais nous ferons en sorte que le lecteur entrevoie la figure réelle de cette effrayante émeute, sous le sombre voile que nous allons soulever.

Comme nous l'avons dit plus haut, Paris à cette époque était depuis longtemps prêt pour un événement. La grande ville ressemble à une pièce de canon; quand elle est chargée, il suffit d'une étincelle qui tombe, le coup part. En juin 1832, l'étincelle fut la mort du général Lamarque.

Lamarque était un homme de renommée et d'action. Il avait eu successivement, sous l'empire et sous la restauration, les deux bravoures nécessaires aux deux époques, la bravoure des champs de bataille et la bravoure de la tribune. Il était éloquent comme il avait été vaillant; on sentait une épée dans sa parole. Il siégeait entre la gauche et l'extrême gauche, aimé des républicains parce qu'il acceptait les chances de l'avenir, aimé du peuple parce qu'il avait bien servi l'Empereur. Il était, avec le comte Gérard, un des maréchaux in petto de Napoléon. Les traités de 1815 le soulevaient jusque dans les entrailles. Il haïssait Wellington d'une haine directe qui plaisait à la multitude. Il était de ces hautes figures qui, après dix-sept ans, à peine attentives aux événements intermédiaires, avaient majestueusement gardé la tristesse de Waterloo. Le jour de sa mort, dans son agonie, il avait serré sur sa poitrine une épée que lui avaient décernée les officiers des Cent-Jours. Napoléon était mort en prononçant le mot armée, Lamarque en prononçant le mot patrie.

Sa mort, prévue, était redoutée du peuple comme une perte et du gouvernement comme une occasion. Cette

mort fut un deuil. Comme tout ce qui est amer, un deuil peut se tourner en révolte. C'est ce qui arriva.

La veille et le matin du 5 juin, jour fixé pour l'enterrement, le faubourg S^t Antoine, que le convoi devait venir toucher, présentait un aspect redoutable. Tout y entraînait en rumeurs. On s'y armait comme on pouvait. Des menuisiers emportaient le valet de leur établi «pour enfoncer les portes». Un d'eux s'était fait un poignard d'un crochet de chaussonnier en cassant le crochet et en aiguisant le tronçon. Un autre, dans la fièvre «d'attaquer», couchait depuis trois jours tout habillé. Un charpentier °nommé Lombier° [*une ligne barrée; on discerne : « allant à un chantier chercher »*] rencontrait un camarade qui lui demandait : Où vas-tu? – Eh bien! je n'ai pas d'armes. – Et puis? – Je vais à mon chantier chercher mon compas. – Pour quoi faire? – Je ne sais pas, disait Lombier. Un nommé Jacqueline, homme d'expédition, abordait les ouvriers quelconques qui passaient : – Viens, toi! – Il payait dix sous de vin, et disait : – As-tu de l'ouvrage? – Non. – Va chez Filspierre entre la barrière Montreuil et la barrière Charonne, tu trouveras de l'ouvrage. – On trouvait chez Filspierre des cartouches et des armes. Certains chefs connus faisaient la poste, c'est-à-dire couraient chez l'un et chez l'autre pour rassembler leur monde. Chez Barthélemy, près la barrière du Trône, chez Capel, au Petit Chapeau, les buveurs s'accostaient d'un air grave. On les entendait se dire : – Où as-tu ton pistolet? – Sous ma blouse. Et toi? – Sous ma chemise. Rue Traversière, devant l'atelier Roland, et cour de la Maison-Brûlée, devant l'atelier de l'outilleur Bernier, des groupes chuchotaient. On y remarquait, comme le plus ardent, un certain Mavot qui ne faisait jamais plus d'une

semaine dans un atelier, « les maîtres le renvoyant parce qu'il fallait tous les jours se disputer avec lui ». Mavot fut tué le lendemain dans la barricade de la rue Ménéilmontant. Pretot, qui devait mourir aussi dans la lutte, secondait Mavot, et répondait à cette question : quel est ton but? – l'insurrection. Des ouvriers rassemblés au coin de la rue de Bercy attendaient un nommé Lemarin, agent révolutionnaire pour le faubourg S^t-Marceau. Des mots d'ordre s'échangeaient presque publiquement.

Le 5 juin donc, par une journée mêlée de pluie et de soleil, le convoi du général Lamarque traversa Paris avec la pompe militaire officielle, un peu accrue par les précautions. Deux bataillons, tambours drapés, fusils renversés, dix mille gardes nationaux, le sabre au côté, les batteries de l'artillerie de la garde nationale, °escortaient° le cercueil. Le corbillard était traîné par les jeunes gens des écoles. Puis venait une foule immense, étrange, affligée, les sections des Amis du Peuple, l'école de droit, l'école de médecine, les réfugiés de toutes les nations portant drapeaux espagnols, italiens, allemands, polonais, drapeaux tricolores horizontaux, toutes les bannières possibles, des enfants agitant des branches d'arbres, des tailleurs de pierre et des charpentiers qui faisaient grève en ce moment-là même, des imprimeurs reconnaissables à leurs bonnets de papier, marchant deux par deux, trois par trois, poussant des cris, agitant presque tous des bâtons, quelques-uns des sabres, sans ordre et pourtant avec une seule âme, tantôt une cohue, tantôt une colonne. Des pelotons se choisissaient des chefs, un homme, armé d'une paire de pistolets parfaitement visible, semblait en passer d'autres en revue dont les files s'écartaient devant lui. Sur les contre'allées des boulevards, dans les

branches des arbres, aux balcons, aux fenêtres, sur les toits, une foule effarée regardait cette foule armée qui passait.

Le gouvernement, de son côté, observait, ayant sous la main, place Louis XV, quatre escadrons de carabiniers, dans le pays latin et au jardin des plantes la garde municipale, à la Halle-aux-Vins un escadron de dragons, à la Grève une moitié du 12^e léger, l'autre moitié à la Bastille, le 6^e dragons aux Célestins, de l'artillerie plein la cour du Louvre. Le reste des troupes consignées dans les casernes, sans compter les régiments des environs de Paris. Le pouvoir inquiet tenait suspendus sur °la multitude menaçante° vingt-quatre mille soldats dans la ville et trente mille dans la banlieue.

Le cortège chemina, avec une lenteur fébrile, de la maison mortuaire par les boulevards jusqu'à la Bastille. Plusieurs incidents, le cercueil promené autour de la colonne Vendôme, des pierres jetées au duc de Fitz-James aperçu à un balcon le chapeau sur la tête, le coq gaulois arraché d'un drapeau populaire et traîné dans la boue, un sergent de ville blessé à la porte S^t Martin, un officier du 12^e léger disant tout haut : Je suis républicain, l'école polytechnique survenant après sa consigne forcée, les cris : vive l'école polytechnique! vive la république! marquèrent le trajet du convoi. A la Bastille, les longues files de curieux formidables qui descendaient du faubourg S^t Antoine firent leur jonction avec le cortège et un certain bouillonnement terrible commença à soulever la foule.

Le corbillard dépassa la Bastille, suivit le canal, passa le petit pont et atteignit l'esplanade du pont d'Austerlitz. Là il s'arrêta. L'énorme cohue fit silence.

Lafayette parla et dit adieu à Lamarque. Ce fut un moment touchant et auguste, toutes les têtes se découvrirent, tous les cœurs battaient. Tout à coup un homme à cheval, vêtu de noir, parut au milieu de la foule avec un drapeau rouge, d'autres disent avec une pique surmontée d'un bonnet rouge. C'était le spectre de 93 apparaissant à Lafayette. Lafayette détourna la tête. Exelmans quitta le cortège.

Ce drapeau rouge souleva un orage et y disparut. Une de ces °clameurs° qui ressemblent à des houles remua la multitude. Deux cris prodigieux s'élevèrent : – Lamarque au Panthéon! – Lafayette à l'Hôtel-de-Ville! – Des jeunes gens s'attelèrent aux acclamations de la foule et se mirent à traîner Lamarque dans le corbillard par le pont d'Austerlitz et Lafayette dans un fiacre par le quai Morland.

Cependant sur la rive gauche la garde municipale s'ébranlait et venait barrer le pont, sur la rive droite les dragons sortaient des Célestins et se déployaient au bord du quai Morland. Le peuple qui traînait Lafayette [les] aperçut subitement et cria : les dragons! les dragons! Les dragons s'avançaient au pas, d'un seul mouvement [?], tranquilles, sabres aux fourreaux, fusils aux porte-crosse, pistolets dans les fontes, avec °un air° d'attente sombre sur le visage.

A deux cents pas du petit pont, ils s'arrêtèrent. Le fiacre où était Lafayette avança jusqu'à eux, ils ouvrirent les rangs, le laissèrent passer et se refermèrent sur lui. En ce moment les dragons et la foule se touchaient. Les femmes s'enfuyaient avec terreur.

Que se passa-t-il dans cette minute fatale? personne ne saurait le dire. C'est le moment ténébreux où deux

nuées se mêlent. Les uns racontent qu'une fanfare sonnante la charge fut entendue du côté de l'Arsenal, les autres qu'un coup de poignard fut donné par un enfant à un dragon. Le fait est que trois coups de feu éclatèrent tout à coup, le premier tua le commandant Cholet, le second tua une femme qui fermait sa fenêtre rue Contrescarpe, le troisième brûla l'épaulette d'un officier, et tout à coup on vit un escadron de dragons qui était resté dans la caserne déboucher du côté opposé par le boulevard Bourdon, et balayer tout devant lui.

Alors tout est dit, la tempête se déchaîne, les pierres pleuvent, la fusillade éclate, ++, on arrache des pieux, on tire des coups de pistolet, une barricade s'ébauche, les jeunes gens refoulés passent le pont d'Austerlitz avec le corbillard au pas de course, et chargent la garde municipale, les carabiniers accourent, la foule se disperse dans tous les sens, on crie, on court, on fuit, on résiste. La colère emporte l'émeute comme le vent emporte le feu.

Rien n'est plus extraordinaire que le premier fourmillement d'une émeute. Tout éclate partout à la fois. Était-ce prévu? oui. Était-ce préparé? non. D'où cela sort-il? des pavés. D'où cela tombe-t-il? des nuées. Ici l'insurrection a le caractère d'un complot, là d'une improvisation. Début plein d'épouvante où se mêle une sorte de gaîté formidable.

Un quart d'heure n'était pas écoulé, voici ce qui se passait presque en même temps sur vingt points de Paris différents.

Rue S^{te} Croix de la Bretonnerie une vingtaine de jeunes gens, à barbes et cheveux longs, entraient dans un estaminet et en ressortaient un moment après portant un drapeau tricolore horizontal couvert d'un crêpe et ayant à

leur tête trois hommes armés, l'un d'un sabre, l'autre d'un fusil, le troisième d'une pique.

Rue des Coquilles, à quelques pas du 12^e léger bivouaquant sur la place de Grève, un gros homme bien vêtu, d'à peu près cinq pieds deux pouces, qui avait du ventre, la voix sonore, le crâne chauve, le front élevé, la barbe noire et une de ces moustaches rudes qui ne peuvent se rabattre, distribuait publiquement des cartouches aux passants.

Rue + des hommes aux bras nus promenaient un drapeau noir où on lisait ces mots en lettres blanches : République ou la mort. Rue des Jeûneurs, rue du Cadran, rue Montorgueil, rue Mandar, apparaissaient des groupes avec des drapeaux où on distinguait des lettres d'or, le mot section avec un numéro. Un de ces drapeaux était rouge et bleu avec un imperceptible bord blanc.

On pillait dans la même minute trois boutiques d'armuriers, la première rue Beaubourg, la deuxième rue Michel-le-Comte, l'autre, rue du Temple. En quelques minutes les mille mains de la foule saisissaient et emportaient deux cent trente fusils, presque tous à deux coups, soixante-quatre sabres, quatre-vingt-trois pistolets. Afin d'armer plus de monde, l'un prenait le fusil, l'autre la bayonnette.

Un rassemblement enfonçait une boutique de curiosités rue du Temple et y prenait des yatagans et des armes turques.

Le cadavre d'un maçon tué d'un coup de fusil gisait rue de la Perle.

Et puis, rive gauche, rive droite, dans le pays latin, dans le quartier des halles, des hommes haletants, ouvriers, étudiants, sectionnaires, lisaient des

proclamations, brisaient les réverbères, dételèrent les voitures, dépavaient les rues, enfonçaient les portes des maisons, déracinaient des arbres, fouillaient les caves, roulaient des tonneaux, entassaient pavés, moëllons, meubles, planches, faisaient des barricades.

On forçait les bourgeois d'y aider. On entra chez les femmes, on leur faisait donner le sabre et le fusil des maris et l'on écrivait avec du blanc d'Espagne sur la porte : les armes sont livrées. Quelques-uns signaient «de leurs noms» des reçus du fusil et du sabre, et disaient : envoyez-les chercher demain à la mairie. On désarmait dans les rues les sentinelles isolées, les garde-nationaux allant à leur municipalité. On arrachait les épaulettes aux officiers. Rue du Cimetière S^t Nicolas, un officier de la garde nationale, poursuivi par une troupe armée de bâtons et de fleurets, se réfugia à grand'peine dans une maison d'où il ne put sortir qu'à la nuit, et déguisé.

Tout ce que nous racontons ici lentement et successivement se faisait à la fois sur tous les points de la ville au milieu d'un immense tumulte, comme une foule d'éclairs dans un seul roulement de tonnerre.

En moins d'une heure vingt-sept barricades sortirent de terre dans le seul quartier des halles. Au milieu °était° cette fameuse maison n^o 50 [*en surcharge sur un autre chiffre*] qui fut la citadelle de Jeanne et de ses cent six compagnons et qui flanquée à droite par une émeute [?] à S^t Mery et à gauche par une barricade à la rue Maubuée, commandait trois rues, la rue des Arcis, la rue S^t Martin, et la rue Aubry-le-Boucher qu'elle prenait de front. Deux barricades en équerre s'appuyaient l'une + + + de la rue Montorgueil sur la Grande Truanderie, l'autre de la rue Geoffroy-Langevin sur la rue S^{te} Avoye. Sans compter

d'innombrables barricades dans vingt autres quartiers de Paris, au Marais, à la Montagne S^{te} Geneviève : une, rue Ménilmontant où l'on voyait une porte-cochère arrachée de ses gonds; une autre près du petit pont de l'Hôtel-Dieu à trois cents pas de la préfecture de police.

A la barricade de la rue des Ménétriers un homme bien mis distribuait de l'argent aux travailleurs. A la barricade de la rue Greneta un cavalier parut et remit à celui qui paraissait le chef de la barricade un rouleau qui avait l'air d'un rouleau d'argent. – Voilà, dit-il, pour payer les dépenses, le vin, et cætera. Un jeune homme blond sans cravate, allait d'une barricade à l'autre portant des mots d'ordre. Un autre le sabre nu, un bonnet de police bleu sur la tête, posait des sentinelles. Dans l'intérieur des barricades, les cabarets et les loges de portiers étaient convertis en corps de garde. Du reste l'émeute se comportait selon la plus savante tactique militaire. Les rues étroites, °inégaies, sinueuses°, étaient admirablement choisies; le dédale des halles en particulier. La société des amis du peuple avait, disait-on, pris la direction de l'insurrection dans le quartier S^t Avoye. Un homme tué rue du Ponceau qu'on fouilla avait sur lui un plan de Paris.

Ce qui avait réellement pris la direction de l'émeute, c'était une sorte d'impétuosité inconnue qui était dans l'air. L'insurrection, brusquement, avait bâti les barricades d'une main et de l'autre saisi les postes de la garnison. En moins de trois heures, comme une traînée de poudre qui s'allume, les insurgés avaient envahi et pris, sur la rive droite, l'Arsenal, la mairie de la place Royale, tout le Marais, la fabrique d'armes Popincourt, la Galiote, le Château-d'Eau, les rues près les halles, sur la rive

gauche, la caserne des Vétérans, S^{te} Pélagie, la place Maubert, la poudrière des Deux-Moulins, toutes les barrières. A six heures du soir ils étaient maîtres de la Bastille, de la Lingerie, des Blancs Manteaux; leurs éclaireurs touchaient la place des Victoires, et menaçaient la Banque, la caserne des Petits-Pères, l'Hôtel des postes. La moitié de Paris était à l'émeute.

Sur tous les points la lutte était formidablement engagée, et grâce aux désarmements, aux visites domiciliaires, aux pillages d'armuriers, partout le combat commencé à coups de pierres continuait à coups de fusil.

Cependant le rappel battait, les gardes nationaux s'habillaient et s'armaient en hâte, les légions sortaient des mairies, les régiments sortaient des casernes. Vis à vis le passage de l'Ancre un tambour recevait un coup de poignard. Un autre, rue du Cygne, était assailli par une trentaine de jeunes gens qui lui crevaient sa caisse et lui prenaient son sabre. Un autre était tué rue Grenier S^t Lazare. Rue Michel-le-Comte, trois officiers tombaient morts l'un après l'autre. Plusieurs gardes municipaux, blessés rue des Lombards, rétrogradaient. L'émeute s'était fait du centre de Paris une sorte de citadelle crénelée, inextricable, obscure, tortueuse, formidable. Dans quelques régiments de ligne, les soldats étaient incertains, ce qui ajoutait à l'obscurité effrayante de la crise. Ils se rappelaient l'ovation populaire qui avait accueilli en 1830 la neutralité du 53^e de ligne. Deux vaillants hommes, le maréchal de Lobau et le général Bugeaud, commandaient, Bugeaud sous Lobau. D'énormes patrouilles composées d'un bataillon de la ligne enfermés dans des compagnies entières de garde nationale allaient reconnaître les rues insurgées. De leur

côté, les insurgés posaient des vedettes au coin des rues et envoyaient audacieusement des patrouilles hors des barricades. On s'observait des deux parts. Le gouvernement, avec une armée dans la main, hésitait; l'insurrection barricadée, fortifiée, + , armée, attendait. Le ministre de la guerre d'alors, le maréchal Soult, qui avait vu Austerlitz, regardait cela d'un air sombre.

Les gardes nationales de la banlieue accouraient en hâte et en désordre. Un bataillon du 12^e léger venait au pas de course de S^t Denis; le 14^e de ligne arrivait de Courbevoie; les batteries de l'école militaire avaient pris position au Carrousel; des canons descendaient de Vincennes.

La solitude se faisait aux Tuileries. Le roi était plein de sérénité.

Depuis deux ans, nous l'avons dit, Paris avait vu plus d'une insurrection [*en correction cursive à « émeute »*]. Rien n'est d'ordinaire plus étrangement calme que la physionomie de Paris pendant une émeute. Paris s'accoutume très vite à tout, – ce n'est qu'une émeute, – et il a tant d'affaires qu'il ne se dérange pas pour si peu. Il faut ces villes colossales pour donner de tels spectacles. Il faut ces enceintes immenses pour pouvoir contenir en même temps la guerre civile et la plus profonde tranquillité. D'habitude, quand l'insurrection commence, quand on entend le tambour, le rappel, la générale, le perruquier [?] du coin se borne à dire :

– Il paraît qu'il y a du grabuge rue S^t Martin.

Ou :

– Faubourg S^t Antoine.

Souvent il ajoute avec insouciance :

– Quelque part par là.

Plus tard, quand on distingue le vacarme déchirant et lugubre de la mousqueterie et des feux de peloton, le perruquier dit :

– Ça chauffe donc! Tiens, ça chauffe!

Un moment après, si l'émeute approche et gagne, il ferme précipitamment sa boutique et endosse rapidement son uniforme, c'est à dire, met ses marchandises en sûreté et risque sa personne.

On se fusille dans un carrefour, dans un passage, dans un cul-de-sac, on prend, perd et reprend des barricades; le sang coule, la mitraille crible les façades des maisons, les balles tuent les gens dans leur alcôve, les cadavres encombrant le pavé. A quelques rues de là, on entend le choc des billes de billard dans les cafés.

On va, on vient, les fiacres cheminent, les passants vont dîner en ville quelquefois dans la rue même où l'on se bat. En 1831 une fusillade s'interrompt pour laisser passer une noce.

A l'émeute du 12 mai 1839, rue Saint-Martin, un petit vieux homme infirme, traînant une charrette à bras surmontée d'un chiffon tricolore dans laquelle il y avait des carafes emplies d'un liquide quelconque, allait et venait paisiblement de la barricade à la troupe et de la troupe à la barricade, offrant impartialement – des verres de coco – tantôt à l'émeute, tantôt au gouvernement.

Rien n'est plus particulier; et c'est là le caractère propre des émeutes de Paris qui ne se retrouve dans aucune autre ville. Il faut pour cela deux choses, la grandeur de Paris, et sa gaîté. Il faut la ville de Voltaire et de Napoléon.

Cette fois cependant, dans l'émeute du 5 juin 1832, la grande ville sentit quelque chose qui était peut-être

plus fort qu'elle. Elle eut peur. Elle devint anxieuse tout de suite. On vit partout, dans les quartiers les plus lointains et les moins exposés, les portes et les fenêtres fermées en plein jour. Les courageux s'armèrent, les poltrons se cachèrent. Le passant insouciant et affairé disparut. Des détails circulaient, grossis, souvent inventés, et mêlés à des nouvelles fatales. – Qu'ils étaient maîtres de l'Hôtel-de-Ville; – que, rien qu'au cloître de S^t Méry, ils étaient six cents, retranchés et crénelés dans l'église; – que °la ligne° n'était pas sûre; – qu'Armand Carrel avait été voir le maréchal Clauzel et que le maréchal avait dit : Ayez d'abord un régiment; – que Lafayette était malade, mais qu'il leur avait dit pourtant : Je suis à vous. Je vous suivrai partout où il y aura place pour une chaise. – qu'il fallait se tenir sur ses gardes; qu'à la nuit il y aurait des gens qui pilleraient les maisons isolées dans les coins déserts de Paris; – qu'une batterie avait été établie rue Aubry-le-Boucher; – que Lobau et Bugeaud se concertaient, et qu'à minuit, ou au point du jour au plus tard, quatre colonnes marcheraient à la fois sur le centre de l'émeute, la première venant de la Bastille, la deuxième de la porte Saint-Martin, la troisième de la Grève, la quatrième des Halles; – qu'on ne savait ce qui arriverait, mais qu'à coup sûr cette fois, c'était grave. – On se préoccupait des hésitations du maréchal Soult. – Pourquoi n'attaquait-il pas tout de suite? – Il est certain qu'il était profondément absorbé. Le vieux lion semblait flairer dans cette ombre un monstre inconnu.

Le soir vint, les théâtres n'ouvrirent pas; on se barricadait dans les maisons, ou bien des groupes inquiets causaient sur le pas des portes de cette voix dont on parle

dans la chambre d'un mourant. Les femmes et les mères s'inquiétaient, on n'entendait que ceci : Ah mon Dieu! il n'est pas rentré! Les rues étaient vides. Il y avait à peine au loin quelques rares roulements de voitures, on écoutait, sur le pas des portes, les rumeurs, les cris, les tumultes, les bruits sourds et indistincts, des choses dont on disait : c'est la cavalerie, ou : ce sont des caissons qui galopent, les clairons, les tambours, la fusillade, et surtout cet effrayant tocsin de S^t Méry. On attendait le premier coup de canon. Des hommes armés surgissaient au coin des rues et disparaissaient en criant : rentrez chez vous! et l'on se hâtait de verrouiller les portes. On disait : Comment cela finira-t-il? De moment en moment, à mesure que la nuit tombait, Paris semblait se colorer plus lugubrement du flamboiement sinistre de l'émeute.

Dans la matinée de ce même jour, à l'instant où l'insurrection, surgissant du choc du peuple et de la troupe devant l'Arsenal, détermina un mouvement d'avant en arrière dans l'immense multitude qui suivait le corbillard et qui, de toute la longueur des boulevards, pesait, pour ainsi dire, sur la tête du convoi, ce fut un effrayant reflux. La cohue s'ébranla, les rangs se rompirent, tous coururent, partirent, s'échappèrent, les uns avec les cris de l'attaque, les autres avec la pâleur de la fuite. Le grand fleuve qui couvrait les boulevards se divisa en un clin d'œil, déborda à droite et à gauche et se répandit en torrents dans deux cents rues avec le ruissellement d'une écluse lâchée. En ce moment un enfant déguenillé qui descendait par la rue Mesnilmontant, tenant à la main une branche de faux-ébénier en fleurs qu'il venait de cueillir sur les hauteurs de Belleville, aperçut dans la devanture de boutique d'une vieille marchande de bric-à-brac un vieux pistolet d'arçon. Il jeta sa branche fleurie sur le pavé, et cria :

– Mère chose, je vous emprunte votre machin.

Et il se sauva avec le pistolet.

Deux minutes après, un flot de bourgeois épouvantés qui s'enfuyait par la rue Amelot, rencontra l'enfant qui brandissait son pistolet et qui chantait :

La nuit on ne voit rien,

Le jour on voit très bien,

D'un écrit apocryphe
Le bourgeois s'ébouriffe,
Pratiquez la vertu,
Tutu chapeau pointu!

C'était le petit Chavroche qui s'en allait en guerre.

Sur le boulevard il s'aperçut que le pistolet n'avait pas de chien.

Il gagna la rue S^t Antoine, se donna rue du Roi-de-Sicile l'immense volupté de déchirer les affiches de spectacles et se dirigea vers l'Orme S^t Gervais.

Le digne perruquier qui avait chassé les deux mioches auxquels Chavroche avait offert l'hospitalité de l'éléphant, était en ce moment dans sa boutique occupé à raser un vieux soldat légionnaire qui avait servi sous l'empire. °On causait°. Le perruquier avait naturellement parlé au vétéran du général Lamarque, et de Lamarque on était venu à l'empereur. L'enthousiasme ++.

L'empereur, disait le perruquier, n'a été blessé qu'une fois, n'est-ce pas, monsieur le vétéran?

Le vieux soldat répondit avec l'accent laconique des grognards :

– Au talon. A Ratisbonne. Je ne l'ai jamais vu si bien mis que ce jour-là. Il était propre comme un sou.

– Et vous, monsieur le vétéran, vous avez dû être souvent blessé?

– Moi, dit le soldat? ah! pas grand'chose. J'ai reçu à Marengo deux coups de sabre sur la nuque, une balle dans le bras droit à Austerlitz, une autre dans la hanche gauche à Iéna, un coup de bayonnette –là-, à Friedland, à la Moskowa un éclat d'obus n'importe où, à Lutzen un éclat d'obus qui m'a écrasé un doigt... – Ah! et puis à Waterloo un biscayen dans la cuisse. Voilà tout.

– Comme c'est beau, s'écria le perruquier avec un accent pindarique, de mourir sur le champ de bataille! Moi, parole d'honneur, plutôt que de crever sur le grabat, de maladie, lentement, un peu tous les jours, avec les drogues, les cataplasmes et le médecin, j'aimerais mieux recevoir dans le ventre un boulet de canon!

– Vous n'êtes pas dégoûté, fit le soldat.

Il achevait à peine qu'un effroyable fracas ébranla la boutique. Une vitre de la devanture venait de s'étoiler brusquement et de tomber à grand bruit sur le pavé.

Le perruquier devint blême.

– Ah Dieu! cria-t-il, en voilà est un!

– Quoi?

– Un boulet de canon.

– Le voici, dit le soldat en éclatant de rire.

Et il ramassa quelque chose qui roulait à terre. C'était un caillou.

Le perruquier courut à sa vitre brisée et vit le petit Chavroche qui se sauvait à toutes jambes vers le marché S^t Jean. Chavroche en passant devant la boutique du perruquier n'avait pu résister au désir de lui dire bonjour, et lui avait jeté une pierre dans ses carreaux.

– Voyez-vous, hurla le perruquier exaspéré! Cela fait le mal pour le mal. Qu'est-ce qu'on lui a fait à ce gamin-là?

Cependant Chavroche, au marché S^t Jean, venait – d'opérer sa jonction – avec une bande conduite par Courfeyrac, Enjolras et Combeferre. Ils étaient déjà armés, peut-être sans qu'ils sussent eux-mêmes comment. Combeferre avait un fusil de chasse, Enjolras un fusil de garde national portant un numéro de légion, Courfeyrac brandissait une canne à épée dégainée. Ils arrivaient du

quai Morland, sans cravates, sans chapeaux, essoufflés, l'éclair dans les yeux. Chavroche les aborda avec calme.

– Où allons-nous?

– Viens, dit Courfeyrac.

Un groupe tumultueux les suivait, étudiants, artistes, ouvriers, gens du port, armés de bâtons et de bayonnettes, quelques-uns avec des pistolets entrés dans leurs pantalons. Un vieillard, pensif et pâle, et qui paraissait très vieux, marchait dans cette bande. Chavroche l'aperçut :

– Kekseksa (qu'est-ce que c'est que ça?) dit-il à Courfeyrac.

– C'est un vieux.

C'était M. Mabeuf.

Voici ce qui s'était passé :

Courfeyrac et ses amis étaient sur le boulevard Bourdon près des greniers d'abondance au moment où les dragons avaient chargé. Courfeyrac, Enjolras et Combeferre étaient de ceux qui avaient pris par la rue Bassompierre en criant : Aux barricades! Rue Lesdiguières ils avaient rencontré un vieillard qui cheminait. Ce qui avait appelé leur attention, c'est qu'il marchait en zigzag comme s'il était ivre. Courfeyrac avait reconnu le père Mabeuf. Il le connaissait pour avoir plusieurs fois accompagné Thomas jusqu'à sa porte. Sachant les habitudes paisibles et plus que timides du vieux marguillier bouquiniste, et stupéfait de le voir au milieu de ce tumulte, il l'avait abordé, et l'émeutier de vingt-cinq ans et l'octogénaire à la tête branlante avaient échangé ce singulier dialogue :

– Monsieur Mabeuf, rentrez chez vous.

– Pourquoi?

– Il va y avoir du grabuge.

– C'est bon.

– Des coups de sabre, des coups de fusil, monsieur Mabeuf, des coups de canon.

– C'est bon. Où allez-vous, vous autres?

– Nous allons flanquer le gouvernement par terre.

– Je vous suis.

Et il s'était mis à le suivre en effet. Depuis ce moment-là, il n'avait pas prononcé une parole. Son pas était devenu ferme tout à coup, des ouvriers lui avaient offert le bras, il avait refusé d'un signe de tête. Il s'avancait presque au premier rang de la colonne, sans avoir l'air de rien voir ni de rien entendre autour de lui, ayant je ne sais quelle figure de fantôme et tout à la fois le mouvement d'un homme qui marche et le visage d'un homme qui dort. On lui parlait, il ne répondait pas.

Le petit Chavroche avait pris la tête de la colonne avec ce chant à tue-tête qui faisait de lui une espèce de clairon.

Ils se dirigeaient vers S^t Méry où l'on commençait à entendre des bruits effrayants.

La bande grossissait à chaque instant. Vers la rue des Billettes, un homme de haute taille, dont Courfeyrac, Enjolras et Combeferre remarquèrent la mine rude et hardie, mais qu'aucun d'eux ne connaissait, se joignit à eux. Chavroche occupé de chanter, de siffler, de bourdonner et d'aller en avant, ne fit pas attention à cet homme.

Il se trouva qu'ils passèrent rue de la Verrerie devant la porte de Courfeyrac.

– Cela se trouve bien, dit Courfeyrac, j'ai oublié ma bourse, et j'ai perdu mon chapeau.

Il quitta la troupe et monta chez lui quatre à quatre. Il prit un vieux chapeau et sa bourse. Il prit aussi un assez grand coffre carré de la dimension d'une grosse valise qui était caché dans son linge sale. Comme il redescendait en courant, la portière l'appela :

- Monsieur de Courfeyrac!
- Pas de de! Qu'est-ce?
- Il y a là quelqu'un qui veut vous parler.
- Qui ça?
- Je ne sais pas.
- Où ça?
- Dans ma loge.
- Au diable, fit Courfeyrac!
- Mais ça attend depuis plus d'une heure que vous rentriez, reprit la portière!

En même temps, une espèce de jeune ouvrier, maigre, °blême°, petit, vêtu d'une blouse trouée et d'un pantalon rapiécé et qui avait plutôt l'air d'une fille habillée en garçon que d'un homme, sortit de la loge et dit à Courfeyrac d'une voix qui, par exemple, n'était pas le moins du monde une voix de femme :

- Monsieur Thomas, s'il vous plaît?
- Il n'y est pas.
- Rentrera-t-il ce soir?
- Je n'en sais rien. Et Courfeyrac ajouta : – Quant à moi, je ne rentrerai pas.

Le jeune homme le regarda fixement et lui demanda :

- Pourquoi cela?
- Parce que.
- Où allez-vous donc?
- Qu'est-ce que cela te fait?

– Dites toujours. Avez-vous peur? reprit le jeune drôle étrangement.

- Je vais aux barricades.
- Voulez-vous que j'aïlle avec vous?
- Si tu veux, répondit Courfeyrac! La rue est libre, les pavés sont à tout le monde.

Et il s'échappa en courant pour rejoindre ses amis. Ce ne fut qu'un grand quart d'heure après qu'il s'aperçut que le jeune homme qui demandait Monsieur Thomas les avait en effet suivis.

Les parisiens qui aujourd'hui, en débouchant de la rue Rambuteau du côté des halles, remarquent à leur droite, vis-à-vis la rue Mondétour, une boutique de vannier ayant pour enseigne un panier qui a la forme de l'empereur avec cette inscription :

NAPOLEON EST FAIT

TOUT EN OSIER

ne se doutent guère des scènes terribles que ce même emplacement a vues il n'y a pas plus de quatorze ans à l'heure où nous écrivons ces lignes.

C'est là qu'étaient la rue de la Chanvrerie, que les anciens titres écrivent Chanverrière, et le cabaret fameux appelé Corinthe.

On se rappelle tout ce qui a été dit sur la barricade élevée en cet endroit et éclipsée cependant par la barricade S^t Méry. C'est sur cette barricade de la rue de la Chanvrerie, un moment fameuse, aujourd'hui tombée dans une nuit profonde, que nous allons jeter un peu de lumière.

Les personnes qui voudront se représenter, d'une manière assez exacte, les îlots de maisons qui se dressaient à cette époque à l'angle nord-est des halles de Paris, traversé aujourd'hui par la rue Rambuteau, n'ont qu'à se figurer une N dont les deux jambages verticaux seraient la rue de la Chanvrerie et la rue de la Grande-

Truanderie et dont la rue de la Petite-Truanderie faisait le jambage transversal. La vieille rue Mondétour, si bien nommée, allant de la rue du Cygne à la rue des Prêcheurs, coupait les trois jambages selon les angles les plus tortus. Si bien que l'enchevêtrement dédaléen de ces quatre rues suffisait pour faire, sur un espace de cent toises carrées, entre la rue du Cygne et la rue des Prêcheurs + îlots de maisons, bizarrement taillés, posés de travers et comme au hasard et séparés à peine par des fentes étroites ainsi que les blocs de pierre dans les carrières. Nous disons fentes étroites et nous ne pouvons pas donner une plus juste idée de ces rues obscures, resserrées, anguleuses, bordées de masures à huit étages. Ces masures étaient si décrépites que, dans la rue de la Chanvrerie et dans la Petite-Truanderie, la plupart des façades s'élevaient de poutres allant d'une maison à l'autre. La rue était étroite et le ruisseau large, le passant y cheminait côtoyant des boutiques un peu plus éclairées que des caves, de grosses bornes cerclées de fer, des tas d'ordures gigantesques, des portes d'allées armées d'énormes grilles séculaires. La rue Rambuteau a un peu dévasté tout cela.

Le passant qui s'engageait de la rue Saint-Denis dans la rue de la Chanvrerie la voyait peu à peu se rétrécir devant lui comme s'il fût entré dans un entonnoir allongé. Au bout de la rue, il trouvait le passage barré du côté de la Halle par une haute rangée de maisons, et il se fût cru dans un cul-de-sac, s'il n'eût aperçu à droite et à gauche deux tranchées noires par où il pouvait s'échapper. C'était la rue Mondétour.

A l'angle de la tranchée de droite, on remarquait une maison moins élevée que les autres et formant une sorte de cap sur la rue. C'est dans cette maison, de cinq étages

seulement, qu'était joyeusement installé depuis trois cents ans un cabaret illustre. Du temps de Mathurin Régnier, ce cabaret s'appelait le Pot-aux-roses, et comme la mode était aux rébus, il avait pour enseigne un poteau peint en rose. Au siècle dernier, le digne Natoire, l'un des maîtres fantasques aujourd'hui dédaignés par l'école raide, s'étant grisé plusieurs fois dans ce cabaret à la table même où s'était saoulé Régnier, avait peint par reconnaissance une grappe de raisin de Corinthe sur le poteau rose. Le cabaretier, de joie, en avait changé son enseigne et avait fait peindre au-dessous de la grappe ces mots : au Raisin de Corinthe. De là ce nom, Corinthe. Rien n'est plus naturel aux ivrognes que les ellipses. L'ellipse est le zigzag de la phrase. Corinthe avait peu à peu détrôné le pot-aux-roses. Le dernier cabaretier de la dynastie, le père Hucheloup, ne sachant même plus la tradition, avait fait peindre le poteau en bleu.

Le père Hucheloup était peut-être né chimiste, le fait est qu'il fut cuisinier. On ne buvait pas seulement dans son cabaret, on y mangeait. Hucheloup avait inventé une chose excellente qu'on ne mangeait que chez lui, c'étaient des carpes farcies qu'il appelait carpes au gras. On mangeait cela à la lueur d'une chandelle de suif ou d'un quinquet du temps de Louis XVI sur des tables où était clouée une toile °cirée° en guise de nappe. On y venait de loin. Hucheloup, un beau matin, avait jugé à propos d'avertir les gens de sa «spécialité»; il avait trempé un pinceau dans un pot de noir, et comme il avait une orthographe à lui de même qu'une cuisine à lui, il avait improvisé sur son mur cette inscription remarquable :

CARPES HOGRAS

Un hiver, les averses avaient eu la fantaisie d'effacer l'S qui terminait le premier mot et le G qui commençait le troisième, et il était resté ceci :

CARPE HO RAS

Le temps et la pluie aidant, une humble annonce gastronomique était devenue un conseil profond.

De la sorte il s'était trouvé que ne sachant pas le français, il avait su le latin, qu'il avait à son insu fait sortir de la cuisine la philosophie, et que voulant seulement effacer Carême, il avait égalé Horace. Et ce qui était frappant, c'est que cela aussi voulait dire : entrez dans mon cabaret.

Rien de tout cela n'existe aujourd'hui. Le dédale Mondétour est éventré, la rue de la Chanvrerie et Corinthe ont disparu sous le pavé de la rue Rambuteau.

Comme nous l'avons dit, Corinthe était un des lieux de réunion, sinon de ralliement, de Courfeyrac et de ses amis. Bossuet avait découvert ce lieu. Il y était entré à cause de *carpe horas* et y était retourné à cause des carpes au gras. On y buvait, on y mangeait, on y criait; on y payait peu, on y payait mal. On était toujours bien venu. Le père Hucheloup était un bon homme.

Peu après 1830, le père Hucheloup mourut. Avec lui disparut le secret des carpes au gras. Sa veuve, inconsolable, continua le cabaret. Mais la cuisine dégénéra et devint exécration, le vin, qui avait toujours été mauvais, devint affreux. Courfeyrac et ses amis continuèrent pourtant d'aller à Corinthe, – par pitié, disait Bossuet.

Le matin du 5 juin, tandis que Courfeyrac, Combeferre et Enjolras allaient à ce convoi de Lamarque, Bossuet, Grangé et Joly dit Jolly, étaient allés à Corinthe,

préférant leur déjeuner à un corbillard et se disant que, dans tous les cas, s'il y avait « quelque chose », cela refluerait toujours de leur côté. Grangé et Joly avaient été déterminés par cette réflexion sensée de Bossuet : On peut manquer l'enterrement sans manquer l'émeute. – Joly avait ajouté : – D'ailleurs il pleut.

Il s'étaient attablés dans la salle du premier, grande pièce longue, encombrée d'une foule de chaises, de bancs et de tables et d'un vieux billard boiteux. Cette salle avait un air de galetas. Tous les meubles à quatre pieds se comportaient comme s'ils en avaient trois. Les murs blanchis à la chaux n'avaient pour tout ornement que ces quatre hideux vers charbonnés par Bossuet et au-dessus duquel on avait écrit : Portrait de Madame Hucheloup :

Elle empeste à dix pas, elle empoisonne à deux.

Une verrue habite en son nez hasardeux,

On tremble à chaque instant qu'elle ne vous la mouche,

Et qu'un beau jour son nez ne tombe dans sa bouche.

Avant d'entrer, on lisait sur la porte ce vers écrit à la craie par Courfeyrac :

Régale si tu peux et mange si tu l'oses.

Il étaient entrés à Corinthe pour déjeuner, et n'en étaient plus sortis. Il y étaient seuls depuis le matin, les autres habitués du cabaret étaient allés voir les événements. La table où ils s'accoudaient était couverte de bouteilles vides. Deux chandelles y brûlaient, l'une dans un bougeoir de cuivre, l'autre dans le goulot d'une carafe fêlée. Nous devons à la vérité de dire que vers deux heures après midi, Joly et Grangé étaient prodigieusement gais. Ils trinquaient, et Grangé, à cheval sur un tabouret, sa cravate défaite, les deux bras étendus,

le verre à la main, jetai à la grosse servante Laure ces paroles solennelles :

– Qu'on ouvre les portes du palais! Que tout le monde soit de l'académie française et ait le droit d'embrasser Madame Hucheloup! buvons!

Et Joly s'écriait :

– Qui donc a décroché les étoiles sans ma permission pour les apporter sur la table en guise de chandelles?

Bossuet avait conservé un calme grandiose

Il s'était assis sur la fenêtre ouverte vers la rue et contemplait ses deux amis.

Tout à coup il entendit derrière lui un grand tumulte, des pas précipités, des cris aux armes! Il se retourna, et aperçut, rue S^t Denis, au bout de la rue de la Chanvrière, Courfeyrac qui passait l'épée à la main, et Chavroche avec son pistolet, Combeferre avec son fusil, Enjolras avec son fusil, et tout le rassemblement armé et orageux qui les suivait.

La rue de la Chanvrière n'était guère longue que d'une centaine de pas. Bossuet fit de ses deux mains un portevoix autour de sa bouche, et cria :

– Courfeyrac! Courfeyrac! hohée!

Courfeyrac entendit, aperçut Bossuet, et fit quelques pas dans la rue de la Chanvrière, en criant un que veux-tu? qui se croisa avec un : où vas-tu?

– Faire une barricade, dit Courfeyrac.

– Eh bien, reprit Bossuet, ici! la place est bonne! fais-la ici!

– C'est vrai, aigle de Meaux, dit Courfeyrac.

Et sur un signe de Courfeyrac, l'attroupement se précipita rue de la Chanvrière.

La place était en effet admirablement indiquée, le fond de la rue en cul-de-sac, Corinthe y faisant un étranglement, la rue Mondétour facile à barrer à droite et à gauche, aucune attaque possible que par la rue S^t Denis, c'est-à-dire de front et à découvert. Bossuet gris avait eu le coup d'œil de Napoléon à jeun.

A l'irruption du rassemblement, l'épouvante avait pris toute la rue. Le temps d'un éclair, au fond, à droite, à gauche, boutiques, établis, portes d'allées, fenêtres, persiennes, mansardes, volets de toute dimension, s'étaient fermés depuis les rez-de-chaussée jusque sur les toits. La rue n'était plus entourée de maisons, mais de murailles. La maison du cabaret était seule restée ouverte; et cela par une bonne raison, c'est que l'attroupement s'y était rué. – Ah mon Dieu! ah mon Dieu! criait mame Hucheloup.

Bossuet était descendu au-devant de Courfeyrac.

-Tiens! dit Laigle de Meaux, tu vas t'enrhumer. Pas de parapluie!

Courfeyrac haussa les épaules. L'école romantique, dont il était, a toujours haï et méprisé les parapluies.

– Un parapluie, fit-il! jamais! plutôt la mort!

– Tu as tort, dit Bossuet, c'est élégant. Tu ne connais donc pas le grand chic anglais, un immense riflard?

Cependant, en quelques minutes, dix barres de fer avaient été arrachées de la devanture grillée du cabaret, la rue avait été dépavée, Chavroche et Combeferre avaient saisi et renversé le haquet d'un fabricant de chaux appelé Anceau, ce haquet contenait trois barriques pleines de chaux qu'ils avaient placées sous des piles de pavés, Enjolras avait levé la trappe de la cave et toutes les futailles vides de la veuve Hucheloup avaient été

contrebutter les barricades de chaux; quand Bossuet et Courfeyrac se retournèrent, la moitié de la rue était déjà barrée d'un rempart plus haut qu'un homme. Rien n'est formidable comme la main populaire pour bâtir tout ce qui se bâtit en démolissant.

Un omnibus qui avait deux chevaux blancs passa au bout de la rue.

Bossuet courut, arrêta le cocher, fit descendre les voyageurs, donna la main «aux dames», congédia le conducteur et revint ramenant voiture et chevaux par la bride.

– Les omnibus, dit-il, ne passent pas devant Corinthe.

Non licet omnibus adire Corynthus.

Un instant après, les chevaux dételés s'en allaient au hasard par la rue Mondétour, et l'omnibus couché sur le flanc achevait le barrage de la rue.

Madame Hucheloup et sa servante, effarées, s'étaient réfugiées au premier étage.

– C'est la fin du monde, disait Mame Hucheloup.

Grangé à la fenêtre avait saisi Laure par la taille et poussait de longs éclats de rire.

– Laure est laide, criait-il! Laure est une chimère, mais elle a les cheveux couleur chromate de plomb comme la maîtresse du Titien, et c'est une bonne fille. Je vous réponds qu'elle se battra bien, toute bonne fille contient un héros. Quant à la mère Hucheloup, c'est une vieille brave. Une housarde, quoi! elle se battra aussi. A elles deux elles feront peur à la banlieue. Mas amis, nous renverserons le gouvernement, vrai comme il existe quinze acides intermédiaires entre l'acide margarique et l'acide formique. Citoyens! mon père m'a toujours détesté parce que je ne pouvais comprendre les

mathématiques. Je ne comprends que l'amour et la liberté. N'ayant jamais eu d'argent, je n'en ai pas pris l'habitude, ce qui fait que je n'en ai jamais manqué; mais si j'avais été riche, il n'y aurait plus eu de pauvres! on aurait vu! Je me figure Jésus-Christ avec la fortune de Rothschild! Quel bien il ferait!

– Tais-toi Grangé, dit Courfeyrac, tu es ivre.

– Je suis capitoul et maître-ès-jeux floraux.

Enjolras leva son beau visage dédaigneux et sévère.

– Grangé! cria-t-il, va-t'en cuver ton vin hors d'ici.

Ne déshonore pas la barricade!

Cette parole austère et rude produisit sur Grangé un effet singulier. Il parut subitement dégrisé. Il s'assit, s'accouda sur une table et dit à Enjolras d'une voix grave :

– Laisse-moi y dormir – jusqu'à ce que j'y meure.

Il laissa tomber sa tête sur la table et un instant après il était endormi.

Courfeyrac et Enjolras dirigeaient tout. Deux barricades se construisaient en même temps, toutes deux appuyées à la maison de Corinthe et faisant équerre; la plus grande fermait la rue de la Chanvrerie, l'autre fermait la rue Mondétour du côté de la rue du Cygne. Celle-ci, très étroite, n'était construite que de tonneaux et de pavés. Ils étaient là trente travailleurs, tous armés, car chemin faisant, ils avaient pillé une boutique d'armurier. L'homme de haute stature, que Courfeyrac, Combeferre et Enjolras avaient remarqué, travaillait à la petite barricade où il se rendait utile. Chavroche travaillait à la grande. Quant au jeune homme qui avait attendu Courfeyrac chez lui et lui avait demandé monsieur

Thomas, il avait disparu à peu près vers le moment où l'on avait renversé l'omnibus.

– Un fusil! Je veux un fusil! criait Chavroche. Pourquoi ne me donne-t-on pas un fusil?

Enjolras haussa les épaules.

– Quand il y en aura pour les hommes, on en donnera aux enfants.

Chavroche mit les deux mains sur +, et lui répondit :

Si tu es tué avant moi, je te prends le tien.

Les journaux du temps qui ont dit que la barricade de la rue de la Chanvrière, cette véritable construction militaire [?], comme ils l'appellent, atteignait presque au niveau d'un premier étage, se sont trompés. Le fait est qu'elle ne dépassait pas une hauteur moyenne de six ou sept pieds. Elle était bâtie de façon que les combattants pouvaient, à volonté, ou disparaître derrière, ou dominer le barrage et même en escalader la crête au moyen d'une quadruple rangée de pavés superposés et arrangés en gradins à l'intérieur. Au dehors le front de la barricade, composé de piles de pavés et de tonneaux reliées par des poutres et des planches qui s'enchevêtraient dans les roues de la charrette Anceau et de l'omnibus renversé, présentait l'aspect d'un obstacle hérissé et inextricable. Une coupure suffisante pour qu'un homme y pût passer avait été ménagée entre une des extrémités de la barricade et le mur, de façon qu'une sortie était possible. La flèche de l'omnibus avait été dressée droite et un drapeau rouge, fixé à cette flèche, flottait sur la barricade.

La petite barricade Mondétour, cachée derrière la maison du cabaret, ne s'apercevait pas. Les deux barricades réunies formaient une véritable redoute. Courfeyrac et Enjolras n'avaient pas jugé à propos de

barricader l'autre tronçon de la rue Mondétour qui °ouvre° par la rue des Prêcheurs °une issue sur° les halles, voulant sans doute conserver une communication possible avec le dehors et redoutant peu d'être attaqués par la dangereuse et difficile ruelle des Prêcheurs.

Tout ce travail se fit sans empêchement en moins d'une heure et sans que °cette poignée° d'hommes déterminés vît apparaître un bonnet à poil ni une bayonnette. Les rares bourgeois qui traversaient encore à ce moment de l'émeute la rue S^t Denis jetaient un coup d'œil rue de la Chanvrière, apercevaient la barricade et doublaient le pas.

Les deux barricades terminées, le drapeau arboré, Courfeyrac fit faire silence et monta sur une table. Enjolras apporta le coffre carré et Courfeyrac l'ouvrit. Ce coffre était plein de cartouches et contenait en outre un petit baril de poudre. Quand on vit les cartouches, il y eut un tressaillement parmi les plus braves et un moment de silence. Courfeyrac les distribua en souriant.

Chacun eut trente cartouches. Beaucoup avaient des poires à poudre et se mirent à en faire d'autres avec les balles qu'on fondait. On réserva le baril de poudre.

On chargea les fusils et les carabines, tous ensemble, sans précipitation, avec une gravité solennelle. Enjolras alla placer trois vedettes hors des barricades, l'une rue de la Chanvrière, la seconde rue des Prêcheurs, la troisième au coin de la Petite-Truanderie.

Puis, les barricades bâties, les postes assignés, les armes chargées, les vedettes posées, seuls dans ces rues désertes où personne ne passait plus, entourés de ces maisons muettes et comme mortes où ne bougeait aucun °mouvement° humain, enveloppés des ombres croissantes

du crépuscule qui tombait, au milieu de cette obscurité et de ce silence où l'on sentait s'avancer quelque chose et qui avaient je ne sais quoi de terrifiant et de formidable, isolés, irrités, déterminés, paisibles, ils attendirent.

[Le titre « Chanson » est peut-être ultérieur. La transition est portée en addition.]

Chanson

Te rappelles-tu quelle douce vie,
Lorsque nous étions si jeunes tous deux,
Et que nous n'avions au cœur d'autre envie
Que d'être joyeux et d'être amoureux!

Lorsqu'en ajoutant ton âge à mon âge,
Nous ne comptions pas à deux quarante ans,
Et que, dans notre humble et petit ménage,
Tout, même l'hiver, nous était printemps!

Quand je te menais, pressant ton bras souple.
Maint passant croyait, surpris et charmé
Voir se marier, vif et riant couple,
Le doux mois d'avril au clair mois de mai.

Et ces grands malheurs qui nous faisaient rire!
Ton manchon brûlé, ton boa perdu!
Et ce °cher° portrait du divin Shakspeare
Qu'un soir pour souper nous avons vendu!

J'étais mendiant, et toi charitable.
Je baisais au vol tes bras blancs et ronds.
Dante in-folio nous servait de table
Pour manger gaîment un cent de marrons.

Oh! le premier jour qu'en mon charmant bouge,
Je pris un baiser à ta lèvre en feu,
Tu revins chez toi, pensive et très rouge,

Moi, j'étais tout pâle et j'adorais Dieu!

Te rappelles-tu nos bonheurs sans nombre
Et tous ces fichus changés en chiffons!
Dieu! que de soupirs, de nos cœurs pleins d'ombre,
Se sont envolés dans les cieus profonds!

L'heure, le lieu, quelques étoiles qui commençaient à briller au ciel, la paix funèbre de ces rues désertes, l'imminence de l'aventure terrible qui se préparait, donnaient un charme lugubre à ces vers dits à demi-voix dans les ténèbres par Combeferre qui était un peu poète.

La nuit était tout à fait tombée, rien ne venait. On n'entendait que des rumeurs confuses, et par instants des fusillades, mais rares, peu nourries et lointaines.

°Enjolras° se sentit pris de cette impatience qui saisit les âmes fortes au seuil des événements terribles. Il alla trouver Chavroche qui faisait des cartouches dans la salle basse à la clarté douteuse de deux chandelles posées sur le comptoir par précaution à cause de la poudre répandue sur les tables.

Chavroche en ce moment était fort préoccupé, non par les cartouches, mais par autre chose.

L'homme de la rue des Billettes venait d'entrer dans la salle basse et était allé s'asseoir dans un angle à la table la moins éclairée. Il lui était échu un fusil de munition qu'il avait chargé et qu'il tenait entre ses jambes. Chavroche jusqu'à cet instant, distrait par cent choses «amusantes» n'avait pas même vu cet homme. Quand il entra, Chavroche le considéra, et depuis quelques minutes, il l'observait d'un œil rêveur. C'est au plus fort de cette rêverie qu'Enjolras l'aborda.

– Tu es petit, dit Enjolras, on ne te verra pas. Sors des barricades, glisse-toi le long des maisons, et reviens me dire ce qui se passe.

– Les petits sont donc bons à quelque chose! c'est bien heureux! J'y vas. En attendant fiez-vous aux petits, méfiez-vous des grands... – Et Chavroche, levant la tête et baissant la voix, ajouta en désignant l'homme de la rue des Billettes : – Vous voyez bien ce grand-là?

– Eh bien?

– C'est un mouchard.

– Tu es sûr?

– Il n'y a pas quinze jours qu'il m'a enlevé par l'oreille de la corniche du pont Royal où je me promenais.

[Au haut du folio, une ligne «Chavroche fit le salut militaire et partit comme un trait.», et un ajout marginal : «+++ Vous me donnerez son fusil, dit Chavroche.», tous deux barrés indiquent qu'initialement Hugo songeait à éviter que Chavroche assiste à la conséquence sa dénonciation.]

Enjolras dit deux mots à l'oreille d'un ouvrier du port qui se trouvait là. Cet homme se leva, sortit de la salle et y rentra un moment après accompagné de trois autres. Ces quatre hommes allèrent se placer, sans rien faire qui pût éveiller son attention, derrière la table où était accoudé l'homme de la rue des Billettes. Ils étaient maintenant prêts à se jeter sur lui.

Enjolras s'approcha de l'homme et lui dit :

– Qui êtes-vous?

A cette question brusque, l'homme eut un soubresaut. Il plongea son regard jusqu'au fond de la prunelle d'Enjolras et parut y saisir sa pensée. Il sourit d'un sourire qui était tout ce qu'on peut voir au monde de

plus énergique et de plus résolu, et répondit avec une gravité hautaine :

- Je vois ce que c'est...
- Vous êtes mouchard?
- Je suis agent de l'autorité.
- Vous vous appelez?
- Javert.

Enjolras fit signe aux quatre hommes. En un clin d'œil, avant que Javert eût eu le temps de se retourner, il fut saisi, terrassé, garrotté, fouillé.

On trouva sur lui une petite carte ronde collée entre deux verres et portant d'un côté les armes de France, avec cette légende : surveillance. On lui lia les bras derrière le dos et on l'attacha au seuil de la salle basse à ce poteau célèbre qui avait jadis donné son nom au cabaret.

Tout cela se fit si rapidement que c'était fini quand on s'en aperçut. En voyant Javert lié au poteau, Courfeyrac, Bossuet, Joly, Combeferre, et les hommes dispersés dans les deux barricades accoururent.

- C'est un mouchard, dit Enjolras.

Et se tournant vers Javert :

– Vous serez fusillé deux minutes avant que la barricade soit prise.

Il répliqua avec son accent le plus impérieux :

- Pourquoi pas tout de suite?
- Nous ménageons la poudre.
- Alors finissez-en d'un coup de couteau.
- Mouchard, dit le bel Enjolras, nous sommes des juges et non des assassins.

– A propos, s'écria Chavroche, vous me donnerez son fusil!

- Va à ton affaire, répondit Enjolras.

Le gamin fit le salut militaire et partit comme un trait. On le vit disparaître par la coupure de la grande barricade.

Quelques minutes n'étaient pas écoulées qu'une chose glaçante se passait. La peinture tragique que nous avons entreprise ne serait pas complète et le lecteur ne saurait pas au juste ce que c'est qu'une émeute et ce que c'est qu'une barricade si nous omettions ceci.

Quelques hommes ivres, en haillons, qui étaient déjà gris lorsqu'ils avaient rejoint la barricade, s'étaient attablés et mis à boire à une table qu'ils avaient traînée en dehors du cabaret. L'un d'eux, le plus ivre, considérait depuis longtemps d'un air de réflexion la grande maison du fond de la barricade dont les six étages dominaient toute la rue et faisaient face à la rue S^t Denis. Tout à coup il se leva et il s'écria :

– Camarades, savez-vous? c'est de cette maison-là qu'il faudrait tirer. Quand nous serons là aux croisées, du diable si quelqu'un avance dans la rue!

- Oui, mais la maison est fermée, dit un des buveurs.
- Cognons!
- On n'ouvrira pas.
- Nous enfoncerons la porte!

L'ivrogne court à la porte qui avait un marteau de fer, et frappe. La porte ne s'ouvre pas. Il frappe un second coup. Personne ne répond. Un troisième coup. Même silence.

- Y a-t-il quelqu'un ici, crie l'ivrogne?

Rien ne bouge.

Alors il saisit un fusil et commence à battre la porte à coups de crosse. C'était une porte d'allée, basse, étroite, solide, garnie à l'intérieur d'une feuille de tôle et d'une

armature de fer, une vraie poterne de bastille. Les coups de crosse faisaient trembler la maison, mais n'ébranlaient pas la porte.

Cependant il est probable que les locataires s'étaient émus, car on vit enfin s'éclairer et s'ouvrir une petite lucarne carrée au troisième étage, et apparaître à cette lucarne une chandelle et la tête béate et effrayée d'un bonhomme qui était le portier.

L'homme qui cognait s'interrompit.

– Messieurs, demanda le portier, que désirez-vous?

– Ouvre, dit l'homme!

– Messieurs, cela ne se peut pas.

– Ouvre toujours!

– Impossible, messieurs!

L'homme prit son fusil et coucha en joue le portier, mais comme il était en bas, dans l'ombre, le portier ne le vit point.

– Oui ou non, veux-tu ouvrir?

– Non, messieurs!

– Tu dis non?

– Je dis non, mes bons...

Le portier n'acheva pas. Le coup de fusil était lâché, la balle lui était entrée sous le menton et était sortie par la nuque après avoir traversé la jugulaire. Le bonhomme s'affaissa sur lui-même sans pousser un soupir. La chandelle tomba et s'éteignit, et l'on ne vit plus rien qu'une tête immobile posée au bord de la lucarne et un peu de fumée qui s'en allait vers le toit.

– Voilà! dit l'homme en laissant retomber sur le pavé la crosse de son fusil.

Tout à coup il sentit une main qui s'abattait sur son épaule avec la pesanteur d'une serre d'aigle, et il entendit une voix qui lui disait :

– A genoux.

Le meurtrier se retourna et vit devant lui la figure blanche et froide d'Enjolras. Enjolras avait un pistolet à la main.

A la détonation, il était accouru.

Il avait saisi de son poing gauche le collet, la blouse, la chemise et la bretelle de l'homme.

– A genoux, répéta-t-il.

Et d'un mouvement souverain le frêle jeune homme de vingt ans plia comme un roseau le crocheteur trapu et robuste et l'agenouilla dans la boue. L'homme essaya de résister, mais il semblait qu'il eût été saisi par un poing °surhumain°.

Pâle, le col nu, les cheveux épars, Enjolras, avec son visage de femme, avait en ce moment je ne sais quoi de la Thémis antique. Ses narines gonflées, ses yeux baissés donnaient à son implacable profil grec cette expression de colère et cette expression de chasteté qui conviennent à la justice.

Toute la barricade était accourue, puis tous s'étaient rangés en cercle à distance, + + + + qu'il allait se faire une chose terrible.

L'homme, vaincu, n'essayait plus de se débattre et tremblait de tous ses membres. Enjolras le lâcha et tira sa montre.

– Recueille-toi, dit-il. Prie. Tu as une minute.

– Grâce, murmura l'assassin! puis il baissa la tête et balbutia quelques jurements inintelligibles.

Enjolras laissa passer la minute, l'œil fixé sur sa montre, puis il remit la montre dans son gousset. Puis il saisit par les cheveux le meurtrier qui se pelotonnait contre ses genoux en hurlant et lui appuya sur l'oreille le canon de son pistolet. Tous ces hommes intrépides qui avaient fait le sacrifice de leur vie, détournèrent la tête.

On entendit l'explosion, tous tressaillirent, l'assassin tomba sur le pavé la tête en avant, et Enjolras se redressa et promena autour de lui son regard + et sévère.

Puis il poussa du pied le cadavre et dit :

– Jetez cela dehors.

Quatre hommes soulevèrent le corps du misérable qu'agitaient les dernières convulsions machinales de la vie expirée, et le jetèrent par-dessus la petite barricade dans la ruelle Mondétour.

Cette voix qui à travers le crépuscule avait appelé Thomas à la barricade de la rue de la Chanvrerie lui avait fait l'effet de la voix de la destinée. Il songeait à mourir, l'occasion s'offrait; il frappait à la porte du tombeau, une main dans l'ombre lui en tendait la clef. Il se leva, sortit du jardin, et dit : allons!

Le jeune homme qu'il avait cru apercevoir s'était enfoncé dans les rues.

Thomas, qui était sorti de la rue Plumet par le boulevard, traversa l'esplanade des Invalides, les Champs-Élysées, la place Louis XV et gagna la rue de Rivoli. Les boutiques y étaient ouvertes, le gaz y brûlait sous les arcades, les femmes achetaient dans les boutiques, on prenait des glaces au café Laiter, on mangeait des petits gâteaux à la pâtisserie anglaise. Seulement quelques chaises de poste partaient au galop de l'Hôtel des Princes et de l'Hôtel Meurice.

Thomas par le passage Delorme entra dans la rue S^t Honoré. Les boutiques y étaient fermées, les marchands causaient devant leurs portes entr'ouvertes, les passants allaient et venaient, les lanternes étaient allumées, à partir du premier étage, toutes les fenêtres étaient éclairées comme à l'ordinaire. Il y avait de la cavalerie sur la place du Palais-Royal.

A mesure que Thomas s'éloignait du Palais-Royal, il y avait moins de fenêtres éclairées; les boutiques étaient tout à fait closes, personne ne causait sur les portes, la rue s'assombrissait et en même temps la foule s'épaississait. Car les passants maintenant étaient une foule. On ne voyait personne parler dans cette foule, et pourtant il en sortait un bourdonnement sourd et profond.

A l'entrée de la rue de Rivoli, la foule ne marchait plus. C'était un bloc solide, compact, presque impénétrable, de gens entassés qui s'entretenaient tout bas. Il n'y avait là presque plus d'habits noirs ni de chapeaux ronds. Des sarraus, des blouses, des casquettes, des têtes hérissées et poudreuses. Cette multitude °ondulait° confusément dans la brume nocturne. Quoique pas un ne marchât, on entendait un piétinement dans la boue. Au-delà de cette épaisseur de foule, dans la rue du Roule et dans le prolongement de la rue Saint-Honoré, il n'y avait plus une seule fenêtre éclairée. On voyait s'enfoncer dans ces rues les files décroissantes des lanternes d'alors, lesquelles ressemblaient à de grosses étoiles rouges pendues à des cordes et jetaient sur le pavé une ombre qui avait la forme d'une grande araignée. On distinguait à la lueur de ces lanternes des fusils en faisceaux, des bayonnettes remuées et des troupes bivouaquant. Personne ne dépassait cette limite. Là finissait la circulation. Là finissait la foule et commençait l'armée.

Thomas voulait avec la volonté du désespoir, on l'avait appelé, il fallait qu'il allât. Il trouva le moyen de traverser la foule et de traverser le bivouac des troupes, il se déroba aux patrouilles, il évita les sentinelles. Il fit un détour, gagna la rue des Bourdonnais, et se dirigea vers

les Halles. Au coin de la rue des Bourdonnais il n'y avait plus de lanternes.

Après avoir franchi la zone de la foule, il avait dépassé la lisière des troupes; il se trouvait dans quelque chose d'effrayant. Plus une lumière. Plus un passant, plus un soldat, personne. La solitude, le silence, la nuit; je ne sais quel froid qui saisissait. Entrer dans une rue, c'était entrer dans une cave.

Il continua d'avancer.

Il fit quelques pas. Quelqu'un passa près de lui en courant. Était-ce un homme? une femme? étaient-ils plusieurs? Il n'eût pu le dire. Cela avait passé et s'était évanoui. Comme il abordait une rue qui lui faisait l'effet d'être la rue des Piliers, un coup de fusil venu on ne sait d'où et qui traversait l'obscurité au hasard siffla tout près de lui et la balle perça au-dessus de sa tête un plat à barbe de cuivre suspendu à la boutique d'un coiffeur. On a vu longtemps ce plat à barbe troué rue des Piliers.

Cela était encore de la vie. A partir de ce moment, il ne rencontra plus rien.

Il n'en alla pas moins en avant.

Thomas avait franchi les halles. Une lueur avait fini par lui apparaître au-dessus de la haute toiture des maisons qui barraient la rue de la Chanvrerie du côté de S^t Eustache. C'était le reflet de la torche qui brûlait dans la barricade de Corinthe. Il s'était dirigé sur cette lueur. Elle l'avait amené au Marché-aux-Poirées, et il entrevoyait l'embouchure ténébreuse de la ruelle des Prêcheurs. Il y entra. La vedette des insurgés qui guettait la rue S^t Denis ne l'aperçut pas. Il arriva, en marchant sur la pointe du pied, à l'angle de ce court tronçon de la rue Mondétour qui était, on s'en souvient, la seule communication conservée par Courfeyrac et Enjolras avec le dehors. A l'angle de la dernière maison, il avança la tête. Un peu au delà de l'angle noir de la ruelle Mondétour et de la rue de la Chanvrerie °qui jetait° une °large° nappe d'ombre où il était lui-même enseveli, il aperçut quelque lueur sur les pavés, un lampion clignotant dans une espèce de muraille informe, et des hommes accroupis ayant des fusils sur leurs genoux. Tout cela était à vingt pas de lui. C'était l'intérieur de la barricade.

Les maisons de la rue Mondétour lui cachaient le reste du cabaret, la grande barricade et le drapeau.

Thomas n'avait plus qu'un pas à faire.

Alors le malheureux jeune homme s'assit sur une borne, croisa les bras, et songea à son père.

Il songea à cet héroïque colonel Pontmercy qui avait fait la moitié de sa vie le métier de soldat, qui avait gardé sous la république la frontière de France et touché sous l'empereur la frontière d'Asie, qui avait vu Gênes, Alexandrie, Milan, Turin, Madrid, Vienne, Dresde, Berlin, Moscou, qui avait laissé sur tous les champs de victoire de l'Europe des gouttes de ce même sang que lui Thomas avait dans les veines, qui avait vécu le ceinturon bouclé, les épaulettes tombant sur la poitrine, la cocarde noircie par la poudre, le front plissé par le casque, sous la tente, au camp, au bivouac, aux ambulances, et qui au bout de vingt ans était revenu des grandes guerres la joue balafrée, le visage souriant, simple, tranquille, admirable, pur comme un enfant, ayant tout fait pour la France et rien contre elle.

Il se dit que son jour à lui était venu, que son heure avait enfin sonné, qu'après son père il allait, lui aussi, être brave, intrépide, hardi, courir au-devant des balles, offrir sa poitrine aux bayonnettes, chercher l'ennemi, chercher la mort, qu'il allait faire la guerre à son tour et descendre sur le champ de bataille, et que ce champ de bataille où il allait descendre, c'était la rue, et que cette guerre qu'il allait faire, c'était la guerre civile!

Alors il frissonna.

Il songea à cette épée de son père que son aïeul avait vendue à un brocanteur, et qu'il avait lui si amèrement regrettée. Il se dit qu'elle avait bien fait, cette vaillante et chaste épée, de lui échapper et de s'en aller irritée dans les ténèbres, que si elle s'était enfuie ainsi, c'est qu'elle était intelligente et qu'elle prévoyait l'avenir, c'est

qu'elle pressentait l'émeute, la guerre des ruisseaux, la guerre des pavés, les fusillades de carrefours, les coups donnés et reçus dans l'ombre; c'est que, venant d'Austerlitz, elle ne voulait pas aller rue de la Chanvrière, c'est qu'après ce qu'elle avait fait avec le père, elle ne voulait pas faire cela avec le fils! Il se dit que si cette épée était là, si, l'ayant recueillie au chevet de son père mort, il avait osé la prendre et l'emporter pour un combat de nuit dans un carrefour, à coup sûr elle lui brûlerait les mains et se mettrait à flamboyer devant lui comme l'épée de l'ange! Il se dit qu'il était heureux qu'elle n'y fût pas et qu'elle eût disparu, que cela était bien, que cela était juste, que son aïeul avait été le vrai gardien de la gloire de son père, et qu'il valait mieux que l'épée du colonel eût été criée à l'encan, vendue au fripier, jetée aux ferrailles que de faire aujourd'hui saigner le flanc de la patrie.

Et puis il se mit à pleurer amèrement.

Cela était horrible. Mais que faire? Vivre sans Cosette, il ne le pouvait pas. Puisqu'elle était partie, il fallait bien qu'il mourût. Ne lui avait-il pas donné sa parole d'honneur qu'il mourrait? Elle était partie sachant cela, c'est qu'il lui plaisait que Thomas mourût. Et puis, quoi! être venu jusque-là et reculer! s'être approché du danger, et s'enfuir! être venu regarder dans la barricade, et s'esquiver! s'esquiver pâle, tremblant, en disant: au fait, j'en ai assez comme cela, j'ai vu, cela suffit, c'est la guerre civile, je m'en vais! Abandonner ses amis qui l'attendaient! Manquer à tout à la fois, à l'amour, à l'amitié, à sa parole! Donner à sa poltronnerie le prétexte du patriotisme! Mais cela était impossible, et si le fantôme de son père était là dans l'ombre et le voyait

reculer, il lui fouetterait les reins du plat de son épée et lui crierait : Tu es un lâche!

Rien ne venait encore. Dix heures venaient de sonner. Chacun avait pris son poste de combat. Enjolras et Courfeyrac étaient allés s'asseoir, le fusil à la main, près de la coupure de la grande barricade. Ils ne se parlaient pas; ils écoutaient, cherchant à saisir même le bruit de pas le plus sourd et le plus lointain.

On eût dit que la paix glaciale du sépulcre était sortie de terre et s'était répandue sur le ciel.

Tout à coup, au milieu de ce calme horrible, une voix claire, jeune, joyeuse, qui semblait venir de la rue S^t Denis, s'éleva et se mit à chanter distinctement sur le vieil air populaire Au clair de la lune ces paroles terminées par une sorte de cri pareil au chant du coq :

Mon nez est en larmes.
Mon ami Bugeaud,
Prêt'-moi tes gendarmes
Que j'leur dise un mot.
En capote bleue,
La poule au shako,
Voici la banlieue!
Co-cocorico!

Ils se serrèrent la main.

– C'est Chavroche, dit Enjolras.

– Il nous avertit, dit Courfeyrac.

Un bruit de pas précipités troubla la rue déserte, on vit un être plus agile qu'un chat grimper par-dessus

l'omnibus et Chavroche sauta dans la barricade en disant :

– Mon fusil! Les voici.

Un frisson électrique fit tressaillir toute la barricade et l'on entendit le bruit de toutes les mains armant les fusils.

– Veux-tu ma carabine, dit Enjolras au gamin?

– Je veux le grand fusil, répondit Chavroche.

Et il prit le fusil de Javert.

Les trois vedettes s'étaient repliées et étaient rentrées en même temps que Chavroche. C'étaient les sentinelles du bout de la rue et de la Petite-Truanderie. La vedette de la rue des Prêcheurs était restée à son poste, ce qui indiquait que rien ne venait du côté des ponts et des halles.

La rue de la Chanvrerie, dont quelques pavés à peine étaient éclairés par le reflet de la lumière qui empourrait le drapeau rouge, apparaissait comme un grand porche noir + + + .

Quelques instants s'écoulèrent encore; puis un bruit de pas, mesuré, pesant, nombreux, se fit entendre distinctement du côté de S^t Leu. Ce bruit, d'abord faible, puis précis, puis lourd et sonore, s'approchait lentement, sans halte, sans interruption, avec une continuité tranquille et terrible. On n'entendait rien que ce pas. C'était tout ensemble le silence et le bruit de la statue du commandeur en marche, mais de la statue du commandeur marchant avec le pas d'une légion

Il approcha; il approcha encore, et s'arrêta. Alors il sembla qu'on entendît au bout de la rue le souffle de beaucoup d'hommes. On ne voyait rien pourtant, seulement on croyait distinguer tout au fond, dans cette

°épaisse° obscurité, une multitude de fils métalliques, fins comme des aiguilles et presque imperceptibles qui s'agitaient, pareils à ces vagues réseaux phosphoriques qu'au moment de s'endormir on aperçoit, sous ses paupières fermées, dans les premières ténèbres du sommeil. C'étaient les bayonnettes confusément éclairées par la réverbération lointaine de la torche.

Il y eut encore une pause, comme si des deux côtés on attendait. Tout à coup, du fond de cette ombre, une voix, d'autant plus sinistre qu'on ne voyait personne, et qu'il semblait que c'était l'obscurité elle-même qui parlait, cria :

– Qui vive?

Enjolras répondit d'un accent vibrant et altier :

– Révolution française.

– Feu, dit la voix!

Une effroyable détonation éclata sur la barricade. Le drapeau rouge tomba. La décharge avait été si violente qu'elle en avait coupé la hampe; des balles qui avaient ricoché sur les façades des maisons avaient pénétré dans la barricade et blessé plusieurs hommes.

L'impression de cette première décharge fut lugubre. Il était évident qu'on avait au moins affaire à un régiment tout entier.

– Camarades, dit Courfeyrac. Ne perdons pas la poudre. Attendons pour riposter qu'ils soient engagés dans la rue.

– Et avant tout, dit Enjolras, relevons le drapeau!

Il ramassa le drapeau qui était précisément tombé à ses pieds.

On entendait au dehors le choc des baguettes dans les fusils; c'était la troupe qui rechargeait les armes.

Enjolras reprit :

– Qui est-ce qui a du cœur ici? qui est-ce qui veut replanter le drapeau sur la barricade?

Personne ne bougea. Monter sur la barricade au moment où sans doute elle était couchée en joue de nouveau, c'était simplement la mort. Le plus brave hésite à se condamner. Enjolras lui-même avait un tressaillement. Il répéta :

– Qui est-ce qui se présente?

Depuis qu'on était arrivé à Corinthe et qu'on avait commencé à construire la barricade, personne n'avait plus fait attention au père Mabeuf. M. Mabeuf pourtant n'avait pas quitté l'attroupement. Il était entré dans le rez-de-chaussée du cabaret et s'était assis derrière le comptoir. Là, il n'avait plus fait un mouvement et s'était pour ainsi dire affaissé sur lui-même. Courfeyrac et d'autres lui avaient deux ou trois fois adressé la parole, l'avertissant du péril, l'engageant à se retirer, sans qu'il + de les entendre. Quand on ne lui parlait pas, sa bouche remuait comme s'il répondait à quelqu'un, et dès qu'on lui adressait la parole, ses lèvres devenaient immobiles et ses yeux vitreux n'avaient plus l'air vivants. Quelques heures avant que la barricade fût attaquée, il avait pris une posture qu'il n'avait plus quittée, les deux poings sur ses deux genoux et la tête penchée en avant comme s'il regardait dans un gouffre. Rien n'avait pu le tirer de cette attitude; il ne paraissait pas que son esprit fût dans la barricade. Au moment de l'attaque, à la détonation, il s'était dressé brusquement, il s'était levé, il avait traversé lentement la salle, et au moment où Enjolras répéta son appel :

– Personne ne se présente?

on le vit blême, chancelant, hagard, apparaître sur le seuil du cabaret.

– Moi, dit-il.

Le groupes s'écartèrent.

– C'est le votant! c'est le conventionnel! c'est le représentant du peuple! Murmurèrent les insurgés.

Il marcha droit à Enjolras, tous s'écartèrent devant lui avec une sorte de crainte religieuse, il arracha le drapeau à Enjolras étonné qui reculait, et alors, sans que personne osât ni l'arrêter, ni l'aider, on vit ce vieillard de quatre-vingts ans, la tête branlante, le pied ferme, monter lentement l'escalier de pavés pratiqué dans la barricade. A chaque marche qu'il montait, c'était effrayant; sa tête blanche, son front ridé, ses yeux caves, sa bouche étonnée et ouverte, son vieux bras levant la bannière rouge surgissaient de l'ombre et grandissaient dans la lueur sanglante de la torche; et l'on croyait voir le spectre de 93 sortir de terre, le drapeau de la terreur à la main.

Quand il fut au °haut° de la dernière marche, et qu'on vit ce spectre +, ce fantôme tremblant et terrible, debout sur ce monceau de décombres en présence de douze cents fusils invisibles, se dresser, en face de la mort et comme s'il était plus fort qu'elle, toute la barricade eut dans les ténèbres une figure surnaturelle et colossale.

Il y eut en ce moment un de ces silences qui ne se font qu'autour des apparitions.

Le vieillard agita le drapeau rouge et cria :

– Vive la Révolution! vive la république!

On entendit de la barricade un chuchotement bas et rapide pareil au murmure d'un prêtre pressé qui dépêche une prière. C'était probablement le commissaire de police qui faisait les sommations légales.

Puis la même voix haute et sonore qui avait crié qui vive? cria :

– Retirez-vous!

M. Mabeuf, blême, hagard, les yeux illuminées des sombres lueurs de l'égarement, leva le drapeau au-dessus de sa tête et répéta encore son cri frénétique :

– Vive la République!

Une seconde décharge, pareille à une mitraille, s'abattit sur la barricade.

Le vieillard fléchit sur ses genoux, puis se redressa, laissa échapper le drapeau et tomba en arrière sur le pavé, comme une planche, tout de son long et les bras en croix.

C'était un sombre début. Les insurgés se sentirent glacés. Une de ces émotions supérieures à l'homme qui font qu'on oublie même de se défendre, les saisit, et ils s'approchèrent du cadavre, avec une épouvante respectueuse.

Quels hommes que ces régicides, dit Enjolras!

Courfeyrac se pencha à l'oreille d'Enjolras :

– Ceci n'est que pour toi, et je ne veux pas diminuer l'enthousiasme. Mais ce n'était rien moins qu'un régicide. Je l'ai connu. Il s'appelait M. Mabeuf. Je ne sais pas ce qu'il avait aujourd'hui. Mais c'était une brave ganache. Regarde-moi sa tête.

– Tête de ganache et cœur de Brutus, répondit Enjolras.

Cependant, tandis que les insurgés transportaient dans la salle basse le corps du père Mabeuf sur lequel ils avaient jeté un grand châle noir de la veuve Hucheloup, le petit Chavroche, qui seul n'avait pas quitté son poste et était resté en observation, croyait voir des hommes

s'approcher à pas de loup de la barricade. Tout à coup il cria :

– Méfiez-vous!

Courfeyrac, Enjolras, Combeferre, Bossuet, tous, sortirent en tumulte du cabaret. Il n'était déjà plus temps. On apercevait une effrayante épaisseur de bayonnettes ondulant au-dessus de la barricade. Au même moment, des gardes municipaux de haute taille pénétrèrent, les uns en enjambant l'omnibus, les autres par la coupure, poussant devant eux le gamin qui reculait, mais ne fuyait pas.

L'instant était critique. C'était cette première effrayante minute de l'inondation, quand le fleuve apparaît au niveau de la levée et que l'eau commence à s'infiltrer par les fissures de la digue. Une seconde de plus, et la barricade était prise.

Enjolras s'élança sur le premier garde municipal qui entra et le tua à bout portant d'un coup de carabine, le second tua Enjolras d'un coup de bayonnette. Deux autres avaient déjà terrassé Courfeyrac qui criait : à moi! Le plus grand de tous, une espèce de géant, marchait sur Chavroche la bayonnette en avant. Le gamin prit dans ses petits bras l'énorme fusil de Javert, coucha résolument en joue le garde municipal et lâcha son coup. Rien ne partit. Javert n'avait pas chargé son fusil. Le garde municipal éclata de rire et leva la bayonnette sur l'enfant.

Avant que la bayonnette eût frappé, le fusil échappait des mains du soldat, une balle l'avait frappé au milieu du front et il tombait à la renverse. Une seconde balle frappait en pleine poitrine un des deux gardes qui avaient assailli Courfeyrac, et l'autre s'enfuit.

C'était Marius qui venait d'entrer dans la barricade.

La mort de M. Mabeuf, Enjolras tué, Courfeyrac criant à moi! ses amis à secourir ou à venger, avaient vaincu en lui toute hésitation, et il s'était rué dans la mêlée ses deux pistolets à la main. Du premier coup il avait sauvé Chavroche et du second délivré Courfeyrac.

Aux coups de feu, les assaillants avaient escaladé le barrage, et la barricade commençait à se couvrir de gardes nationaux de la banlieue et de gardes municipaux couchant en joue les insurgés.

Tout ceci se passait dans l'espèce de petite cour formée par la barricade; les insurgés surpris avaient déchargé leurs armes en désordre et s'étaient repliés dans l'enfoncement où se dressait la petite barricade.

Il n'y avait plus dans la cour que Marius, Courfeyrac, Chavroche et le cadavre d'Enjolras. Marius n'avait plus d'armes mais il voyait les assaillants indécis, et il avait aperçu le baril de poudre dans le cabaret.

Il entre dans la salle basse, en ressort avec le baril de poudre, court à la barricade chargée de soldats, on tire sur lui, on le manque, il va à la cage de pavés où brûlait la torche, en arrache la torche et y met le baril de poudre, fait crouler sur le baril les pavés, penche la flamme de la torche vers ce monceau redoutable et crie d'une voix tonnante :

– Allez-vous-en, ou je fais sauter la barricade!

– Et toi aussi, dit un sergent!

– Et moi aussi, répond Marius.

Les vieux soldats pâlirent, les voltigeurs de la banlieue, effarés, redescendirent précipitamment et regagnèrent l'extrémité de la rue, la garde municipale recula et les suivit. Ce fut un sauve-qui-peut. La barricade était dégagée.

Tous entourèrent Marius. Courfeyrac lui sauta au cou.

– Te voilà, dit Courfeyrac!

– Quel bonheur, dit Combeferre!

– Où est le chef, demanda Marius?

– C'est toi, dit Enjolras.

Marius avait eu toute la journée une fournaise dans le cerveau, maintenant c'était un tourbillon. Ce tourbillon qui était en lui, lui faisait l'effet d'être hors de lui et de l'emporter. Il lui semblait qu'il était déjà à une distance immense de la vie. Cosette perdue pour lui, cette barricade, M. Mabeuf se faisant tuer pour la république, toutes ces choses par moments lui paraissaient un cauchemar monstrueux. Il était obligé de faire un effort d'esprit pour se rappeler que tout ce qui l'entourait était réel. Marius avait trop peu vécu encore pour savoir que rien n'est plus imminent que l'impossible, et que ce qu'il faut toujours prévoir, c'est l'imprévu.

Dans cette brume où était sa pensée, il ne reconnut pas Javert qui, lié à son poteau, n'avait pas fait un mouvement de tête pendant l'attaque de la barricade et qui assistait à la révolte avec la dignité d'un juge et la résignation d'un martyr. Marius ne l'aperçut même pas.

Cependant les assaillants ne bougeaient plus, on les entendait aller et venir au bout de la rue, mais ils n'y

entraient pas, soit qu'ils attendissent des ordres, soit qu'avant de se ruer de nouveau sur cette formidable barricade, ils attendissent des renforts. Les insurgés avaient posé des sentinelles et s'étaient mis à panser les blessés.

On avait jeté les tables hors de la salle basse, à l'exception de la table où gisait le père Mabeuf; on les avait ajoutées à la barricade, et on les avait remplacées dans la salle basse par les matelas des lits de madame Hucheloup et de Laure. Sur ces matelas on avait étendu les blessés. Quant aux deux pauvres femmes qui habitaient Corinthe, on ne savait ce qu'elles étaient devenues. On finit pourtant par les retrouver cachées dans la cave, comme des avocats, dit Bossuet. Et il ajouta : – Des femmes, fi donc!

Une singularité de ce genre de guerre, c'est que l'attaque des barricades se fait presque toujours de front, et qu'en général les assaillants s'abstiennent de tourner les positions, soit qu'ils redoutent des embuscades, soit qu'ils craignent de s'engager dans des rues tortueuses. Toute l'attention des insurgés se portait donc du côté de la grande barricade qui était évidemment le point toujours menacé et où devait recommencer infailliblement la lutte. Marius pourtant songea à la petite barricade et y alla. Elle était déserte et n'était gardée que par le lampion qui tremblait entre les pavés. Du reste la ruelle Mondétour et les coudes de la Petite-Truanderie et du Cygne étaient profondément calmes.

Comme Marius, l'inspection faite, se retirait, il s'entendit appeler faiblement :

– Monsieur Marius!

Il eut un frisson, car il reconnut la voix qui l'avait appelé deux heures auparavant à travers la grille de la rue Plumet.

Seulement cette voix maintenant était basse et semblait n'être plus qu'un souffle.

Il regarda autour de lui et ne vit personne.

Il crut s'être trompé, et que c'était une hallucination ajoutée par son esprit aux réalités extraordinaires qui se heurtaient autour de lui. Il fit un pas pour sortir de l'enfoncement reculé où était la barricade.

– Monsieur Marius, répéta la voix!

Cette fois il ne pouvait douter, il avait distinctement entendu; il regarda, et ne vit rien.

– A vos pieds, dit la voix.

Il se courba et vit dans l'ombre une forme qui se traînait vers lui. Cela rampait sur le pavé. C'était cela qui lui parlait.

Le lampion permettait de distinguer une blouse, un pantalon déchiré, des pieds nus, et quelque chose qui ressemblait à une mare de sang. Marius entrevit une tête pâle qui se dressait vers lui et qui lui dit :

– Vous ne me reconnaissez pas?

– Non.

– Je suis Palmyre.

Marius se baissa vivement. C'était en effet cette malheureuse enfant. Elle était habillée en homme.

– Comment êtes-vous ici, s'écria-t-il? que faites-vous là?

– Je meurs, lui dit-elle.

– Vous êtes blessée, dit Marius! Attendez, je vais vous porter dans la salle. Comment peut-on vous soulever

pour ne pas vous faire souffrir? où souffrez-vous? Du secours! mon Dieu! Mais qu'êtes-vous venue faire ici?

Et il essaya de passer son bras sous elle pour la soulever.

– C'est inutile, murmura-t-elle. Je vais vous dire comment vous pouvez me panser, mieux que dans la salle. Asseyez-vous près de moi sur cette pierre.

Marius obéit; elle posa sa tête sur ses genoux, et sans le regarder elle dit :

– Oh! que vous êtes bon! comme on est bien! Voilà je ne souffre plus.

Elle demeura un moment en silence, puis elle tourna son visage avec effort et regarda Marius.

– Savez-vous, monsieur Marius? Cela me taquinait que vous entriez dans ce jardin, c'était bête, puisque c'était moi qui vous avais amené, et puis enfin je devais bien me dire qu'un jeune homme comme vous...

Elle s'interrompit, et, franchissant les sombres transitions qui étaient sans doute dans son esprit, elle reprit avec un déchirant sourire :

– Vous me trouviez laide, n'est-ce pas?

Elle continua :

– Voyez-vous, vous êtes perdu! Maintenant personne ne sortira de la barricade. C'est moi qui vous ai amené ici, tiens! Vous allez mourir aussi, j'y compte bien. Mais j'ai voulu mourir avant vous. Quand j'ai reçu cette balle, je me suis traînée ici, on ne m'a pas vue, on ne m'a pas ramassée. Je vous attendais, je disais : Il ne viendra donc pas? Oh! si vous saviez, je mordais ma blouse, je souffrais tant! Maintenant je suis bien. Vous rappelez-vous le jour où je suis entrée dans votre chambre et où je me suis mirée dans votre miroir, et le jour où je vous ai

rencontré sur le boulevard près des femmes en journée? Comme les oiseaux chantaient! Il n'y a pas bien longtemps. Vous m'avez donné cent sous, et je vous ai dit : Je ne veux pas de votre argent. Il faisait beau soleil, on n'avait pas froid. Vous rappelez-vous, monsieur Marius? Oh! je suis heureuse! Tout le monde va mourir.

Elle avait un air insensé, grave et navrant. Sa blouse déchirée montrait sa gorge nue. Elle appuyait en parlant sa main sur sa poitrine d'où il sortait par moments un jet de sang comme le vin sort d'une bonde ouverte.

Marius considérait ce pauvre être avec une profonde compassion.

– Oh! reprit-elle tout à coup, cela revient. J'étouffe!

Elle prit sa blouse et la mordit, et ses jambes se raidissaient sur le pavé.

En ce moment la voix de jeune coq du petit Chavroche retentit dans la barricade. L'enfant était monté sur une table pour charger son fusil et chantait gaîment la chanson alors si populaire :

En voyant Lafayette,

Le gendarme répète :

Sauvons-nous! sauvons-nous! sauvons-nous!

Palmyre se souleva, et écouta, puis elle murmura :

– C'est lui.

Et se tournant vers Marius :

– Mon frère est là. Il ne faut pas qu'il me voie. Il me gronderait.

– Votre frère, demanda Marius qui songeait dans le plus sombre de son cœur aux devoirs que son père lui avait légués envers les Thénardier? qui est votre frère?

– Le petit.

– Celui qui chante?

– Oui.

Il fit un mouvement.

– Oh! ne vous en allez pas, dit-elle! cela ne sera pas long à présent!

Elle était presque sur son séant, mais sa voix était très basse et coupée de hoquets profonds. Par intervalles le rôle l'interrompait. Elle approchait le plus qu'elle pouvait son visage du visage de Marius. Elle ajouta avec une expression étrange :

– Ecoutez, j'ai dans ma poche une lettre pour vous. Depuis avant-hier. On m'avait dit de la mettre à la poste. Je l'ai gardée. Je ne voulais pas qu'elle vous parvînt. Mais vous m'en voudriez peut-être quand nous allons nous revoir tout à l'heure. On se revoit, n'est-ce pas? Prenez-la.

Elle saisit convulsivement la main de Thomas et la mit dans la poche de sa blouse. Il y sentit en effet un papier.

– Prenez, reprit-elle.

Marius prit la lettre.

Elle fit un signe de satisfaction et de consentement, puis elle laissa retomber sa tête sur ses genoux. Il la crut morte. *[La demande de Palmyre d'un baiser après sa mort et la promesse de Thomas de le lui donner font l'objet d'une addition, mais immédiate puisque, dix lignes plus loin, le texte y renvoie dès la rédaction initiale]* Elle restait immobile; tout à coup, à l'instant où Marius la croyait à jamais endormie, elle ouvrit lentement ses yeux où apparaissait la sombre lueur de la mort, et lui dit avec un accent dont la douceur semblait déjà venir d'un autre monde :

– Et puis, monsieur Marius, je crois que j'étais un peu amoureuse de vous.

Elle essaya encore de sourire et expira.

Marius tint sa promesse. Il déposa un baiser sur ce front livide où perlait une sueur glacée. Ce n'était pas une infidélité à Cosette; c'était un adieu grave à une malheureuse âme.

Il n'avait pas pris sans un tressaillement la lettre que Palmyre lui avait donnée. Il était impatient de la lire. Le cœur de l'homme est ainsi fait, l'infortunée enfant avait à peine fermé les yeux que Thomas *[V.H. emploie les deux noms concurremment dans ces derniers chapitre du livre XIV]* songeait à déplier ce papier. Il la reposa doucement sur la terre et s'en alla. Quelque chose lui disait qu'il ne pouvait lire cette lettre devant ce cadavre.

Il s'approcha d'une chandelle dans la salle basse. C'était un petit billet plié avec ce soin élégant des femmes. L'adresse était d'une écriture de femme et portait :

– A Monsieur, Monsieur Marius Pontmercy, chez M. Courfeyrac, rue de la Verrerie, n° 16.

Il défit le cachet, et lut :

«Mon bien-aimé, hélas! mon père veut que nous partions tout de suite. Nous serons ce soir rue de l'Homme-Armé, n° 7. COSETTE. 4 juin.»

Telle était l'innocence de ces amours que Marius ne connaissait même pas l'écriture de Cosette.

Ce qui s'était passé était simple. Palmyre avait tout fait. Elle avait eu une double pensée, déjouer les projets de son père et des bandits sur la maison de la rue Plumet, et séparer Thomas de Cosette. Elle avait changé de guenilles avec le premier jeune drôle venu qui avait trouvé amusant de s'habiller en femme pendant que Palmyre se déguisait en homme. C'était elle qui au Champ-de-Mars avait donné à Jean Tréjean l'avertissement expressif : déménagez. Jean Tréjean était

rentré en effet et avait dit à Cosette : nous partons ce soir et nous allons rue de l'Homme-Armé avec Toussaint. Cosette, atterrée de ce coup inattendu, avait écrit en hâte deux lignes à Marius. Mais comment faire mettre la lettre à la poste? Elle ne sortait pas seule, et Toussaint, étonnée d'une telle commission, eût à coup sûr montré la lettre à M. Fauchelevent. Dans cette anxiété, Cosette avait aperçu à travers la grille Palmyre qui rôdait maintenant sans cesse autour du jardin. Cosette avait appelé «ce jeune ouvrier» et lui avait remis cinq francs et la lettre en lui disant : jetez cette lettre tout de suite à la poste. Palmyre avait mis la lettre dans sa poche. Le lendemain 5 juin, elle était allée chez Courfeyrac demander Marius, non pour lui remettre la lettre, mais, chose que toute femme jalouse comprendra, «pour voir» ce qu'il lui dirait. Là elle avait attendu Marius ou au moins Courfeyrac, – toujours pour voir. – Au moment où Courfeyrac lui avait dit : nous allons aux barricades, une idée lui avait traversé l'esprit. Se jeter dans cette mort-là comme elle se serait jetée dans toute autre, et y entraîner Thomas. Elle avait suivi Courfeyrac, s'était assurée de l'endroit où l'on construisait la barricade, et bien sûre, puisque Marius n'avait reçu aucun avis et qu'elle avait intercepté la lettre, qu'il serait à la nuit tombante au rendez-vous de tous les soirs, elle était allée rue Plumet, y avait attendu Thomas, et lui avait jeté, au nom de ses amis, cet appel qui devait, pensait-elle, l'amener à la barricade. On a vu qu'elle ne se trompait pas. Elle y était retournée de son côté. On vient de voir ce qu'elle y avait fait. Elle était morte avec cette joie funèbre des cœurs jaloux qui entraînent l'être aimé dans leur mort, et qui disent : personne ne l'aura!

Marius couvrit de baisers la lettre de Cosette. Elle l'aimait donc! Il eut un °instant° l'idée qu'il ne devait plus mourir. Puis il se dit : elle part. Son père l'emmène en Angleterre et mon grand-père se refuse au mariage. Rien n'est changé dans la fatalité. Alors il songea qu'il lui restait deux devoirs à accomplir : informer Cosette de sa mort et lui envoyer un suprême adieu, et sauver de la catastrophe imminente qui se préparait ce pauvre enfant qui portait le nom de Thénardier.

Il avait un portefeuille qui ne le quittait jamais, le même qui avait contenu le cahier où il avait écrit tant de pensées d'amour pour Cosette. Il en arracha une feuille et écrivit au crayon ces quelques lignes :

«Notre mariage était impossible. J'ai demandé à mon grand-père, il a refusé; je suis sans fortune, et toi aussi. J'ai couru chez toi, je ne t'ai pas trouvée, tu sais la parole que je t'avais donnée, je la tiens. Je meurs. Je t'aime. Quand tu liras ceci, mon âme sera près de toi, et te sourira.»

N'ayant rien pour cacheter une lettre, il se borna à plier le papier en quatre et y mit cette adresse : A mademoiselle Cosette Fauchelevent, chez M. Fauchelevent, rue de l'Homme-Armé, n° 7.

Puis il appela Chavroche.

– Veux-tu faire quelque chose pour moi?

– Tout, dit Chavroche. Dieu du bon Dieu! sans vous, vrai, j'étais flambé.

– Tu vois bien cette lettre?

– Oui.

– Prends-la. Sors de la barricade sur-le-champ. (Chavroche, inquiet, commença à se gratter l'oreille.)
Marius continua : Et demain matin tu la remettras à son

adresse, chez M. Fauchelevent, rue de l'Homme-Armé, n° 7.

L'héroïque enfant devint triste et répondit :

– Ah bien mais! pendant ce temps-là, on prendra la barricade, et je n'y serai pas.

– La barricade ne sera plus attaquée qu'au point du jour selon toute apparence et ne sera pas prise avant demain midi.

Le nouveau répit que les assaillants laissaient à la barricade se prolongeait en effet. C'était une de ces intermittences fréquentes dans les combats nocturnes qui sont toujours suivies d'un redoublement d'acharnement.

– Eh bien, fit Chavroche, si j'allais porter votre lettre demain matin?

– La barricade sera probablement bloquée, toutes les rues seront gardées, et tu ne pourras sortir. Va tout de suite.

Chavroche ne trouva rien à répliquer, il °restait° là, indécis, et se grattant l'oreille tristement. Tout à coup, avec un de ces mouvements d'oiseau qu'il avait, il prit la lettre.

– C'est bon, dit-il.

Et il partit en courant par la ruelle Mondétour.

Chavroche avait eu une idée qui l'avait déterminé, mais qu'il n'avait pas dite, de peur que Marius n'y fit quelque objection. Cette idée, la voici :

– Il n'est pas onze heures du soir, la rue de l'Homme-Armé n'est pas loin, je vais porter la lettre tout de suite, et je serai revenu à temps.

[En marge sur la même page, de l'écriture de l'exil :

« 14 février (1848)

(Ici le pair de France s'est interrompu, et le proscrit

[nouvelle page]

a continué :)

30 décembre 1860

Guernesey »]

(ceci a été écrit le 21 février 1848) *[écriture de l'exil]*

Qu'est-ce que les commotions d'une ville auprès des émeutes de l'âme? Jean Tréjean en ce moment là même était en proie à un soulèvement terrible. Tous les abîmes s'étaient ouverts en lui. Lui aussi frissonnait, comme Paris, au seuil d'une révolution sinistre et obscure. Sa destinée et sa conscience s'étaient brusquement couvertes d'ombre. De lui aussi, comme de Paris, on pouvait dire : les deux principes sont en présence. Qui l'emportera?

Voici ce qui s'était passé : (à voir si ce n'est pas répété ailleurs

(Il y a, je crois, quelque part la redingotte de Marius. Marius n'a qu'un habit. Vérifier.) *[écriture de l'exil]*